

530 P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUE

1 FÉV. 1937

vendredi 29 janvier 1937.
seizième année, n° 45

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 23 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Pensons à Louvain!...

Où va la jeunesse allemande?

« Une guerre religieuse et patriotique »

Les Sovièts en Espagne

Problèmes actuels

En quelques lignes...

Portrait de la Belgique

Spinoza

Après les fêtes de Bude

Lectures.

Comte Robert d'HARCOURT

S. Exc. Mgr Thomas MUNIZ PABLOS

Comte SOLTYKOFF

Hilaire BELLOC

Charles d'YDEWALLE

Paul SIWEK, S. J.

Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489 16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermité. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bucheux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulno.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.

Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et réglisses, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

**TOLES GALVANISEES ONDULEES POUR TOITURES
TOLES GALVANISEES PLANES. TOLES PLOMBEES.
FEUILLARDS GALVANISES.
CHENEAUX. GOUTTIERES. TUYAUX DE DESCENTE,
ARTICLES DE MENAGE GALVANISES.
ARTICLES DE MENAGE EMAILLÉS.**

1118

**SOIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION**

SAUBLEINS

20, rue Wattoiar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

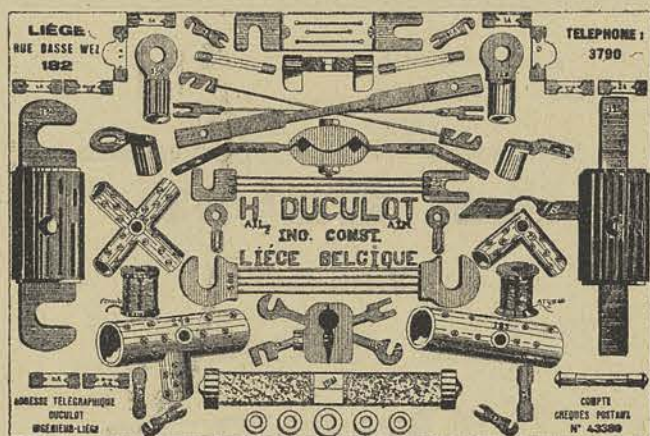
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Société Anonyme Métallurgique d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège.

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers**

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvellais;

S. A. Glaver, à Bruxelles;

Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;

S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvellais;

S. A. des Glaces d'Auvellais, à Auvellais;

S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;

S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;

Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;

S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.,

Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.

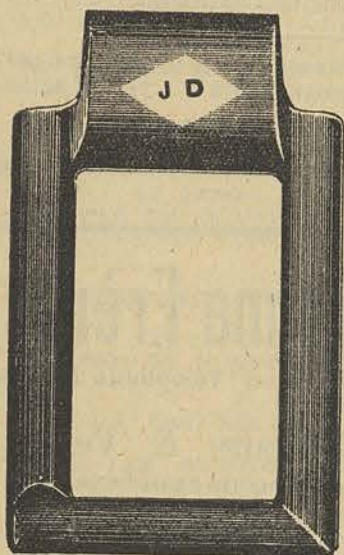
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.

Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.

Tubes et baguettes en verre.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.

GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.959

POÈLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme
HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anolenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Solaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A. A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les appli-
cations : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique, grâce aux tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris
Peinture atrecte inalterable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les Intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour la Belgique
LES FILS LEVY FINGER
 32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut S. A.
Établiss. FIDÈLE MAHIEU
 96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
 Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
 le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

**Appareils
 Sanitaires
 EN GROS**

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
 concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

SOCIÉTÉ ANONYME
Établissements LUOR
 Hubert DOCHEN

Rue Honlet, HUY Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre
 Tél. 833 Bruxelles, rue de Lausanne

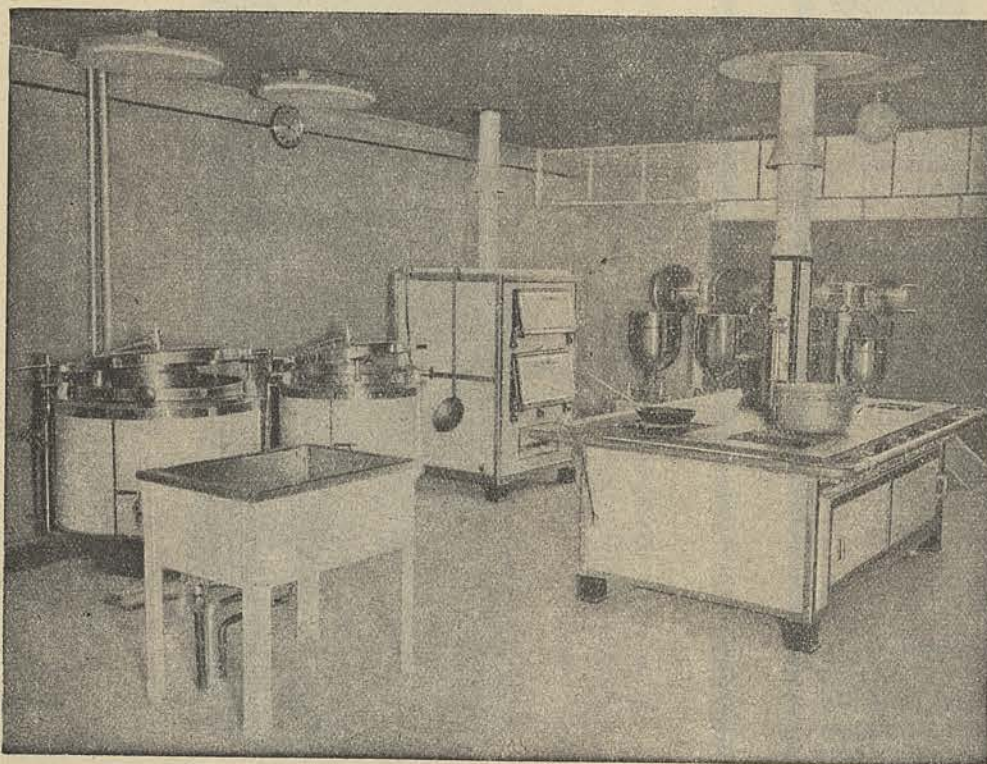
**Fabrique de Couleurs
 Vernis — Émaux — Siccatisifs
 Pinceaux en tout genre**

Etablissements Lavenne Frères
 DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
 BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
 Couleurs préparées « VATALINE »
 Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la
S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :
55, Cantersteen, Bruxelles
 Tél. 2.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :
93, r. de la Cathédrale, Liège
 Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.
 Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers
 Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.
 Hôpital Civil d'Anderlecht.
 Hôpital Civil de Charleroi.
 Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.
 Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
 SANS ENGAGEMENTS**

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS
DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES
VERS
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON - £ 125.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISCO
VIA HONOLULU
VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B O
VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,
COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.
A ANVERS A GAND
Plaine Falcon, 18. 40, rue Flévo.
ou à la NIPPON YUSEN KAISHA
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, quai de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21 chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRIOLTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT

Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus
et à **FACILEMENT**
MOINDRE FRAIS

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

Établissements «GELDERBETON»

Société en nom collectif

B. BUELENS & VANDENNIEUWENHUYSEN

Bureaux et Chantiers :

Avenue de Schaerbeek, 189, VILVORDE (Bruxelles)
Tél. Vilvorde 51.00.98 C. C. P. 1192.06 Reg. Com. Bruxelles 72.100

Fabrication de TUYAUX EN BETON armé et comprimé
admis par toutes les Administrations Communales

Grandes séries, toutes dimensions Citernes et Réservoirs
en béton armé

CLOTURES en béton armé en tous genres
Toutes les Applications du Béton. — Piquets pour prairies

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-JEZ-COURTRAI

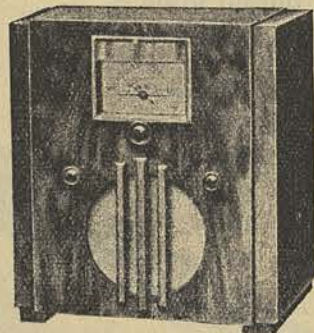
Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

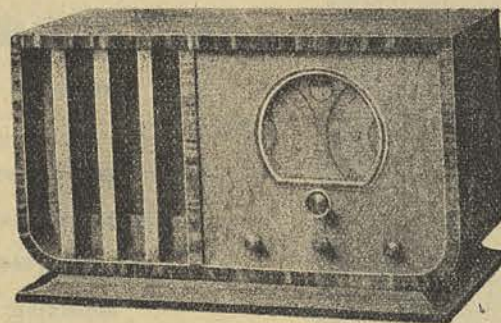


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapisier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabellase

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

'SWAN'

DONNE TOUJOURS
SATISFACTION

Le "VISOFIL"
en un clin
d'œil vous
voyez où en
est l'encre.

Les porte-plume
"SWAN" durent toute la
vie. Ils n'ont pas d'égal pour
écrire avec aisance, avec
souplesse. Leurs services sont
invariables. Ils existent en
toutes dimensions et couleurs
pour satisfaire tous les
goûts, tous les besoins.

Le
"LEVERLESS"
Pour le rem-
plir rien que
deux demi-
tours en haut

EN VENTE PARTOUT

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Pensons à Louvain!...

Où va la jeunesse allemande?

« Une guerre religieuse et patriotique »

Les Soviets en Espagne

Problèmes actuels

En quelques lignes...

Portrait de la Belgique

Spinoza

Après les fêtes de Bude

Lectures.

Comte Robert d'HARCOURT

S. Exc. Mgr Thomas MUNIZ PABLOS

Comte SOLTYKOFF

Hilaire BELLOC

* * *

Charles d'YDEWALLE

Paul SIWEK, S. J.

Comte PEROVSKY

Pensons à Louvain!...

Dimanche prochain, tous les catholiques belges entendront lire, du haut de la chaire, les lignes que voici :

Le Concile provincial de Malines a établi que, chaque année, la générosité de tous les fidèles sera sollicitée en faveur de l'Université catholique de Louvain.

Notre petit pays peut être fier d'être le seul au monde, qui ait réussi à se donner une Université Catholique complète.

Cette Université est pour tous une apologie vivante de notre religion. N'est-il pas frappant, l'exemple de savants qualifiés qui professent ouvertement leur foi catholique, tandis qu'ils cultivent n'importe laquelle des sciences humaines avec une compétence que toutes les institutions scientifiques du monde se sont plu bien des fois à proclamer?

Dans cette Université, nos jeunes gens n'ont pas à craindre, à l'époque où se forme définitivement leur âme, l'influence sourde mais néfaste d'un milieu antireligieux ou neutre, où l'on juge de tout à l'encontre ou en dehors des principes chrétiens. Ils respirent au contraire, une atmosphère bienfaisante dans laquelle, même à leur insu, ils se pénètrent tous les jours de la manière catholique de penser et de sentir. Sur l'Université de Louvain reposent, pour une bonne part, les espérances de l'Eglise de Belgique.

Mais les frais causés par l'entretien et le développement de l'Université Catholique sont énormes. Le subside annuel de l'Etat est de loin insuffisant pour couvrir ces dépenses. Pour continuer son rôle, elle doit compter plus que jamais sur le produit de la collecte qui se fait chaque année. Les Catholiques belges comprendront l'importance de cette collecte. Si elle cessait d'être fructueuse, l'Université de Louvain devrait interrompre sa marche cinq fois séculaire.

Catholiques belges, soyez généreux! Louvain a besoin de vous! Mais quel besoin n'avez-vous pas de Louvain...

En 1909, lors des fêtes du LXXV^e anniversaire de la restauration de l'Université, le Cardinal Mercier — dont nous avons cette semaine, et pour la onzième fois, commémoré la sainte mort... — s'écriait : « Sans Louvain, que serait-il advenu de la Belgique? » La question est plus vraie que jamais.

Le Cardinal avait rappelé le texte célèbre de Tertullien s'adressant aux Magistrats de Carthage : « Si nous désertions l'empire, si nous quitions vos cités, vos îles, vos forteresses, vos municipes, vos assemblées, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le Sénat, le forum, ne vous laissant plus que vos temples, vous seriez épouvantés de votre solitude et en présence du vide silencieux devant lequel nous vous laisserions comme devant l'immobilité du monde frappé de mort, vous cherchiez anxieusement à qui commander. » Oui, les anciens de Louvain sont partout en Belgique. Heureusement! Car tout est en fermentation autour de nous, un monde nou-

veau naît sous nos yeux. D'énormes pans d'édifices qui semblaient devoir défier encore bien des siècles, s'écroulent de toutes parts. Des idoles gisent brisées. D'autres, hélas! surgissent. Au milieu de cette anarchie, de ces mystiques qui s'affrontent et de ces dynamismes qui se heurtent, Louvain se dresse comme une forteresse et comme un phare. Ce sont les idées qui mènent le monde et le catholicisme, avant d'être une vie, est une Idée, une vue du monde, un ensemble de Vérités sur les réalités essentielles : Dieu, son Christ, son Eglise. Louvain est d'abord le rempart d'une Idée, de l'Idée. A Louvain la Vérité est Reine et Maîtresse. La Vérité, on l'y recherche et on l'y enseigne. Avec cette garantie inestimable que recherches scientifiques et enseignement universitaire y sont basés sur l'essentiel, illuminés par l'essentiel, animés par l'essentiel : la Rédemption.

Pour nous, catholiques belges, qui savons que le Christ nous a fait ses frères et enfants de Dieu, pour le temps et pour l'Eternité; qui savons qu'après une courte vie ici-bas nous serons, si nous sommes fidèles à la grâce, infiniment et éternellement heureux avec Lui dans ce Royaume céleste où Il nous attend; pour nous, catholiques belges, les intérêts du Christ en Belgique priment tout. Et la grande, sinon la meilleure sauvegarde de ces intérêts, n'est-ce pas Louvain?

Laissons là d'ailleurs les distinctions logiques et les hiérarchies de raison. C'est le même homme qui est catholique, belge, médecin, avocat, ingénieur, notaire, professeur. Aussi est-ce à tout cela que Louvain s'adresse, de tout cela que Louvain prend soin, pour former, non seulement des médecins, des avocats, des ingénieurs, des notaires, des professeurs catholiques, mais pour que ces catholiques soient aux tout premiers rangs de leurs professions respectives et soient les plus nombreux dans ces professions. Et en Belgique! C'est-à-dire que Louvain vise le collectif autant que l'individuel, la grandeur de la Patrie autant que le développement de la personne.

Le catholicisme fait du patriotisme un devoir et une vertu. Louvain, fondé pour former l'élite catholique travaille donc, par le fait même, à fournir l'élite nationale. Une élite pour laquelle l'amour du prochain, le souci du bien commun, le dévouement à la chose publique soient inséparables du devoir professionnel, de la vie familiale et de la pratique religieuse.

Louvain c'est tout cela. Une Belgique plus catholique, plus nationale, plus « civilisée », plus prospère, plus ordonnée, plus heureuse. Donnons donc à Louvain comme à la toute première nécessité du pays auquel nous appartenons, Flamands et Wallons, de cette Belgique dont nous avons tant de raisons d'être fiers. Donnons, donnons largement, car la Belgique sera ce que Louvain la fera! La mode est aux slogans. Ils foisonnent, plus faux et plus simplistes les uns que les autres. Mais si l'avenir du pays est solidaire du sort de l'Eglise de Belgique, et si celle-ci dépend grandement de Louvain, n'est-il pas vrai de dire que : Seul Louvain sauvera le pays?...

Où va la jeunesse allemande?⁽¹⁾

Je voudrais commencer cette causerie par une remarque préalable, une observation liminaire. Jeunesse nationale-socialiste — voilà deux mots, un substantif et un adjectif, dont l'union forme presque tautologie. Hitlérisme et jeunesse sont, au vrai et dans l'exacte rigueur du terme, deux réalités qui se confondent. Le national-socialisme a pris dès l'origine son point d'appui sur la jeunesse. Il continue à ne se maintenir que par elle et en elle. Il lui doit son élan initial et il lui doit sa permanence. Sans elle il ne serait pas né, et c'est encore en elle qu'il retrempe aujourd'hui ses énergies. Chaque mystique politique, chaque idéologie sociale, trouve dans un âge déterminé de la vie humaine une correspondance naturelle. Sur ce terrain aussi existent les harmonies préétablies. Le libéralisme a le quinquagénaire, les fascismes ont l'adolescent. Une géographie du monde se dessine avec les terres de l'acquis et du positif d'un côté, avec celles de l'avidité et du rêve de l'autre.

Mais ce n'est pas de pareilles généralités et d'abstractions aussi pâles que je voudrais vous entretenir. Je voudrais, dans la mesure de mes forces, mettre du concret devant vos yeux. Cette jeunesse hitlérienne, dont je me suis engagé à vous parler, je voudrais essayer de vous la montrer en action.

Permettez pour cela que je commence par remonter de quelques mois en arrière. Il me semble que le dernier Congrès de Nüremberg fournit une assez bonne introduction naturelle à une étude psychologique sur la jeunesse du III^e Reich. Sur l'éclat extérieur de ce Congrès, qui aura résolument éclipsé ses devanciers, les Congrès des dernières années, la presse a déjà fait couler beaucoup d'encre.

Complètes du point de vue descriptif et externe, les relations des journaux ont davantage laissé dans l'ombre les conclusions de psychologie générale qui peuvent être tirées du spectacle. Nous devons être reconnaissants aux dernières journées de Nüremberg d'avoir remis en lumière certains caractères essentiels de l'âme nouvelle de l'Allemagne, et en particulier trois aspects cardinaux : l'importance du collectif, du visuel et du mécanique.

* * *

L'importance de ces trois facteurs constitutifs de l'âme allemande contemporaine, c'est surtout dans la jeunesse qu'elle apparaît en pleine lumière. C'est chez elle surtout que se détache en plein relief la dictature du cinéma et du haut-parleur. C'est chez elle aussi qu'éclate le mieux cette sensibilité collective dont le dernier Congrès de Nuremberg nous fournit un bon exemple. Cette sorte d'unanimité, d'âme de masse, (les Allemands emploient le mot excellent de *Vermassung*) se traduit bien dans ces *Sprechchore*, aujourd'hui très à la mode qui sont en quelque sorte la forme sonore de la psychologie grégaire. *Sprechchore*, littéralement chœurs-parlés. Ce n'est pas un chant, ce n'est pas

un discours ou plutôt c'est l'un et l'autre, une sorte d'incantation ou d'adjuration collective.

Voyons comment se présente l'aspect pratique. Un certain nombre d'hommes ou de jeunes gens se forment en groupe et d'une voix martelée et scandée proclament à l'unisson dans la rue ou sur la place leur sentiment sur les événements du jour. C'est le haut-parleur humain, d'un effet émotif bien supérieur à celui de l'amplificateur électrique parce que la vibration élémentaire d'une foule s'y fait jour. Nous avons connu ce genre de manifestation dans bien des circonstances. C'était le procédé qu'employaient notamment dans la rue, et sur le passage des évêques, les jeunesses hitlériennes, au moment des procès de devises contre les ordres religieux, pour faire connaître leurs sentiments à l'endroit de *schwarze Verräter* (traîtres noirs). Avec l'injute scandée par des centaines de voix à l'unisson, alternait la psalmodie du « chant des voleurs de devises » (*Devisenschieberlied*).

J'ai cité un cas entre bien d'autres. L'usage des *Sprechchore* est devenu une tradition du III^e Reich. La jeunesse, notamment, témoigne d'une singulière prédilection pour ce mode de traduction de ses sentiments. Elle y trouve deux avantages auxquels elle est particulièrement sensible : l'effet sonore, la puissance, le côté massif et en même temps la fusion des cœurs, la suppression de l'individuel, du personnel. La voix isolée se fond dans l'immense vague sonore de la colère d'un peuple.

Se perdre dans le fleuve, dans le grand courant de la vie surhaussée et magnifiée de la nation, ce n'est pas pour le jeune hitlérien un sacrifice, c'est l'expression la plus vraie, la plus juste du bonheur. Le pouls de l'individu confond ses battements avec le pouls héroïque de la nation et en reçoit un rythme plus haut. Toutes les sources se perdent dans le grand fleuve du destin germanique; ce renoncement à toute destinée individuelle, cette démission personnelle sont librement et spontanément consentis. Dans beaucoup d'antichambres officielles et de chancelleries sont appendus d'énergiques rappels à la loi du bien commun et à sa priorité sur l'avantage individuel. *Gemeinnutz geht vor Eigennutz—Du bist nichts dein Volk ist alles*. Ces généreux mots d'ordre sont le plus souvent, disons-le tout de suite, enregistrés distraitemment par le visiteur d'âge mûr qui est blasé sur la fierté romaine de ces textes lapidaires et n'y voit guère qu'une phraséologie qu'il faut subir. Il n'en est pas de même de la jeunesse. Pour elle ces consignes sortent des cadres du vocabulaire officiel, deviennent vraiment des mots d'ordre et des mots de vie.

L'individualisme avec son frère l'égoïsme, avec tout ce qu'il traîne derrière lui : complications intérieures, subtilités sentimentales et spéculatives, voilà ce que le jeune national-socialiste a résolument jeté derrière lui, d'un coup d'épaule décidé, sans aucune tentation d'un regard sur la route. Tout cela, les appesantissements sur la vue du cœur, une certaine complaisance dans le subtil et aussi dans le trouble, tout cela fait partie d'un passé mort. Le compliqué est pour elle le périmé. La jeunesse

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires.

n'a plus de temps pour le distingué, pour le délicat. Elle n'arrive pas à comprendre que tant d'heures aient pu être engouffrées dans ces jeux laborieux et inutiles de l'intelligence. Dans son esprit, psychologie se confond avec neurasthénie. Elle n'a plus le respect de ses aînés pour le mot « nuance ». Un autre mot, le mot « problème » qui faisait battre le cœur des générations de l'après-guerre immédiate, a perdu à ses yeux tout prestige. Il est résolument et joyeusement envoyé aux vieilles lunes, sous l'étiquette sommaire de coupage de cheveux en quatre. Si on le reprend, on lui donne un sens nouveau. Le problème aujourd'hui, ce n'est pas l'enchevêtrement obscur des états de conscience ou les conflits sentimentaux, sur lesquels tant d'années furent perdues à se pencher amoureuxment. Le problème, c'est l'équipement économique et surtout militaire de l'Allemagne devant l'encerclement d'un monde hostile. L'action a détrôné les états d'âme.

Ne nous dissimulons pas que ce renversement des valeurs, que cette priorité nouvelle donnée à la vie de l'action et aussi à la vie physique sur la vie spéculative et sur la vie cloîtrée a été une source de renouvellement. L'Allemand, et surtout le jeune Allemand a repris le contact avec la nature, avec les bois, avec les sources, avec la fraîcheur des matins. Il a retrouvé sa vieille tradition ambulante et chantante. Il a rattrapé le *Wandern!* « Notre jeunesse a retrouvé le chant », écrit avec fierté un écrivain national-socialiste. Il y a peut-être quelque exagération dans l'aphorisme, car enfin on savait chanter avant l'avènement d'Hitler. Il n'est cependant pas douteux qu'un effort vigoureux soit fait par le régime pour ramener l'Allemand à la nature, l'arracher à l'asphyxie des grandes cités, lui redonner l'amour de l'air pur et des grands horizons goûtés dans la liberté des routes et des camaraderies d'adolescence. Pour favoriser les voyages à pied, plus de deux mille hôtelleries dites « Auberges de jeunesse » ont été récemment créées. Haltes sans luxe, mais nettes et propres où l'on peut passer la nuit pour quelques sous et dont, au cours de la seule année dernière, plus de sept millions de jeunes gens ont fait usage. Le goût du frugal et du simple, le culte du direct et du primitif doit, en toute équité, être retenu à l'actif du régime.

* * *

L'action est vénérée sous tous ses aspects, mais principalement sous sa forme la plus concrète, la plus palpable et encore une fois la plus visuelle : le rendement. Nous voici arrivés à l'un des traits essentiels de la psychologie de la jeunesse hitlérienne. Le principe du rendement (*Leistungsprinzip*) est un des articles de tête de l'Evangile de cette jeunesse. Rendement sous toutes les formes de la vie de la nation, industrie, agriculture, armée, vie sociale. Même, et le trait doit être retenu, si l'objectif final ne se distingue pas clairement. Cette jeunesse brûle de s'user, de se consumer au service du pays. Il lui semblerait sacrilège de réserver la part personnelle. Le mot « servir » se charge d'une valeur mystique. Le culte de l'activité en elle-même, cette volupté de la combustion totale au service de la nation, même pour des fins obscures et masquées, cette religion de l'action pour l'action se traduisent bien dans les lignes d'un jeune sur ses frères :

« Dans un tragique mélange de résignation et d'activisme joyeux, nous avons jeté toutes nos forces d'attente et d'espoir dans le service du peuple. Notre mot : j'agis pour agir est chez nous plus qu'une expression de la résignation, il est expression d'une religion nouvelle, la religion de l'activité et de l'effort... La foi à l'Allemagne est, dans son sens ultime, devenue une foi métaphysique. »

L'action sera celle que commanderont les chefs responsables du destin allemand. Elle prendra sans aucun effort tout naturelle-

ment la forme du sacrifice de cette vie personnelle, d'avance consacrée et d'avance offerte. Tout ce que nous connaissons de cette jeunesse, dans le cas de suprême épreuve du tonus national (*im Ernstfall*) comme l'on dit là-bas — élégante périphrase pour le cas de guerre — n'autorise qu'une seule hypothèse : une docilité passionnée au mot d'ordre du chef.

Cette religion de l'action a pour corollaire le dédain du verbal. L'Etat totalitaire a remplacé l'Etat parlementaire. La jeunesse n'a que mépris pour l'effroyable consommation d'ordres du jour qu'a faite l'Allemagne d'après-guerre. Le règne du bavardage, l'incontinence de la parole a heureusement trouvé un terme. La jeunesse appelait le Reichstag *die Schwatzbude* (la boîte aux bavards). Un heureux et symbolique incendie a mis un terme définitif aux jours de toute façon comptés du temple du législatif. Celui-ci a laissé toute la place à l'exécutif demeuré seul maître du terrain.

« Antidialectique et autoritaire, note un écrivain fasciste, le pouvoir nouveau, dans l'Etat totalitaire hitlérien, se présente comme la plus haute expression de l'exécutif qu'ait connue l'histoire d'Occident. »

Il est intéressant de voir quelle conception simpliste la jeunesse nationale-socialiste se fait des grands génies de l'action, des constructeurs de l'Histoire. Le maniement souverain du réel, objet de l'admiration de cette jeunesse, apparente dans sa pensée deux hommes comme Hitler et Napoléon. Mais entre ces deux incarnations du réalisme créateur, elle notera une différence fondamentale et, comme de juste, nous nous y attendions, à l'avantage du Führer. Le Français ne représente qu'un prodigieux accident individuel, tandis que l'Allemand est l'expression fidèle du vouloir unanime de la race. « Quelle est la question, s'écrie notre témoin, que nous entendons tous les jours se poser en Allemagne : Est-ce Hitler qui a créé le mouvement, ou le mouvement créa-t-il Hitler? Point d'interrogation caractéristique. On ne peut séparer le chef de son peuple, tant ils s'identifient parfaitement l'un l'autre. Ici éclate cette « coïncidence magique entre l'individuel et le collectif » dont a parlé Jacob Burckhard dans ses considérations historiques sur l'apparition des grands hommes. Des meneurs de peuple qu'il nous décrit, nous retrouvons aujourd'hui dans la personne de notre Führer tous les traits : l'atmosphère de danger qui entoure les débuts de leur carrière, leur apparition surgissant presque toujours dans les époques historiques, de trouble et d'effroi; leur prodigieuse capacité de vouloir, l'anormale aisance de leurs fonctions même organiques, enfin le pressentiment universel que l'on se trouve en présence du type élu, que l'homme nécessaire est là, seul capable de maîtriser l'univers qui s'offre à lui ». C'est en général déflorer un texte que de le commenter. Tout spécialement les textes colorés et percutants du III^e Reich supportent mal l'anémie de la paraphrase. Celui que nous venons de citer ne manque pas de saveur et nous aimerions nous arrêter sur cette « anormale aisance des fonctions organiques » chez le grand homme, gravement notée par notre témoin. Nous aimerions le voir préciser sa pensée et descendre dans le détail de cette souveraine aisance organique chez le conducteur de peuples. Nous n'en apprendrons, hélas! pas plus et devons rester sur notre faim. De pareils textes sont enregistrés avec le sérieux le plus complet. « Il leur manque totalement le sens de l'humour », me disait un Allemand en me parlant de ses frères hitlériens. Le III^e Reich a désappris le sourire...

* * *

L'action et, au premier plan l'action héroïque, le don de soi-même haussé à sa plus grande expression : le don du sang. Le

capitaine Roehm, un intime de la première heure du chancelier Hitler, exécuté, on se le rappelle, de la main même de son meilleur ami dans la nuit du drame du 30 juin 1934, le capitaine Roehm avait fait distribuer à tous les adolescents des cadres dont il avait le commandement, des poignards sur lesquels étaient gravés deux mots : *Blut u. Ehre* (Sang et honneur). Le sang offert et versé pour la cause. Le sien et à l'occasion celui des autres. Le sang, la plus haute expression de l'honneur. Tous les familiers du climat du III^e Reich savent l'extraordinaire générosité d'emploi de ce mot de sang, *Blut*, qui revient sous les plumes avec un caractère d'obsession. La religion du sang, du principe rouge de la vie, du principe obscur et sourd de l'impulsion. La voix profonde de l'inconscient, des origines de la préhistoire germanique dont l'Allemagne a longtemps refusé d'écouter l'appel et qui, maintenant, réclame ses droits. Déchu sous le règne de Weimar, de sa royauté, le sang est remis par le III^e Reich à la place d'honneur que lui assigne le culte de la race. Le mot *Blut*, lourd de mystère et de grandeur, clé d'or de la vie, revient dans toutes les formules-talismans du régime. *Blut u. Ehre*, *Blut u. Boden*. Sang et Sol, voilà les deux mots orphiques dans lesquels tient toute la religion de l'hitlérien orthodoxe. Le plasma et la terre, le principe de la vie et celui de la germination, sont liés dans leurs augustes profondeurs. Pour rendre ces deux mots plus maniables on les a soudés l'un et l'autre en les tronçant. Nous avons connu ainsi la formule de l'esprit *Blubo*, née de la crase barbare à laquelle nous devons déjà des mots comme Gestapo ou Guépéou.

L'héroïsme, le paysage de la guerre, les fêtes royales du jeune sang rouge versé dans la pâleur de l'aube, à l'heure du bond hors des parallèles d'assaut, voilà les thèmes d'exaltation de la jeunesse. Écoutons la mélodie chantée par les jeunes hommes d'Allemagne, l'été dernier, au moment des fêtes du solstice,

On sait l'importance religieuse de ces fêtes païennes, célébrant le renouveau de la terre. C'est la nuit du 21 juin. D'immenses bûchers partout allumés sur le sol d'Allemagne empourprent le ciel nocturne de leur flamme rougeoyante à laquelle se mêle le dur éclat des projecteurs de marine.

Voici l'appel à la Flamme psalmodié sur un ton hiératique par la jeunesse hitlérienne :

« Nous sommes les porte-flamme, nous sommes consacrés. Flamme, fais descendre sur nous ta bénédiction. Embrase-nous. Nous monterons à l'assaut dans l'aurore. »

Cette exaltation du sacrifice, cet éclair magnétique dans le regard qui salue la mort, ce romantisme du champ de bataille, nous les retrouverons dans le tableau du héros adolescent, consacré aux jeunes morts de la Grande Guerre :

« On les a toujours reconnus, on les reconnaît à leurs yeux. Ils dominaient la vie et en même temps tutoyaient la mort. La mort pour eux, c'était la compagne de route familière. Aujourd'hui encore, ils ont ces yeux-là. Il y en avait un qui s'appelait Ekke et qui tomba au Kemmel. Sur sa tête son casque semble faire partie de lui-même. Sa bouche est un trait pourpre, mais dans ses yeux de vingt ans éclate un rire léger. C'est avec ce rire-là — un rire auquel la bouche reste étrangère — avec deux doigts levés au bord du casque d'acier, que Ekke salua la mort quand elle passa près de lui en l'appelant : Ekke! Je ne puis arriver à me le représenter à genoux, dans la posture de l'humilité et de l'imploration, appelant au secours un Dieu situé au-dessus des nuages. Mais voici comment je le vois : dressé et le buste renversé, jetant avec un grand rire sa grenne à main dans un nid de mitrailleuses et dans l'élan même du geste atteint par la balle qui le tue. Son dernier éclair de pensée en s'affaissant : tout pour l'Allemagne. Ekke a bu la coupe amère avec le rire,

avec le fier rire des païens. Il l'a vidée jusqu'à la lie d'un trait. Il n'a pas prié que le calice s'écartât de lui. Il a lui-même saisi la coupe car il sait que tout ce qui a nom nécessité est bon. »

* * *

Dans la psychologie de la jeunesse nationale-socialiste telle qu'elle se dégage déjà en larges traits des ébauches précédentes deux aspects nous apparaissent, sensiblement en égale lumière : la spontanéité de l'élan, la simplicité de l'esprit. Cette jeunesse pense pauvrement et sent généreusement. En même temps qu'elle s'exalte sur les thèmes héroïques, elle a un penchant irrésistible pour cette économie cérébrale qu'est le slogan. En matière de pensée, elle aime le « tout fait ». L'article confectionné la dispense d'un travail de tri et de choix dont son profond simplisme intellectuel la rend incapable. De ce simplisme, elle ne ressent d'ailleurs aucune espèce de pudeur. L'intelligence lui apparaît comme le legs maudit des rhéteurs de l'époque pourrie, des années de honte de Weimar. Elle la confond allégrement avec la sophistique et n'est pas très loin d'y voir la marque de Satan. En tout cas, un facteur de décomposition, quelque chose qui sert à détruire : une pioche, une dynamite. C'est avec cet outil-là qu'ont travaillé les fossoyeurs de l'âme allemande, les Juifs, les marxistes et les catholiques, trilogie de la perversité morale et en même temps de la virtuosité dialectique, qu'elle ne sépare jamais dans sa pensée. Quand la jeunesse raciste admet les idées, son goût la porte naturellement aux synthèses sommaires et commodes. Sur le plan intellectuel comme sur le plan moral le nordisme est une de ces synthèses. On sait l'immense consommation qui a été faite de ce mot dans l'Allemagne du III^e Reich. Le Nord, en même temps que le climat de la pureté raciale, de la sveltesse blonde des Vikings, est le climat du Beau, du Bien et du Vrai, dans tous les domaines.

Tous les écrivains qui tiennent une plume ou un rôle dans l'Allemagne hitlérienne sont tenus de faire preuve d'orthodoxie septentrionale, scandinave, ou même polaire. Ils suivent ici les traces de Rosenberg qui, au début de son Mythe du XX^e siècle, fait jaillir de l'extrême pointe nord du continent, de la légendaire Atlantis, les essaims de guerriers que la nostalgie du lointain, le *Fernweh*, poussera à la conquête du monde, sur un esquif de légende, traîné par des dragons. Foyer fabuleux des origines, le nordisme reste dans le monde actuel le principe de liaison entre toutes les créations du génie allemand, le lieu géométrique de toutes les manifestations authentiques du germanisme.

« Une légende héroïque du Nord, écrit formellement Rosenberg, une marche militaire prussienne, une fugue de Bach, un sermon d'Ekkehart, un monologue de Faust ne sont que les manifestations primitivement réunies sous le nom d'Odin, d'une seule et même âme. »

Voilà les simplifications sommaires, voilà le genre de synthèses tout ensemble flatteuses pour l'orgueil racial et économiques pour la pensée, que la jeunesse accueille avec une faveur particulière.

On n'en finirait pas si l'on voulait dénombrer les témoignages de la ferveur nordique de la jeune génération.

En tout, le nordisme reste la norme et le canon. Voici, à titre d'exemple des conséquences extrêmes bravant tout ridicule auxquelles peut aboutir l'apothéose des valeurs nordiques, une citation extraite d'un ouvrage scientifique intitulé « Fondement nouveau des recherches raciales ». « On peut, écrit gravement l'auteur, M. Hermann Gauch, poser en principe que seule la race nordique reste en état d'émettre des sons vocaux vraiment purs. Il n'existe pas de prononciation nette chez les races non nordiques.

Les sons émis restent ici confus comme les émissions gutturales de la bête, aboiement, grognement ou cri. La facilité des oiseaux, plus grande que celle de toutes les autres espèces animales, à apprendre à parler s'explique uniquement par la structure nordique de leur bec qui est étroit et pourri d'une langue courte. La conformation du palais nordique est seule en mesure d'assurer à la langue toute sa liberté de mouvement. »

Nous retrouverons le nordisme à la base de la grande division, chère à la jeunesse, de l'univers en deux camps.

Le camp des exemplaires supérieurs de l'humanité, les *Übermenschen*; le camp des échantillons inférieurs, les *Untermenschen*. Le signe d'élection physiologique du premier groupe est le sang clair et le poil blond, *das nordisch Blonde*. Les infortunés que la nature a condamnés à une peau plus pigmentée et au poil sombre sont automatiquement rangés dans la seconde zone, la zone inférieure, les Juifs par exemple.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de remarquer que par une ironie spéciale du destin, la nature a tout justement doté certains chefs du parti de la couleur de peau et de cheveux qui les condamnent irrémisiblement dans l'évangile de la race.

Quelques-uns de ces chefs sont, on le sait, d'un noir aile de corbeau. De cette infraction vivante au credo raciste les fanatiques ne sont pas sans ressentir quelque confusion et quelque humiliation. Dans un juste dessein de réhabilitation de leurs idoles, ils n'ont pas hésité à révéler à la presse que chez quelques chefs certaines régions du corps notamment la poitrine et les jambes, contredisaient la couleur des cheveux et les réintégraient dans le paradis du blond aryen. Enregistrons pieusement ces révélations intimes. Obligés, quant à nous, de nous contenter des régions de la personnalité offerte au regard du public, nous sommes bien contraints de constater que le personnage physique de certains maîtres du régime constitue une réfutation vivante et éclatante de la doctrine raciste.

* * *

Le nordisme n'est pas seulement un idéal abstrait, il inspire tout un conformisme pratique. Nous voyons les thèses devenir réalités et prendre place à la base des mesures concrètes de sélection physique et d'épuration raciale que le III^e Reich applique jalousement à ses cadres les plus fermés.

Par exemple dans le cadre le plus strict et le plus discipliné du régime, dans le corps d'élite des S. S., Leur chef M. Himmler dans un discours prononcé à Goslar à la journée de la « paysannerie », nous a rappelé le triage impitoyable qui préside à toutes les unions matrimoniales contractées par les membres de ce corps militaire. Le mariage n'est autorisé qu'entre deux conjoints représentant dans leur personne physique l'approximation humaine la plus poussée du « type idéal de pureté nordique ». Une section administrative spécialisée, la Chancellerie raciale des S. A. (*S. S. Rassenamt*), dont les principes directeurs s'inspirent d'ailleurs de ceux de la « loi d'hygiène conjugale d'empire » (*Ehegesundheitsgesetz*), récemment promulguée, scrute d'un œil sévère non seulement atavisme et ascendance (la production d'un arbre généalogique impeccable remontant jusqu'à l'an 1800 est exigé), mais encore la conformation et les aptitudes physiques des candidats au mariage. La femme est l'objet d'un examen aussi rigoureux, sinon plus rigoureux que l'homme. La fiancée trop mûre ou trop petite de quelques centimètres se voit impitoyablement refuser le permis conjugal. Le fier et svelte garde noir qu'a choisi son cœur ne sera pas pour elle. Que de jeunes filles s'interrogeant devant leur miroir sur le degré de concordance de leur physique avec le type nordique idéal dont elles voient régulièrement la reproduction dans les illustrations de leur journal,

avec le désespoir secret de jamais s'y égarer! Le conseil de revision matrimonial fonctionne dans les mêmes conditions de rigueur et d'incorruptibilité que l'autre. Une scrupuleuse attention est accordée aux affinités physiques prometteuses de bons croisements.

* * *

Nous retrouverons le nordisme dans un domaine plus grave que le recrutement matrimonial des S. S. dans le domaine religieux. Dressé en face du christianisme qu'il défie, il prend ici la forme du blasphème.

Une conséquence de l'orthodoxie nordique sera la fervente réprobation du Christ méditerranéen, du Christ de douceur et d'abdication, poison de l'âme germanique. Écoutons le docteur Bergman, professeur à l'Université de Leipzig :

« Les croix ne grandissent dans le cœur des peuples qu'à la condition d'être des symboles de salut. La croix du Golgotha a été dressée du dehors au-dessus de la tête du peuple allemand... Elle ne nous a pas apporté le salut. Beaucoup à travers la Croix du Sud (*Südkreuz*) ont vu briller l'antique Croix du Nord (*Nordkreuz*); à travers la religion de Jésus, l'ancienne religion du sauveur nordique. La seule explication de l'implantation du christianisme palestinien dans la Germanie spirituelle est la docilité avec laquelle le Christ de souffrance, venu du Sud a mis ses pas dans les pas du Christ héroïque du Nord, revêtant une forme déjà prête au cœur de l'humanité nordique... Aujourd'hui la Croix du Nord a fait sa réapparition au milieu de nous... Un état qui base sa législation sur les lois de l'eugénisme atteste par là même sa foi au porteur de salut nordique (*nordischer Heilbringer*) et a déjà rejeté de son cœur le Christ du Sud, ennemi de la vie, le Christ de souffrance et de rédemption. »

* * *

Et nous voici arrivés, hélas! à l'un des aspects essentiels de la jeunesse nationale-socialiste : son irrégion. Irrégion à forme spécifique et sans analogie avec les formes européennes classées de négation religieuse, irrégion à base d'ivresse biologique, d'hybris raciale.

Le plus grand danger peut-être que présente pour les âmes l'hitlérisme, surtout pour les âmes jeunes, réside dans le propos, ouvertement avoué, d'annexer la foi au germanisme, dans la résolution avec laquelle il pose comme condition préalable et nécessaire à la reconnaissance d'une profession religieuse son caractère d'adaptation et de conformité à la race (*Artgemäss*). Le mythe du sang reçoit sur le terrain religieux comme sur les autres le primat absolu. L'évangile racial non seulement attaquera l'Ancien Testament, dans lequel il ne voit qu'une longue glorification des plus bas caractères de l'homme, mais il s'en prendra aussi au Nouveau Testament. Il y traquera impitoyablement les lointaines infiltrations de l'esprit judaïque. Les infiltrations de ce qu'il appelle le « poison syrien » : l'éloge de l'humanité, la réhabilitation de la souffrance et de la faiblesse. La presse raciste n'a pas assez de mépris pour l'enseignement de « Paul le rabbin » (*der Rabbiner Paul*) et pour sa « théologie de la bassesse ». Pour l'âme nordique germanique, dont l'atmosphère vitale et la fierté et la force et qui ne saurait vivre dans un autre climat que l'épanouissement des puissances de l'inconscient, la notion même de péché, avec son corollaire le concept de rédemption, représente un complexe d'infériorité, une toxine essentielle. Le christianisme ne représente dans les longues annales de l'âme germanique qu'une sombre césure, un détour de mille années pendant lesquelles « ont été étouffées et brisées

les voix puissantes du sang ». Nous nous servons ici des propres expressions du philosophe allemand, dans lequel l'hitlérisme salue son métaphysicien, nous avons nommé Ludwig Klages. Par delà ces mille années de christianisme qui imposent aux traits germaniques un masque étranger, tout l'effort du racisme va être de renouer la tradition interrompue, de reprendre le contact avec tout l'univers de sensibilité du germanisme païen primitif, de reconquérir, pour user des expressions d'un écrivain national-socialiste, M. Werner Deubel, « les puissances de piété primitive de l'âme germanique méthodiquement saccagées par le culte de la Bible ». Le Germain redécouvre son âme en se replongeant dans la nuit sacrée de l'Urwald. Le national-socialisme lui a permis non de se trouver, mais de se retrouver.

Ces sentiments s'expriment bien dans une des nombreuses revues néo-païennes qui pullulent sur le sol allemand et qui trouvent une audience particulière auprès de la jeunesse.

Voici quelques lignes que nous cueillerons au hasard dans la revue *Norland*. Nous soulignons l'expression au hasard. De pareilles citations pourraient être multipliées avec la plus triste aisance; l'anthologie du blasphème dans la littérature raciste est d'une écrasante richesse : « L'enthousiasme dont vibrent les cœurs allemands quand nous faisons solennellement serment de lutter pour la liberté allemande sous le signe du germanisme païen est une claire illustration du retour de l'homme d'Allemagne à ses vraies sources et de la joie avec laquelle il rejette aujourd'hui l'ignominie de la tyrannie que mille ans de christianisme ont imposée à son sang (*Schmach und Schande der tausendjährigen christlichen Blutherrschaft*). La lutte née sous Charles roi des Francs et close après trente ans de guerre par le fléchissement de la résistance saxonne s'est déchaînée à nouveau. L'enthousiasme délirant du peuple allemand tout entier salue aujourd'hui dans Widuking, héros de la liberté et Antéchrist conscient, le symbole de l'insurrection contre le christianisme. Nous ne nous arrêterons pas dans cette ascension; la cime de notre effort est une Allemagne délivrée de la Croix du Christ. »

Que l'on ne nous objecte point qu'il n'y a ici qu'intempérance de langage et paradoxe verbal d'une revue d'avant-garde. Nous retrouvons le même fonds d'idées chez Alfred Rosenberg, chef et directeur du département culturel du III^e Reich, et dont nous savons toute l'autorité auprès de la jeunesse hitlérienne. La thèse fondamentale de Rosenberg est l'irréductibilité et l'inconciliabilité de l'évangile germanique et de l'évangile chrétien. Il existe à ses yeux deux credo : le credo de l'action, héroïque, combattif, dynamique, exaltant toutes les forces vitales et comme tel naturellement adapté au génie germanique. Le credo passif de l'humanité, de l'obscurité, de l'épreuve acceptée, fait de l'exaltation des « forces de souffrance » et en cette qualité, poison essentiel du germanisme qui le rejette comme un corps étranger (*Fremdkörper*). Cette opposition essentielle entre le christianisme, doctrine d'acceptation et de passivité et le vitalisme héroïque germanique est au fond de tout l'esprit raciste et lui imprime sa marque profonde de défi à Dieu.

A côté de l'antichristianisme il faudrait marquer comme second trait cardinal de l'esprit de la jeunesse raciste sa complaisance dans l'irrationalisme. Cette jeunesse tire gloire de sa docilité aux impératifs obscurs du sang et se fait un titre de l'obéissance à l'inconscient. Elle se fait une parure du mot « barbare ». A ses yeux le bienfait principal du national-socialisme c'est la remise à l'honneur des valeurs élémentaires et instinctives et également des puissances chthoniques (*chthonische Mächte*), c'est-à-dire de tout ce qui prend sa racine dans le sol même et puise dans la terre suc et force.

* * *

Il est temps de faire halte et de jeter un coup d'œil en arrière.

Nous avons essayé, sans parti pris, de fixer quelques-uns des traits essentiels de la mentalité de la jeunesse nationale-socialiste.

Ces traits, nous les avons vus dans le culte des valeurs collectives, dans la religion de la nation, dans l'apothéose de l'action et du rendement, dans une remise à l'honneur des valeurs physiques, dans une certaine dureté simpliste, dédaigneuse des nuances et des complexités intellectuelles, enfin dans l'antichristianisme corollaire étroit de l'adoration de la race.

Nous avons tenu à ce que cette brève enquête n'ait en aucune manière le caractère d'un réquisitoire. Nous sommes les premiers à reconnaître les aspects de noblesse de la jeune génération allemande : ce don d'elle-même, ce goût de l'effort et du sacrifice, cet effacement personnel devant le pays et enfin cette limpidité, cette netteté de peau et de caractère si frappante chez elle. Par beaucoup de côtés, cette jeunesse est plus saine que ses devancières, elle a plus de muscles et moins de nerfs. Son aversion naturelle pour les détraquements et la perversité l'a conduite à soutenir vigoureusement l'effort de déblaiement des écuries d'Augias qui est un bon point que l'on doit mettre à l'actif du III^e Reich. Une rue de Berlin est aujourd'hui infiniment plus propre qu'il y a dix ans. Et ceci est dû en grande partie à l'ardeur avec laquelle la jeunesse a manié le balai. Tout ceci largement reconnu, il faut dire la vérité. Reprenons le titre de cette causerie : Où va cette jeunesse ? Les pronostics sont particulièrement difficiles à établir dans un pays aussi travaillé de fièvres intérieures que l'Allemagne. Sous aucun climat peut-être les prophéties ne sont plus périlleuses. Il est permis cependant de dégager quelques grandes lignes.

Il est à craindre, premièrement, qu'aïlle toujours s'accusant dans l'âme de la jeunesse le culte exclusif des valeurs germaniques-nordiques, cette mystique de la nation et de la race que par tous les moyens ses maîtres cherchent à lui inculquer. Un grand économiste allemand, Werner Sombart, a appelé le marxisme une métaphysique de la matière; on pourrait appeler le national-socialisme une métaphysique de la nation.

Cette hantise, cette obsession du sang élevé à la dignité d'absolu qui traverse tout le racisme et trouve dans la sensibilité des jeunes une résonance particulière a, au même titre que la religion nordique, deux faces. Une face théorique et une face concrète. La première livresque, thème de littérature et d'érudition, et de ce fait même négligeable. La seconde redoutablement pratique. Si l'orgueil racial et nordique devait rester limité à la table de travail et au cercle de la lampe du *Privat-Dozent*, il demeurerait inoffensif. Il franchit, hélas ! ces innocentes limites. Nous avons vu la religion du Sang aboutir sur le plan des faits à une conception zoologique de l'homme et se traduire dans le domaine des réalisations par le chiffre sinistre de 56,000 stérilisations au cours d'une seule année.

Directive centrale du racisme hitlérien, elle trouve son expression dernière dans un vitalisme violent, une apologie de l'impulsion qui est la marque du régime. Dans son drame *Schlageter*, Hans Johst, président de l'Académie des Poètes du III^e Reich écrit : « Des soldats d'abord ! Les soldats créent le fait ! L'homme n'est pas esprit, mais viande et sang. Les lois de la vie ne sont pas spirituelles mais sanglantes. » Lignes caractéristiques auxquelles feront écho les paroles d'un général : « Que la bureaucratie et le jurisme se gardent de porter la main sur les mesures que je décrète. Ma mission à moi n'est pas d'exercer la justice, mais de supprimer et d'exterminer » (*Ich habe keine Gerechtigkeit zu üben, sondern zu vernichten u. auszurotten*). « La guerre, écrit dans son numéro de décembre 1935 la revue *Die deutsche Wehr*, la guerre est la seule passion de l'homme nouveau,

sa seule joie, son seul plaisir, son vice et son sport, une vraie possession » (*eine wahre Bessessenheit*).

Et ainsi nous voyons la religion du sang menée à l'apothéose du sang répandu. La ligne qui conduit de la glorification de la vie à l'apologie de sa suppression n'est paradoxale qu'en apparence. Dès qu'est posé le primat du sang sur l'être pensant et raisonnable, tout suit avec la rigueur d'un corollaire. L'univers tout entier est emporté dans le torrent d'un dynamisme aveugle avec toute la brutalité et aussi toutes les destructions qu'il comporte.

La première des visions d'avenir que suggère le spectacle de la jeunesse hitlérienne est donc celle d'une émancipation toujours plus grande des forces d'impulsion, d'un déchaînement toujours plus débridé des puissances de l'instinct et de l'inconscient, d'un conformisme tous les jours plus marqué avec l'idéal de la *blonde Bestie* dont parlait Nietzsche.

La seconde est celle d'une déchristianisation progressive des masses profondes du peuple. Non pas que nous craignons le néo-paganisme dans ses formes les plus poussées de retour aux cultes de la Germanie préhistorique, on ne ramènera pas l'Allemagne à l'adoration de Thor. Le danger n'est pas dans ces outrances qui ne sont pas acceptées de la foule, mais dans la substitution de la nation à Dieu, dans une dévalorisation de l'idée chrétienne au bénéfice de l'idée allemande. *Ein ganzes Volk Gezintt seine Seele zu verlieren*, nous confiait un éminent prélat du Reich et cette mélancolique parole serait contresignée par des protestants comme Koch ou Niemöller, l'héroïque pasteur de Dahlem.

* *

C'est ici le point exact, Messieurs, où doit s'insérer notre rôle à nous. Contre les mystiques humaines qui aujourd'hui se disputent le monde, en attendant de l'ensanglanter, contre le bolchevisme qui est le messianisme de la terre, contre le racisme qui est la déification du sang, c'est à nous catholiques et travailleurs de la pensée chrétienne qu'il appartient de rappeler la grandeur de l'Esprit. Aucun temps plus que le nôtre n'a eu besoin de doctrine. Aucune génération ne s'est ruée plus sauvagement à l'action avec un mépris plus total de la loi de priorité de l'idée sur le geste. A aucune époque plus qu'à la nôtre n'a été indispensable, dans l'immense et confuse dérivation magnétique qui entraîne les esprits et les cœurs aux abîmes, la boussole lumineuse d'une pensée sûre informée par la foi et par la science. Une immense tâche de discrimination entre les erreurs antagonistes s'impose à nous.

Avant d'être terreur, le communisme est une erreur. Avant d'être violence, le mythe du sang, lui aussi, est une erreur. On n'attaquera efficacement l'une et l'autre mystique qui, adversaires à la surface, se réconcilient en profondeur, parce qu'elles sont toutes deux des mystiques de la matière, qu'en ruinant leurs bases intellectuelles. Obligé de faire face aux sans-Dieu et aux faux-Dieu, le christianisme est aujourd'hui engagé dans une guerre sur deux fronts. Jamais le rôle d'arbitrage de l'esprit n'a été plus difficile et plus urgent.

Comte ROBERT D'HARCOURT.
professeur à l'Université catholique
de Paris.

« Une guerre religieuse et patriotique »

Un ami a traduit, à l'intention de nos lecteurs, cette lettre de Mgr l'archevêque de Saint-Jacques de Compostelle. Nous la publions d'autant plus volontiers qu'elle aidera, espérons-le, à dissiper les dernières nuées qui flottent encore dans l'esprit de certains catholiques égarés par d'indéfendables « au-dessus de la mêlée », ou de dangereux « message de Noël », quand ce n'est pas par d'ahurissantes et injustifiables « prières pour l'Espagne »... « Guerre religieuse et patriotique », affirme l'archevêque espagnol, et qui ne pourra se terminer que « par le seul moyen viable et légitime » : la victoire de Franco.

L'année 1937 est Année jubilaire ou Année sainte en cette basilique de Compostelle, parce que la fête principale du glorieux saint Jacques, patron de l'Espagne, coïncide avec un dimanche. Ainsi en fut-il dès le début du XII^e siècle, par bénigne concession apostolique du pontife romain Calixte II, confirmée par ses successeurs sur la chaire de saint Pierre les papes Eugène III, Anasthase IV et Alexandre III, ce dernier, une fois pour toutes, déclarant, dans sa bulle expédiée de Viterbe le 25 juin 1179, que les faveurs concédées étaient perpétuelles et ne pourraient jamais être supprimées.

...Il est établi — encore que cette grâce et concession apostolique n'ait point été l'origine des pèlerinages à saint Jacques de Compostelle, puisque depuis des siècles ils y étaient nombreux et très fervents déjà — que néanmoins elle contribua largement à augmenter le nombre et la ferveur des pèlerins, comme le démontrent certains documents du premier tiers du XV^e siècle.

Au cours du siècle actuel, le cardinal Martin de Herrera, de sainte mémoire, raviva l'esprit pèlerin des dévots de l'Apôtre; et durant le gouvernement de l'archidiocèse de Compostelle par cet insigne cardinal, les *Années saintes* commencèrent à recouvrer leur antique splendeur, dans la mesure où le permettaient les diverses circonstances. Au cours du prochain Jubilé de 1937, il est à espérer que le nombre et la ferveur des pèlerins seront bien plus grands encore que les années antérieures, car il y a pour cela des raisons spéciales quant à l'Espagne entière, confiée au patronage spécial de saint Jacques, et quant à la Galice à qui la divine Providence a confié la garde immédiate de son glorieux Tombeau.

I

Quant à l'Espagne. Voici une demi-année que nous, les fils de l'Apôtre saint Jacques, nous nous trouvons entraînés dans une guerre religieuse et patriotique, de la même importance que celle qui commença à Covadonga et se termina sous les murs de Grenade. Religieuse et patriotique, comme le déclarent nos jeunes gens qui s'enrôlent comme volontaires dans l'armée et s'élançant sur les champs de bataille en chantant des hymnes au Christ-Roi et à l'Espagne, et comme le déclarent les multitudes de l'arrière qui, avec les mêmes hymnes, viennent prendre congé de ceux qui partent pour les tranchées, et qui s'occupent à leur envoyer des vivres, à leur préparer des vêtements, des abris et des médicaments urgents, ou qui soignent dans les hôpitaux ceux qui reviennent avec un coup de patte de la bête fauve communiste. Guerre religieuse et patriotique, lorsqu'on considère l'autre

parti, encore que parfois, en paroles, ses adeptes le nient et veulent apparaître aux yeux du monde comme les vestales du sanctuaire de la légalité. Car nos ennemis combattent au cri de : *Sans Dieu et Contre Dieu*, et en entrant dans les villes et les villages ce sont tout d'abord les ministres de Dieu qu'ils recherchent, les évêques, les prêtres, les religieux, les dirigeants des associations catholiques, les gens dits de droite, c'est-à-dire les chrétiens, et ils les assassinent, ils les martyrisent en plus grand nombre et avec plus d'acharnement que les sbires de Néron et de Dioclétien. A ce même cri de : *Sans Dieu et Contre Dieu*, ils profanent les temples, les convertissent, comme à Grinon, en centres de corruption de mineurs, les pillent, les incendient, les rasant dans tous les bourgs où ils sont les maîtres ou par où ils passent, faisant paraître bonnes et innocentes, vrais jeux d'enfants, les invasions des Vandales et des Silingues. Ils assassinent des citoyens pacifiques, des femmes sans défense, des enfants innocents; ils détruisent des foyers et des usines, rasant des semailles et des bois, des monuments et des centres de culture, et détruisent tout ce qui appartient à la civilisation occidentale, tout le patrimoine de cent générations d'Espagnols.

Quelle pitié que nous ayons à expliquer au monde civilisé que ceci n'est point un *pronunciamento* militaire, ni une guerre civile, ni une lutte de classes! De savants prélats viennent de la faire en des documents de grand intérêt : S. Exc. l'évêque de Salamanque dans sa Lettre pastorale *Les Deux Cités*, et à présent S. Em. le Cardinal Primat dans son instruction *Le Cas de l'Espagne*. Le cas de l'Espagne! Peut-être un jour suffira-t-il à l'Histoire de recueillir le sentiment unanime du peuple qui estime qu'il s'agit d'un cas de défense contre une bande d'assaillants qui commencèrent par attaquer le pouvoir public, et, une fois au pouvoir, continuèrent d'attaquer la vie et les biens des citoyens pacifiques, à l'aide des lois ou à l'encontre des lois qu'eux-mêmes avaient promulguées. Le sentiment unanime du peuple qui, tant qu'il garda quelque espoir, fût-il très lointain, chimérique ou imaginaire au jugement d'un grand nombre, de pouvoir améliorer la législation et l'état social par les voies légales, recourut à celles-ci; qui fit même le sacrifice de collaborer au gouvernement dans un Etat qui, certes, ne répondait pas à son idéal; et qui n'en vint à user de moyens violents que lorsque l'assaillant lui ferma toutes les portes et toutes les issues; ce qui, ainsi que l'enseigne le catéchisme, est la façon de procéder envers un injuste agresseur.

Et il restera établi de façon patente et manifeste que, de notre côté, et en considérant son aspect éthico-juridique, ce qui est le terrain où l'on juge de la licéité ou de l'illicéité des actes, notre guerre est une guerre purement défensive du foyer que nous habitons, du champ qui nous nourrit, de la patrie où nous vivons, de la religion que nous professons, de la civilisation et de la culture que nous léguèrent nos aïeux; même si, du point de vue technico-militaire, on l'a considérée au début comme une guerre offensive, comme une agression, comme un *pronunciamento*. Car il en va de même lorsqu'on veut juger, à l'aide de l'un et de l'autre critère, tant et tant de batailles comme il s'en livra au cours des croisades en Orient ou des croisades de notre Reconquête, et que l'Histoire a qualifiées de justes et légitimes.

Ainsi donc, tout comme lors des guerres religieuses du Moyen âge, nous avons recouru à l'Apôtre saint Jacques pour qu'il nous défende et nous donne la victoire et la paix, et que de là naquit son patronage spécial sur l'Espagne, de même nous faut-il à l'heure actuelle recourir au même Apôtre, le remerciant de ce qu'il a fait en notre faveur jusqu'à présent et lui demandant de continuer à nous protéger jusqu'à la victoire finale qui, comme dans les plaines de Toulouse, sera notre salut et celui de l'Europe entière. Ne vous semble-t-il pas qu'elle est propice, pour démon-

trer à l'Apôtre notre gratitude et pour implorer de lui de nouvelles grâces et de nouveaux secours, cette occasion que nous offre la prochaine Année sainte? Celle-ci ayant été établie en son honneur, il semble qu'il nous attende, surtout aujourd'hui, pour que nous lui donnions l'accolade traditionnelle qui, de notre part, sera un témoignage de notre filiale adhésion et, de la sienne, la preuve de la continuation de son glorieux patronage.

Nous demandons donc à tous les Espagnols dévots de l'Apôtre saint Jacques qu'ils fassent de la propagande pour cette Année sainte et qu'ils viennent ou tâchent de faire venir au Tombeau de notre Patron le plus grand nombre de ses fils et de ses dévots. Et nous demandons aux vénérables prêtres des diocèses maltraités par la bête fauve communiste, de venir, avec l'autorisation de leurs évêques, ou d'envoyer des représentants qui puissent s'adresser à l'Apôtre à peu près en ces termes : « Saint Jacques, Fils du Tonnerre, notre père, notre maître et notre apôtre, nous venons témoigner que nous sommes tes fils; qu'avec la grâce de Dieu nous pouvons conserver la foi que tu prêchas en Espagne, et que nous sommes disposés à la conserver et à continuer à la propager, même au prix de notre vie, comme l'ont fait beaucoup de nos frères, qui tombèrent au cours de la persécution actuelle; obtiens-nous du Seigneur que leur sang, comme le tien, comme celui de tous les martyrs, soit une semence de chrétiens. »

II

Quant à la Galice. Le premier titre qui oblige les Galiciens au cours de la prochaine Année sainte à visiter la basilique de Compostelle, c'est leur titre de custodes et de gardiens du glorieux Tombeau de l'Apôtre. Il se confia à la foi et à la loyauté des habitants de cette terre; et il est juste de reconnaître et de proclamer que ceux-ci ont été fidèles et loyaux à leur mission : parce qu'ils ont défendu le Tombeau de l'Apôtre jusqu'à verser leur sang en cent combats contre les incursions des pirates et contre l'envahissement des Sarrasins; parce que, lorsqu'ils ne pouvaient plus le défendre autrement, ils le cachèrent dans les entrailles de la terre avec tant de soin et tant de secret qu'on en arrivait presque à perdre le souvenir de l'endroit où se trouvaient les reliques vénérées; parce qu'ils lui édifièrent un temple qui fut et reste l'admiration de nos compatriotes et des étrangers, le plus beau de tous ceux du style roman et le plus beau de l'époque où il fut construit; parce que, pour manifester leur foi à l'entrée de ce temple, ils sculptèrent dans la pierre la merveille du *Portique de la Gloire*, le cours graphique d'instruction chrétienne et d'histoire religieuse le plus complet et le plus expressif qui soit au monde; et parce qu'ils créèrent en son honneur une série d'institutions pieuses, bienfaitantes et culturelles, qui ont contribué pour une large part à garder à la Galice sa physionomie propre, si tant est qu'elle ne la leur doit pas entièrement.

Il est bien sûr que saint Jacques appartient au monde catholique, comme tous les Apôtres du Christ-Notre-Seigneur; mais il appartient davantage à l'Espagne, et davantage encore à la Galice; et c'est pourquoi cette terre, en raison de cette intimité avec l'Apôtre, doit donner l'exemple à l'Espagne et au monde au cours de la prochaine Année sainte, et il ne doit y avoir aucun Galicien qui ne vienne gagner les grâces du Jubilé.

La Galice a d'ailleurs un autre motif spécial de faire acte de présence en la basilique de Compostelle et d'accourir volontiers à la Tombe de l'Apôtre, puisque, selon la voix unanime du peuple, c'est à saint Jacques que nous devons d'avoir vu notre terre préservée de la domination communiste et, par suite, de tous les ravages qu'on souffert ou que souffrent encore nos frères et nos compatriotes d'autres régions.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.5783



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



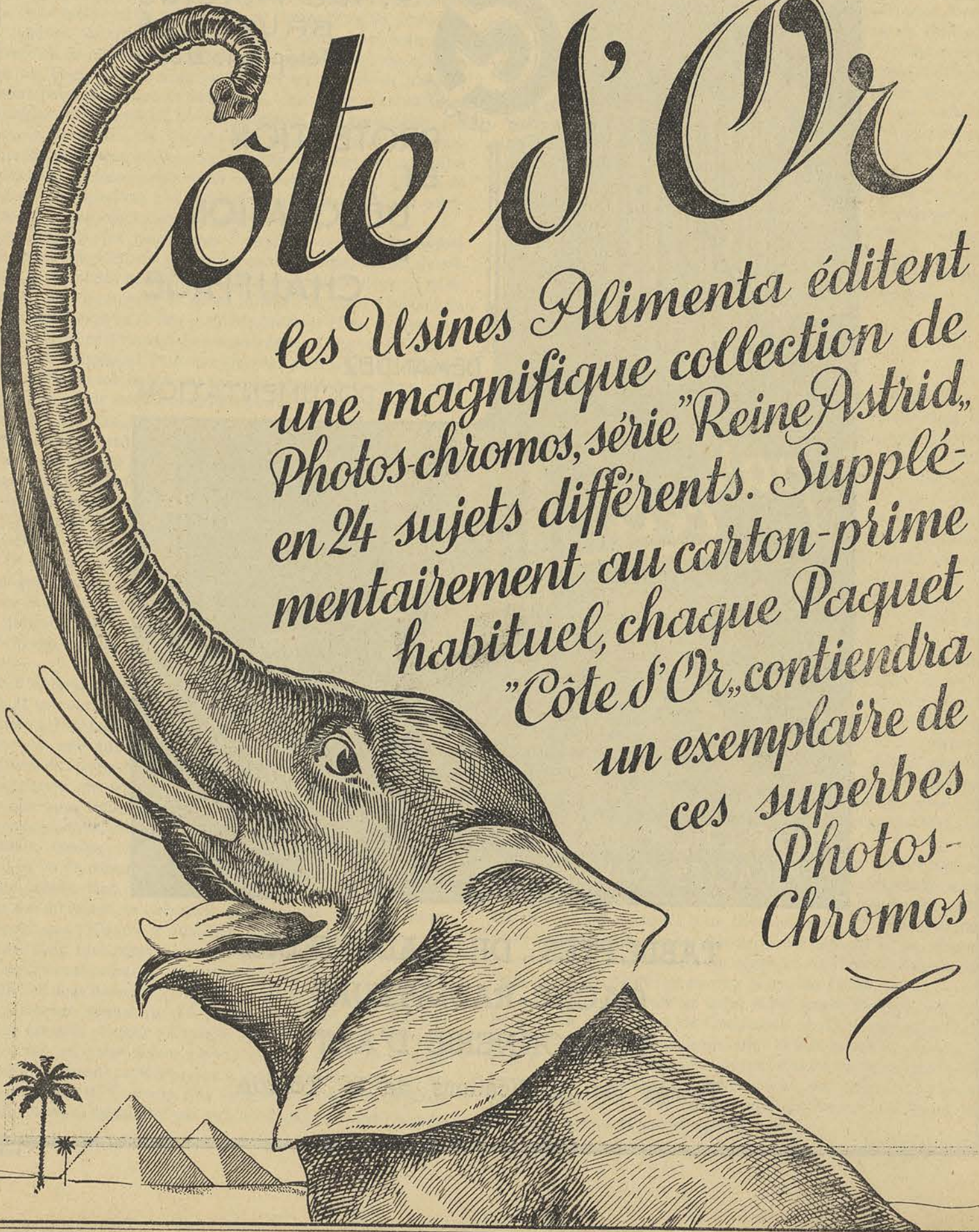
TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



Nous nous souvenons encore avec effroi des jours et des nuits des 18, 19 et 20 juillet dernier! Nous célébrons la solennelle neuvaine annuelle en l'honneur de l'Apôtre, et nous dûmes l'interrompre parce que nos prières et nos cantiques étaient étouffés par les cris des révolutionnaires qui arrivaient sans cesse dans des camions chargés d'armes, de bombes et de dynamite, à la place de l'Hôpital toute proche. Dans toute la Galice on ne voyait dans les rues, en fait de citoyens pacifiques, que ceux qu'on menait en prison après les avoir arrachés à leur foyer dans la cité, dans les villes et dans les villages; en fait de femmes et d'enfants, sur les places et dans les rues, que ceux qui accueillaient, le poing levé et avec des cris de joie, les révolutionnaires, ou ceux qui avec des insultes, des blasphèmes et des imprécations accompagnaient les prisonniers qu'on menait en prison; et en fait de maisons l'on ne voyait ouvertes que celles qui avaient été violées pour y faire des perquisitions abusives et illégales. Et, brusquement, une centaine d'uniformes militaires qui apparaissent dans les différentes villes de Galice... et c'est la paix. Tout fut un songe, un cauchemar. La Galice évita de tomber dans l'enfer de la révolution et d'encourir le même sort que les Asturies, Santander, la Biscaye et le Guipuzcoa, les provinces du littoral recherchées avec tant de sollicitude par le communisme. Et lorsque, en ces jours-là, nous causions de ce qui s'était passé avec un prestigieux chef militaire qui avait vécu ces heures d'angoisse et d'anxiété, il n'hésita pas à nous avouer qu'il y avait vu d'une façon palpable la protection de l'Apôtre, et il ajoutait cette phrase lapidaire: « Le cheval de saint Jacques n'a cessé de galoper en ces jours par toutes les routes, par tous les chemins, par tous les sentiers de la Galice. »

Rendons-nous donc dans sa basilique, devant son Tombeau glorieux, pour le remercier de nous avoir sauvés en ces heures de tribulation et d'amertume.

... Nos prédécesseurs recommandaient, lors des jubilé antérieurs, de demander tous à l'Apôtre une grâce spéciale commune à tous; en cette Année la grâce suprême que tous nous demandons, c'est la paix de l'Espagne par le seul moyen viable et légitime, à savoir la victoire de notre armée.

Santiago-de-Compostelle, le 15 décembre 1936.

† THOMAS MUNIZ PABLOS,
Archevêque de St-Jacques-de-Compostelle

Les Soviets en Espagne

La soviétisation de l'Espagne rouge s'effectue systématiquement et sans relâche. Mais avant d'exposer les méthodes appliquées par Moscou dans la péninsule ibérique et de présenter le bilan de son œuvre destructrice, disons quelques mots sur les principales personnalités auxquelles celle-ci avait été confiée.

L'activité du gouvernement soviétique (*alias* Komintern) en Espagne est dirigée par trois personnes. Ce sont, d'abord, le représentant officiel des Soviets auprès du gouvernement espagnol, Rosenberg, et l'attaché militaire soviétique à Madrid, Goreff. Mais un rôle non moins important dans les événements d'Espagne est incombé dès le début et appartient toujours au fameux Antonoff-Ovsénko, qui occupe le poste de consul général des Soviets, à Barcelone.

Tous les trois, représentants très typiques de la politique

moscovite, sont des agitateurs de premier ordre, bien que chacun d'eux ait une physionomie particulière. En outre, leurs champs d'action sont différents.

Rosenberg est petit de taille et légèrement bossu. Toujours rasé de frais et vêtu avec recherche, il avait occupé le poste de conseiller d'ambassade à Paris. Il a pris une part très active aux pourparlers ayant précédé la conclusion du pacte franco-soviétique (on sait que le rôle de l'ambassadeur Dovgalevsky y avait été à peu près nul). Lors de l'entrée de l'U. R. S. S. dans la Société des Nations, Rosenberg avait été transféré à Genève, où il avait obtenu le poste de secrétaire général adjoint de la Haute Assemblée internationale. A ce poste, il a sans conteste beaucoup contribué au renforcement de l'influence de l'Union Soviétique en Europe. Il a su se créer la réputation d'un diplomate de style « Litvinoff », c'est-à-dire d'un représentant des Soviets ne se souvenant du communisme que par hasard et uniquement comme d'une certaine « tradition », mais travaillant, en fait, dans l'intérêt de la « paix » et du rapprochement général de tous les peuples...

Néanmoins, c'est justement ce « fervent de la paix » qui a été choisi par Staline pour diriger l'activité du gouvernement espagnol. A Madrid son rôle avait été double dès le début. D'un côté il dicta aux marxistes espagnols leur conduite et dirigea le mouvement révolutionnaire. Mais en même temps il fit des efforts pour que la guerre civile fût, à tout prix, considérée comme une lutte pour la démocratie. Le dernier temps, Rosenberg et Largo Caballero étaient inséparables. Aussi ont-ils quitté ensemble Madrid...

Le même rôle que Rosenberg avait joué dans la capitale espagnole, et qu'il joue encore à Valence, est dévolu à Ovsénko à Barcelone. C'est un homme d'une autre trempe. La grande politique à la Litvinoff l'intéresse peu. On ne se préoccupe pas, en Catalogne, de « pactes » et de « sécurité collective ». Antonoff-Ovsénko est un spécialiste en matière de guerre civile. Mais de même que Largo Caballero a lié parti avec Rosenberg, l'activité de Campanis est entièrement dirigée, à Barcelone, par le consul général des Soviets.

Les antécédents de ce représentant de Moscou, qui a pour mission d'organiser une place d'armes soviétique en Catalogne, sont dignes d'attention. Ovsénko joua un rôle très important dans la préparation du coup d'Etat qui permit aux bolchevistes de s'emparer du pouvoir en Russie en 1917. Il fut l'un des membres du Comité révolutionnaire (présidé par Trotzky), et c'est lui qui arrêta seize ministres du gouvernement Kerensky au Palais d'Hiver de Saint-Petersbourg.

En fait, les bolchevistes avaient gagné alors la partie surtout grâce à Ovsénko. D'aucuns la considéraient même perdue. Aussi l'étoile de celui-ci brillait-elle haut au firmament sitôt après l'avènement des bolchevistes. Il fut l'un des membres du *Sovnarkom* (1) et par la suite il a été nommé au poste d'ambassadeur à Varsovie. Mais son intimité avec Trotzky a ébranlé sa situation. Néanmoins Staline, en entreprenant l'action actuelle en Espagne, se souvint de ses anciens services et lui confia la tâche d'organiser la résistance militaire de tous les éléments de gauche de ce pays.

A côté de Rosenberg et d'Ovsénko, le rôle de Goreff est sans doute secondaire. Cependant il jouit d'ancienne date d'une bonne réputation en tant que général. Il fit ses preuves, sous Tsaritzine, lors de la guerre civile et se distingua, dans la bataille de Grodno, pendant la guerre polono-soviétique. Mais il fut aussi l'un des directeurs de la *Tchéka*, une fonction qu'il exerça avec beaucoup de cruauté (en 1918 et 1919). Par la suite, il fit de brillantes études à l'Ecole Supérieure de Guerre de Moscou.

(1) Conseil des Commissaires du Peuple.

En 1923 il fut envoyé en Allemagne pour y organiser une insurrection communiste. Il visita plusieurs villes, susceptibles de devenir des foyers de résistance armée, notamment Hambourg, la Saxe et la Rhur. Il travailla dans un profond mystère. Pourtant son activité fut découverte. Il fut surveillé et arrêté sous le nom de Skobélevsky. Ce nom lui est resté. Il fut jugé et condamné, mais par la suite fut échangé contre trois étudiants allemands arrêtés à Moscou.

Son activité en Espagne n'a pas ajouté de lauriers à ses états de service. Il dirigea les opérations militaires dans la région de Madrid et semble même avoir pris part personnellement à la défense de Tolède, où il se trouva à la tête de tout un état-major de bolchevistes russes, dont quinze ont été faits prisonniers (1).

Cependant Moscou ne semble pas avoir été satisfait de l'activité de Goreff-Skobélevsky. On a beaucoup parlé, en novembre, d'un certain général Loukatch (?), chef d'une brigade internationale opérant au nord de Madrid. C'est un homme grand et large pris dans un court manteau de cuir, avec des yeux rusés et des jambes arquées de cavalier. Une autre personnalité mystérieuse s'est également distinguée, ces derniers temps, parmi le commandement des troupes internationales concentrées à Madrid. Cette personnalité est désignée du nom de « général Kléber ». Personne ne sait au juste qui est ce général, qui inspire une véritable panique à ses subordonnés par sa rigoureuse sévérité. Sa grossièreté stupéfait les Espagnols. Mais on le considère comme indispensable.

Sous le nom de Kléber semble se cacher, en réalité, un certain Louis Tékété, un Hongrois, ancien sous-officier de l'armée austro-hongroise, qui avait commandé une brigade rouge lors de la guerre civile de Russie. Par la suite, il avait été envoyé en Hongrie, où il seconda Bela-Kun. Après la défaite de celui-ci, il revint en U. R. S. S. Il est arrivé en Espagne sur le vapeur soviétique *Kouban*.

* * *

Après avoir fait connaissance des principaux personnages, passons à leur activité.

On sait que l'idée du *front populaire* ne représente qu'un développement de celle du *front unique*. Or, celle-ci, c'est-à-dire le rapprochement des fractions marxistes de toutes les nuances est née, en 1933, à l'entrevue de Royat, où Trotzky a su la suggérer à Litvinoff et, par son intermédiaire, à Staline. Ce plan de concentration de tous les éléments de gauche, absolument contraire à la politique antérieure des Soviets (les bolchevistes ont consolidé leur pouvoir en Russie en écartant de celui-ci tous les autres partis, même socialistes), se trouva depuis lors à l'ordre du jour à Moscou (en ce qui concerne, bien entendu, *les pays étrangers*)... Mais en fait, plus cela a changé, plus cela est resté, en somme, la même chose, même en politique étrangère.

Qui veut la fin veut les moyens. Mais il ne s'ensuit pas que les moyens soient toujours pris au sérieux par celui qui aspire à cette fin. En d'autres termes, Moscou ne considéra la création du front unique, transformé par la suite en front populaire, que comme une mesure tactique, qui avait pour but de renforcer l'influence du Komintern en Occident. Mais du moment que ce but semblait plus ou moins atteint — et ceci se rapporte aussi bien à l'Espagne qu'à la France — les Soviets sont revenus à leur politique traditionnelle qui est d'affaiblir l'action du pouvoir

central; seulement cette activité désagréable est encore quelque peu dissimulée en France; en tout cas elle y est moins évidente, alors qu'en Espagne, où la propagande soviétique a d'ores et déjà réalisé des succès décisifs, Moscou ne cache plus son jeu et marche ouvertement vers son but.

En fait, les bolchevistes y appliquent absolument les mêmes méthodes qui leur ont valu la conquête du pouvoir en Russie. La première étape de la soviétisation consiste à affaiblir le pouvoir du gouvernement central et à créer, à côté du pouvoir légal, un autre, illégal, celui des unions professionnelles, de toutes sortes d'organisations anarchiques et autres groupements indépendants. Au cours de cette première période, l'activité des agents soviétiques se développe sous le couvert de libertés démocratiques, du régime républicain parlementaire. Ils tendent à concentrer entre les mains du Parlement toutes les fonctions du pouvoir exécutif et en même temps ils poussent les syndicats à s'approprier ces mêmes fonctions. A vrai dire, toute cette politique de « front populaire » est basée sur une équivoque. Mais à l'abri de cette équivoque les soviétiques parviennent à miner graduellement toutes les assises de l'Etat.

C'est précisément pour faciliter cette œuvre destructrice qu'avait été inventée cette politique à double face. En Russie, cette activité subversive avait été accomplie, en 1917, par les Conseils (Soviets) des députés des ouvriers, des soldats et des paysans, et par les Comités instaurés dans l'armée et dans les municipalités. De même, un « gouvernement des masses » occulte, qui est, en fait, plus puissant que le gouvernement officiel, est aujourd'hui en train de s'organiser en Occident. Vu les particularités de l'Espagne, la transition du front populaire à la soviétisation actuelle a pris très peu de temps. Cette transition commença en février 1935, et elle amena la guerre civile dès le mois de juillet 1936. Pourtant celle-ci contrecarra plutôt les plans du Komintern. L'insurrection nationaliste lui arracha l'initiative des mains.

Cependant le but de paralyser l'action du gouvernement a été atteint. Les journaux sont aujourd'hui unanimes à déclarer son impuissance totale. Il est même entouré d'une certaine défiance de la part des extrémistes. Des perquisitions, arrestations et mises en joue s'effectuent actuellement en Espagne à l'insu du gouvernement officiel. Aussi aucun doute ne subsiste plus quant au sens effectif de cette évolution. En s'appuyant sur six brigades internationales, Antonoff-Ovsénko gouverne aujourd'hui la Catalogne en dictateur. Il dirige les formations soviétiques nouvellement arrivées sur le front de Madrid et prend ainsi une part active à la lutte contre Franco. Mais en même temps il tend à étouffer les moindres indices d'opposition en Catalogne. En se conformant à ses directives, un des ministres du cabinet Largo-Caballero a fait dernièrement (décembre 1936) cette déclaration :

« Nous devons commencer par écraser le parti de l'Union marxiste. Quand nous l'aurons anéanti, nous devons en faire autant avec la Confédération Nationale du Travail, ainsi qu'avec la Fédération des Anarchistes. En cas de résistance nous aurons recours aux brigades internationales. (Ces brigades sont commandées par des officiers soviétiques.) »

D'ailleurs, Ovsénko lui-même avait déclaré à maintes reprises qu'il fallait recourir, en Espagne, aux mêmes méthodes grâce auxquelles les bolchevistes avaient réussi à se maintenir au pouvoir en Russie et à consolider leur gouvernement. En fait, une *Tchéka* existe d'ores et déjà à Barcelone (sous le nom d'« Investigation »). Les tchékistes espagnols font des exécutions en masse. Des familles entières sont arrêtées. On travaille pendant la nuit. Les tchékistes arrivent en auto et sévissent sur place. Le correspondant du *Daily Mail*, d'où nous puisons ces

(1) Notons à ce propos qu'un très grand nombre d'objets artistiques (des tableaux, des objets en ivoire et autres objets d'une valeur inestimable) avaient été enlevés de la cathédrale, du Musée Santa-Cruz, des monastères, de la maison du Greco, etc. Le susdit état-major était accompagné d'une commission spéciale d'antiquaires (pour la plupart des juifs russes). Cette commission indiquait les objets qu'il fallait emporter. Plusieurs tableaux du Greco avaient été trouvés à la gare emballés et prêts à être expédiés.



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux
— Dorure pour Ameublement —
Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

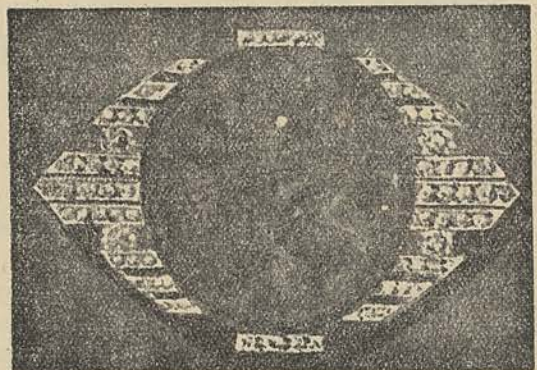
Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

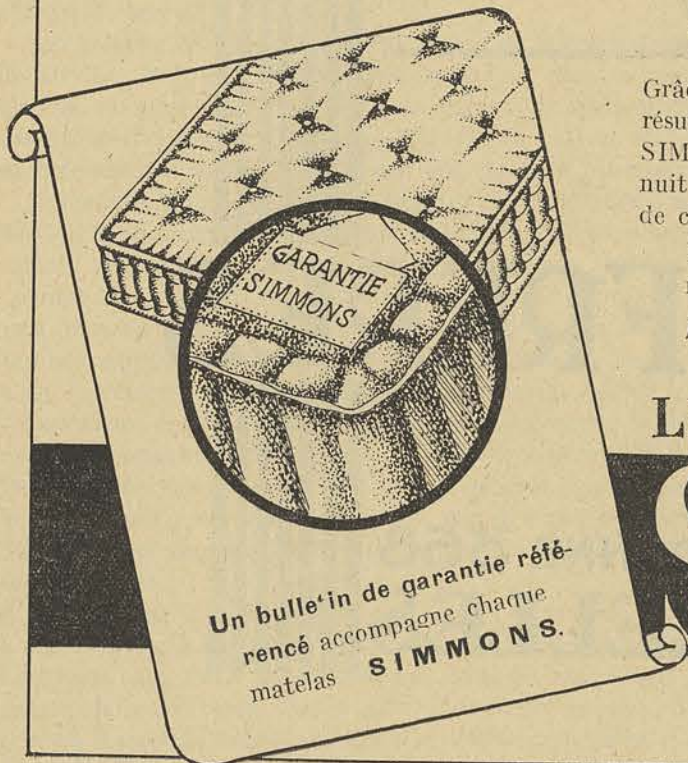
HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE
Téléphone 11,88,69



Vous remplirez mieux votre tâche quotidienne...

**si vous avez dormi sur
un matelas SIMMONS**



Grâce à sa fabrication rationnelle résultant de 25 années d'expérience, SIMMONS vous assurera chaque nuit le repos nécessaire au travail de chaque jour.

La perfection des matelas SIMMONS, leurs qualités de confort, de durée sont telles que chaque matelas SIMMONS est couvert d'une *garantie effective écrite.*

Références de premier ordre : Administrations publiques, Société nationale des Chemins de fer belges, Institutions, Hôpitaux, etc.

Documentation gratuite sur demande à la **SIMMONS BELGE**,
616-618, chaussée de Louvain, Bruxelles

LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir...

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

renseignements, a vu des mares de sang dans la rue, à l'aube.

Les membres du gouvernement catalan sont terrifiés par l'activité de l'*Investigation*, mais ils n'osent pas protester. Tout est dirigé par Moscou. Moscou seul est à même de sauver la situation, de sorte qu'il est impossible de lui résister. Les séparatistes catalans eux-mêmes qui étaient naguère si orgueilleux sont tombés à présent dans la même piteuse situation où se trouvent actuellement Campanis, Asaña et les autres.

Le gouvernement catalan est composé d'un curieux mélange d'anarchistes, de communistes de tout poil (jusqu'aux *trotzkistes*) et de socialistes de gauche. Mais tous ces éléments disparates doivent s'incliner aujourd'hui, par la force des choses, devant les représentants des Soviets. Et ceci peut s'appliquer à toute l'Espagne rouge (à la seule exception de la Biscaye où les nationalistes basques tiennent encore le pouvoir.) Somme toute, il n'existe aujourd'hui, en Espagne, que deux forces unies par le danger que représente l'action de Franco. Ce sont les anarcho-syndicalistes (la Confédération Nationale du Travail et la Fédération Ibérique des Anarchistes) et le *Pouvoir soviétique*. Tous les autres éléments, même les socialistes espagnols (sans parler des républicains de gauche), sont refoulés à l'arrière-plan et tremblent à tout moment pour leur vie, car ils sont quotidiennement fusillés par centaines. A cet égard, les informations publiées dernièrement (fin décembre) par l'envoyé spécial du *Petit Parisien* sont fort instructives. Il affirme que le pouvoir se trouve, en fait, entre les mains des bolchevistes russes, dont Largo Caballero n'est qu'un prisonnier. Au surplus, M. Yves Dothène a réussi à découvrir sur une plage (aux environs de Valence) cent soixante cadavres fraîchement exécutés. Les victimes étaient toutes fusillées à la mode soviétique : par un coup de feu à la nuque.

* * *

Pour ce qui est de la préparation militaire des Soviets en Espagne, notons que ceux-ci disposent actuellement de plusieurs dizaines de milliers de « volontaires du Komintern ». Ils forment quinze brigades, dont neuf (27,000 combattants environ) se trouvent sur le front de Madrid. Le reste (18,000 hommes) sont cantonnés en Catalogne. C'est sur ces six brigades qu'Ovsénko appuie sa dictature.

Les militaires espagnols ont franchement déclaré au correspondant du *Daily Mail* que les brigades internationales qui opéraient au nord de Madrid et qui étaient composées d'un ramassis de révolutionnaires de tout acabit avaient reçu leur éducation militaire sous la direction d'officiers soviétiques. La plupart des postes de commandement sont occupés par ces mêmes officiers. Tout l'armement de ces brigades est d'origine soviétique. Le correspondant affirme avoir vu personnellement dans les tranchées des mitrailleuses et des fusils soviétiques.

En plus, Ovsénko a créé, à Barcelone, une école pour former les officiers. Le nombre des étudiants atteint deux mille. La durée de la préparation est de deux mois. Les officiers nouvellement promus sont immédiatement envoyés sur le front. En outre, le port de Barcelone reçoit presque quotidiennement des navires soviétiques, chargés de pièces d'artillerie, de mitrailleuses, d'obus et aussi d'un grand nombre de soldats. Les usines de Barcelone travaillent jour et nuit, remontant, sous la direction de surveillants soviétiques, les machines envoyées par l'U. R. S. S. Il est, d'ailleurs, notoire que l'offensive de Franco, dirigée contre Madrid, a été arrêtée surtout grâce aux tanks soviétiques.

Ajoutons encore qu'une flotte aérienne de réserve composée de douze escadrilles (108 avions) est directement subordonnée à Ovsénko. Les trois quarts des pilotes sont soviétiques. A la tête de cette flotte de réserve se trouve un certain Chestakovsky.

De plus, un « corps maritime » spécial est organisé actuellement; il aura pour objectif la défense des côtes de la Catalogne. Ce corps comprendra 1,500 combattants, dont 1,100 matelots et 400 officiers et techniciens. Les soviétiques composeront les quatre cinquièmes de ce personnel.

Somme toute, les Soviets ont entrepris en Espagne une action de grande envergure. Elle est à la fois militaire et politique. Certes Franco aurait pu briser depuis longtemps la résistance du soi-disant gouvernement espagnol si celui-ci n'était pas secondé par les soviétiques : une alliance, à coup sûr, provisoire et peu sincère de part et d'autre, surtout du côté des Soviets. La solidarité des nouveaux alliés est en proportion inverse de leur situation stratégique sur le front. Chaque succès de Franco renforce l'alliance des éléments hétéroclites dont elle est composée, et chaque revers du général rapproche leur séparation. A cet égard, une nouvelle parvenue dernièrement de source autorisée est très caractéristique. Campanis, le chef officiel du gouvernement catalan, s'est vu interdire l'accès de la France non pas par ordre du gouvernement français (comme on l'avait prétendu auparavant), mais, semble-t-il, par les éléments extrémistes de Barcelone, et ceci dans le but de l'empêcher d'entrer en pourparlers avec les nationalistes. Aussi cette interdiction n'a-t-elle pas soulevé de protestations dans les milieux communistes. D'autre part, le gouvernement central d'Espagne se sent plutôt le prisonnier que l'allié de ceux-ci.

En définitive, les faits que nous venons d'exposer démontrent l'importance que Moscou attribue au front espagnol. Ils projettent en même temps une lumière très crue sur la thèse de l'« évolution » des Soviets, à laquelle nous avons consacré l'un de nos précédents articles.

Comte SOLTYKOFF.

Problèmes actuels

LA RUINE DE LA CLASSE MOYENNE

La décadence d'un vieux pays se manifeste d'abord par la ruine de sa classe moyenne. Le mot « classe moyenne » a été employé dans bien des sens et est devenu ambigu. Définissons donc le sens que nous lui donnons ici. Par classe moyenne nous entendons cette partie d'une vieille nation qui possède assez pour jouir d'une pleine indépendance économique et de loisirs nécessaires à une saine culture, mais qui n'est pas assez fortunée pour être confondue avec les rassasiés, les cyniques et les corrompus. Concrètement, c'est la classe qui, en Angleterre, était celle des hommes de loi, de presque tous les médecins, de la plupart des hommes de lettres, des architectes, des peintres, des ingénieurs, et certainement des quelques philosophes.

Que cette classe ait eu ses folies et ses vices propres, c'est entendu, puisqu'il s'agit d'êtres humains. Que la classe supérieure plus riche se fût moquée de pareils défauts n'eût peut-être pas été mauvais — mais ce qui était mauvais, c'est que cette classe supérieure se moquait, non des défauts de la classe moyenne, mais de ses vertus.

Et voilà que cette classe moyenne est actuellement accablée au point que s'il était possible de prophétiser en matière humaine, on pourrait prophétiser sa mort prochaine, on pourrait dire qu'elle est incurable étant donné la gravité de ses blessures, son affaiblissement économique, la destruction de ses cadres. Plus signifi-

catif encore de sa fin prochaine est l'absence, chez ceux qui sont toujours responsables de l'avenir de l'Angleterre, de tout instinct pour rendre une vitalité à ce qui fut jadis l'assise du pays.

Que des impôts excessifs sont plus fatals à la classe moyenne qu'à tout autre membre d'une communauté, devrait être un lieu commun de l'économie sociale. Les pauvres vivront de toute façon, ils gagneront de quoi subsister ou ils seront misérablement soutenus de manière ou d'autre. Les riches, quelle que soit la rapacité du fisc, quelques grands que soient les besoins financiers de l'Etat, les riches survivent : car la moitié de leurs revenus sont suffisants à cet effet. D'ailleurs les riches qui ne sont pas parmi les très riches sont moins « détruits » qu'opprimés par de lourds impôts. Ceux-ci peuvent même avoir sur ces riches-là un effet fortifiant, les contraignant à travailler alors que, sans cela, ils n'eussent rien fait. Mais pour la classe moyenne, de lourds impôts sont mortels. Par eux, elle perd deux choses qui lui sont essentielles pour être ce qu'elle est : les loisirs et la sécurité. En les perdant, elle perd également certaines marques distinctives : la culture, un certain humour solide, un bon goût, et (le plus important de tout peut-être) la tradition familiale.

Car, remarquez que c'est dans la classe moyenne, et non pas au-dessus d'elle, que la tradition du sang est la mieux conservée. Remarquez encore que les riches attachent moins de prix à la vertu de leurs femmes que ne le fait la classe moyenne. « Nous sommes sûrs de nos femmes, disait l'un d'eux, et nous savons qui étaient les mères de nos pères, et nos mères, et les mères de nos mères. »

De même, les « distinctions » gagnées par une famille de la classe moyenne sont plus jalousement gardées et cultivées que celles échues, sans être sollicitées, aux membres de la classe riche. Les faits d'armes et les exploits maritimes sont conservés de la même manière. Le succès littéraire est particulièrement apprécié dans cette classe moyenne et même le succès plus éphémère de la vie politique.

Or, les lignées se font avec de pareils sentiments. Un homme de famille riche se vantera de sa lignée — tout le temps et pas toujours de façon très délicate — par une façon spéciale de parler avec sa parenté, par des allusions, par des réticences affectées et des silences inutiles. Il ne se vantera pas de son œuvre littéraire ou scientifique, estimant tout cela inférieur à la possession de l'argent. Mais une classe moyenne fière, au contraire, de tout cela, est fière non seulement de ce qui fait la lignée, mais de ce qui fait l'Etat.

Et ce n'est pas seulement l'imposition excessive qui accompagne (et en partie cause) la ruine d'un pays qui détruit la classe moyenne, c'est aussi la pression exercée sur elle, pendant la vieillesse d'une société, d'en haut et d'en bas. D'en haut, la pression est faite de négligence et de dédain. La classe riche perd sa tradition d'adroit patronage et oublie que sans le soutien intellectuel et artistique qu'elle reçoit de la classe moyenne, elle cesserait d'être ce qu'elle est. Dans la vieillesse d'un Etat civilisé complexe, c'est exactement ce qui arrive.

La pression d'en bas est au moins aussi fatale, davantage même, peut-être. Aussi longtemps que la classe moyenne est assez puissante — en nombre et en solidité — pour imposer le respect aux masses pauvres, elle « tient ». Mais quand un homme inculte peut, par le seul pouvoir de l'argent, connaître la grande célébrité; qu'il peut « sauter par-dessus la barrière » de la classe moyenne et être certain de l'accueil empressé de ceux déjà bien établis, uniquement parce qu'il est à même de procurer des places à leurs fils et des dots à ses propres filles; quand la classe moyenne s'aperçoit que les choses dont elle était particulièrement fière — de bonnes manières, une belle culture, etc. — ne sont plus estimées, elle perd courage. Et elle perd courage au

moment même où elle perd sa situation économique, sa sécurité et sa suffisance. Car tout cela va de pair.

Que l'on se souvienne, enfin, qu'une fois cette maladie mortelle entrée dans la moelle d'une société, — maladie dont le symptôme spécial est le déclin de la classe moyenne, — il n'y a pas de remède. Peu tentent de ranimer une classe moyenne qui se meurt; aucun ne réussit. Et quand la classe moyenne meurt, la nation meurt avec elle.

CHOSSES D'ESPAGNE

Le crédit bancaire de dix millions de livres accordé à Moscou par la Banque d'Angleterre est donc une chose faite. Le contribuable anglais (qui n'eût évidemment rien à dire en l'occurrence) aura à payer 550.000 livres par an si les Soviets font défaut. Evidemment l'emprunt fit une bonne prime, car il est possible d'emprunter sur le crédit du contribuable anglais à bien moins que 5 1/2 %. Le remarquable de l'épisode n'est pas tant le fait que l'Angleterre aide la révolution européenne à s'armer — encore que ce soit assez étonnant — ni même le fait que le contribuable garantisse l'usure aux banques. Après tout, rien de neuf si l'Anglais qui boit une tasse de thé, ou qui fume une pipe, ou qui paie l'*income tax* voit s'élever encore un peu le tribut prélevé sur tout cela par la Banque. La chose est devenue normale. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'octroi d'un crédit relativement aussi petit ait été consenti au moment où un bon tiers du peuple anglais ne mange pas à sa faim et quelque chose comme un cinquième est à moitié affamé. Il était permis de penser que le bon sens le plus élémentaire eût porté les autorités à commencer par employer le crédit bancaire pour les nécessités intérieures du moment. Seulement voilà : quand il s'agit de crédit bancaire et d'intérêts usuraires, il n'y a pas d'autorité qui tienne. Un monarque possédant un pouvoir réel, qu'il s'appelle président ou roi, aurait pareille autorité, mais une ploutocratie incontrôlée n'agit que dans son intérêt propre et voilà pourquoi nous avons sous les yeux cet étonnant tableau d'un peuple mal nourri et miséreux payant des impôts pour subsidier ses banquiers.

* * *

Dans l'amusant duel entre Berlin et Moses Rosenberg qui gouverne sur la côte orientale de l'Espagne, Berlin a marqué un point très net. Pour les besoins de ce qu'on appelle la « propagande », Moses Rosenberg avait diffusé toute espèce de mensonges à propos du Maroc espagnol. Ce Maroc espagnol est un atout entre les mains des Soviets qui peuvent, à tout moment, effrayer la France et l'Angleterre avec le danger d'une garnison allemande ou d'une administration allemande camouflée sur la côte africaine à côté du détroit de Gibraltar. Ils peuvent dire : « Si vous soutenez les nationalistes espagnols, le parti qui tient le Maroc, vous aurez tôt ou tard à subir un contrôle hostile du détroit de Gibraltar et de la Méditerranée occidentale. Moses Rosenberg y alla plus rudement. Il proclama avec éclat que le contrôle allemand sur le Maroc espagnol était établi. Des recrues allemandes occupaient le pays et des fortifications allemandes étaient en construction. Berlin, qui a l'expérience de pareil bluff, n'eut aucune difficulté à ridiculiser ses adversaires. Franco et Berlin dirent aux Français et aux Anglais : « Venez voir!... » Mélange étonnant et curieux de ruse et de simplicité que l'on trouve parfois chez des enfants, mais auquel on ne s'attendait pas de la part de Moses Rosenberg.

HILAIRE BELLOC.

En quelques lignes...

Colette et son voleur

C'est une jolie histoire. Et qui tendrait à accréditer la légende du gentleman-cambrioleur.

Or donc, Colette — la seule, l'unique, celle qui s'est appelée Claudine (et Claudine a grandi!) — rentrait du restaurant où des dîneuses maquillées usent et abusent des recettes de beauté que leur propose la romancière muée en « rajeunisseuse ». Ce n'était pas l'heure où Claudine, les tresses sur le dos, ferait sagement de sortir seulette. Mais Claudine, nous l'avons dit, a perdu ses tresses... et pas mal d'agrèments de sa jeunesse acide comme une pomme verte.

Un promeneur qui vous croise. Un geste brutal. Il n'en faut pas plus pour être délestée, Madame, de votre sac à main! Même si vous êtes la grande Colette en personne. Les mauvaises langues prétendent, d'ailleurs, que les vedettes du cinéma ou du music-hall ne détestent pas cette popularité gratuite (si l'on peut dire!) que leur font, dans les gazettes, les spécialistes du vol à l'esbroufe. Et l'on citerait, à ce propos, des histoires de colliers de perles et de « diams » aussi gros que le Régent lui-même.

Colette aurait pu faire ce que fit un jour Marot : écrire de jolies choses sur sa mésaventure. Elle préféra déposer une plainte chez le commissaire. Le commissaire est bon enfant.

Et le voleur, donc!... Le voleur avait ouvert le sac. Non sans quelque tremblement, on imagine. C'est un redoutable aléa que de dépouiller les belles de nuit. Qu'y avait-il dans ce petit portefeuille? Des billets doux, ou des billets bleus?... Il y avait, assure la chronique, 3,000 francs. C'est une somme. Mais, à côté de ces 3,000 francs, un bristol. Le voleur avait des lettres. Il a lu le nom sur la carte de visite. Et comme un gentleman-cambrioleur ne peut pas garder par devers lui les 3,000 francs de Colette, la romancière de *Chéri* trouvait, le lendemain, dans une enveloppe à son nom, la somme à peine écornée et un madrigal fort bien tourné.

La morale de cette histoire de restitution, c'est que la littérature, qui expose si souvent l'écrivain à être rançonné par ses éditeurs, lui permet — quelquefois — de compter sur la reconnaissance du public. C'est du moins ce que racontait Toby-Chien à la chatte blanche, quand Colette, ravie et un peu confuse, a vu tomber de l'enveloppe les billets bleus recouverts.

L'envers du studio

Le titre a déjà servi. Et j'y pensais, il n'y a qu'un instant, à propos de Colette qu'une existence « cascadeuse » conduisit aussi derrière les coulisses du music-hall.

Mais voici que les journaux nous apprennent que M^{me} Arlette ex-Stavisky fait ses débuts à l'écran, et précisément dans un film qui s'intitule *Arsène Lupin*. On ne peut pas dire que le « produire » manque du sens de la publicité. La question serait de savoir si la délicatesse trouve son compte dans l'exploitation, devant la camera, d'une malheureuse tristement célèbre par les escroqueries de son défunt mari.

Et puis, — souvenez-vous? — aux jours, déjà lointains (*les morts vont vite!*), du procès bien parisien, M^e de Moro-Giafferi multipliait, avec ses envols de manches, les adjurations pathétiques en faveur de cette maman qui, de cette admirable épouse

que... Les âmes sensibles n'étaient pas loin de considérer la jolie veuve en ses voiles comme une victime innocente de la méchanceté des hommes.

Primum vivere! Sans doute, il faut vivre. Il faut gagner cet argent maudit qu'on ramassait, autrefois, à la pelle... et dans la boue, et dans le sang. Le métier de vedette n'est pas, en soi, un métier déshonorant. Ce qu'il y a d'indécemment, dans cette affaire de studio, c'est le rappel éhonté de la profession du bel Alexandre. En choisissant Arlette Stavisky pour figurer dans un film sur Arsène Lupin, les cinéastes d'aujourd'hui ont donné la mesure de leur muflerie. Qui est « hénaurme ».

Le forgeron de Gretna-Green

Encore une tradition qui se perd!

Celle-ci avait, il faut bien le dire, quelque chose d'attentatoire à l'ordre social. Vous savez bien : ce forgeron d'un village d'Ecosse qui se flattait de marier sur l'enclume, et sur le témoignage de deux témoins de hasard, les couples que poursuivait la rigueur de parents intraitables ou de codes sans pitié. La forge de Gretna-Green était fort achalandée. Pour un peu, il eût fallu distribuer des numéros. En attendant, l'exploitant faisait des affaires d'or. La justice a dérangé tout cela : les espoirs du forgeron et les promesses de bonheur de tous ces Capulets qui s'essayaient, de par le vaste monde, à fléchir les Montaigus.

Il paraît, d'ailleurs, que les mariages sur l'enclume réservaient, d'aventure, aux conjoints romanesques de désagréables surprises. On cite le cas d'une jeune femme qui apprit que l'union qu'elle croyait légitime n'avait pas été reconnue. Certains couples, au contraire, une fois passée la lune de miel, auraient été tout disposés à renvoyer le singulier officiant à son tablier de cuir et à son établi qui sent la corne brûlée. Rien à faire!

Mais les amoureux du pittoresque gardaient, au fond de leur cœur, pour le forgeron de Gretna-Green une sorte de tendresse. Avez-vous remarqué déjà que le forgeron, tout comme le berger d'ailleurs, jouit, dans la hiérarchie des métiers, du traitement de « la nation la plus favorisée »? Il est rare qu'un poète qui décrit le village au soleil n'évoque point la théorie des blanches pécores qu'un vieux pâtre au feutre bossué mène vers les herbages. Et, s'il s'attache à peindre un tableau d'hiver, il fera comme Alain-Fournier dans le *Grand-Meaunes* : nous verrons briller l'enfer de la forge et les étincelles voltiger autour du torse massif du forgeron.

Versons donc un pleur folklorique sur cette enclume d'Ecosse où le fer ne battra plus l'anneau d'or.

En relisant des lettres...

Il s'agit des lettres qu'échangèrent, pendant dix années d'amitié fraternelle, Jacques Rivière et Henri Alain-Fournier.

Je les ai relues, ces jours-ci, avec passion, avec ferveur. Avec un sentiment de honte aussi. Honte pour notre génération de jeunes gens pressés et d'épistoliers télégraphiques. Vraiment, ces deux-là (et même s'il faut les tenir pour deux esprits d'élite, pour deux âmes de choix) ces deux-là nous dépassent de toute la hauteur de leur tendre et fier génie.

Ils avaient soif, l'un et l'autre, de vérité. S'ils s'écrivent de longues lettres, c'est pour faire partager à leur correspondant des admirations, des enthousiasmes. C'est aussi pour lui faire part d'un doute, pour lui signaler, dans la formation d'un jeune homme de vingt ans, telle lacune. Sévères quand il s'agit de porter un jugement sur leurs premiers essais littéraires, ils se retrouvent, en face des devoirs de l'amitié quotidienne, tout débordants d'une

souriante indulgence. Et quelle droiture dans cette quête de Dieu!

J'aime aussi que ces deux esprits fraternels soient à ce point dissemblables. Jacques Rivière, le cérébral, apporte à l'œuvre de perfectionnement commun sa méthode de logicien, une lucidité qui a quelque chose d'impitoyable et de viril. Alain-Fournier, c'est déjà le rêveur obstiné du *Grand-Meaunes*. Tourné vers son rêve intérieur, il écoute monter des appels d'évasion et des conseils d'impossible amour. Et ils s'en vont ainsi, tous les deux, appuyés sur un sentiment de confiance et de fraternité.

Il manque peut-être à notre jeunesse, qui a du cran à revendre et des ambitions à ne savoir qu'en faire, il lui manque peut-être d'avoir forgé, dans la méditation ou la confiance des vingt ans, cette arme qui s'appelle la connaissance d'autrui et de soi-même. Certes, il serait vain de conseiller à un adolescent l'usage du journal quotidien. Mais de fixer sa pensée sur la feuille blanche, c'est une discipline dont on ne peut méconnaître les bienfaits. Il manquerait quelque chose au chef-d'œuvre d'Alain-Fournier si le personnage d'Yvonne de Galais, si le paysage du « Domaine mystérieux » n'avaient pris forme — forme et vie — aux pages sans ratures de ces lettres de jeunesse qu'un romancier qui s'ignore, mais qui n'ignore pas son tourment, écrivait à l'ami très cher.

La machine à siffler

On vient — dit-on — d'inventer une machine. Mise au point, elle permettra d'applaudir ou de siffler les conférenciers, acteurs, speakers de la T. S. F. Avouons-le : le besoin se faisait sentir de cette mécanique! Aucune sanction pour les emmielleurs. Et Dieu sait s'il en chôme. Comme on gave les oies, mais par les oreilles, on nous entonne les gargouillades les plus fades, les bobards les plus éhontés. De tous les événements de la planète on nous présente les versions les plus officieuses, les plus officielles. C'est l'éternel : « Tout va très bien, Madame la marquise. »

L'appareil à siffler arrive donc comme marée en carême, comme moutarde sur les andouilles. En quoi consistera la mécanique? Il y aura un bouton — un bouton de plus. Quand l'émission vous déplaira, vous presserez ce bouton, et l'émetteur entendra le sifflement d'un aspic. A première vue, cela séduit. Mais à la réflexion, on se dit : « Comprendra-t-il? » Il ne manque pas de conférenciers qui ont été copieusement sifflés et qui, descendant de l'estrade dans un hourvari de huées, déclarent : « Vraiment ces ovations sont trop chaleureuses. Je n'en mérite pas tant! Et puis tous ces bravos empêchent de comprendre le texte. Il est plein de nuances. J'aimerais mieux être moins populaire et un peu plus suivi. Mais c'est mon malheureux destin de ne pouvoir parler au peuple sans qu'il m'ovationne. »

La première fois que le conférencier, la conférencière, le garuleur, la garuleuse seront sifflés par T. S. F., cela leur fera quelque chose sans doute. Mais la centième fois, mais la millième? En soi, le plaisir de siffler quelqu'un qui vous ennue ou vous écorche les oreilles n'est pas bien voluptueux. On répond à un discord par un discord. Ce qui donne du prix à cette gymnastique, c'est le réflexe. C'est la binette que fait l'orateur berné : comment prend-il l'ovation à rebours? Il faudrait donc attendre la télévision, pour que l'appareil remplît exactement sa fonction.

Et encore! Nous parlions tout à l'heure des mirages. Il y a ceux de l'oreille comme il y a ceux de l'œil. Conseillons aux inventeurs d'imaginer un appareil qui permettra d'envoyer des pommes cuites par T. S. F. On me répondra : les pommes reinettes du Canada coûtent près de 3 francs la livre; il faut du gaz ou du charbon pour les cuire. Qui a des pommes aujourd'hui, cuites ou crues, les croque et ne les lance pas!

Des confitures de roi

Voltaire, par anticipation, a décrit un banquet des rois découronnés dans une auberge de Venise. Si Voltaire était encore de ce monde, ce n'est pas à Venise qu'il placerait sa table d'hôte des monarques en chômage, mais à Vienne. Dans la capitale autrichienne le duc de Windsor a déjeuné l'autre jour avec Alphonse XIII. Le repas fut très cordial, plein d'aménités. On nous en donne le menu. On ne nous en donne pas les confidences. C'est bien dommage. On apprend toutefois par des indiscretions de larbin qu'au dessert l'ex-roi d'Angleterre a versé des larmes douloureuses et s'est essuyé les yeux avec sa serviette. C'est que son confrère l'ex-roi d'Espagne lui a fait lire...

Quoi! Les atrocités commises dans la péninsule, le saccage de Madrid, le bombardement des enfants innocents et des chefs-d'œuvre de l'Escorial? Non! Les articles, les faux mémoires du faux cousin de la Simpson!

Avouons-le! Il y avait de quoi.

Après le repas, nous dit-on, Alphonse XIII et le duc de Windsor s'en sont allés bras dessus bras dessous faire des emplettes dans Kartnerstrasse. Ils se sont attardés chez les confiseurs. Le duc de Windsor a fait une commande importante de confitures, gelée de groseilles, confiture de cerises, marmelade d'oranges. On peut imaginer qu'il a besoin de douceurs. Durant l'achat, un reporter photographe se glissa dans la boutique et essaya de tourner un film de l'ex-roi, dans la marmelade. Mais les agents en bourgeois qui veillent comme des anges gardiens sur le monarque déchu passèrent à tabac l'opérateur indiscret et lui confisquèrent son appareil.

On se demande pourquoi! Ou bien le duc de Windsor est encore roi et alors il a droit à certains protocoles, à des auréoles de flics ou bien il n'est plus qu'un particulier, M. Simpson bientôt. Et quel sacrilège y a-t-il de le photographier en train d'acheter un pot de confiture?

Les repas de Genève

A Genève, dès qu'il y a une difficulté on se met à table. On essaie d'avaler le morceau, qu'il s'agisse de la question d'Alexandrette ou de la non-intervention en Espagne. Pour être diplomate aujourd'hui, il faut avoir bon estomac.

Passant par Paris, M. Eden n'a pas manqué à cette tradition gastronomique. Il a fait étape pour dîner, quai Bourbon, chez M. Blum. A Genève, on est au quatrième ou cinquième repas-conférence. On immobilise les dossiers et les fourchettes, suivant les aspirations libératrices ou totalitaires. Entre la poire et le fromage, nos Talleyrand, nos Machiavel se laissent interviewer, photographe la serviette à la boutonnière. Ils donnent des communiqués optimistes sur la nappe, où les bouteilles épuisées attestent une grande soif de justice et d'humanité.

Aux frais de qui, ces agapes? Il est inutile de poser la question. Quand le gésier va, tout va! Et qui ordonne le menu, véritable mobilisation de fourchettes en faveur de la paix? Si l'équilibre européen dépend de ces repas, il importerait que les cuisiniers fussent triés sur le volet, qu'on les ait choisis, parmi les as de la cuisine pacifiste. Un grain de poivre de trop, un peu trop de madère dans le filet, et voilà la guerre allumée... dans l'estomac, puis dans les cervelles.

En somme, c'est la véritable tradition. La diplomatie, sous l'ancien régime, excellait à corrompre et à séduire. Dans les ambassades elle faisait la part du confesseur, pour les monarques dévots; du cuisinier virtuose pour l'épicurien. Talleyrand, après le Congrès de Vienne, n'hésitait pas à reconnaître sa dette envers Carême. Il attribuait au chef de ses fourneaux, la moitié de ses lauriers diplomatiques.

Mais on pourrait aussi soutenir la thèse adverse. Si l'on mange si bien que cela à Genève, si tout l'intérêt est concentré sur la nappe et le menu, nos délégués s'y acagneront. Il y a les truites du lac; la Bresse, le Lyonnais sont voisins; régions célèbres par leurs poulardes, leurs crèmes, leur beurre d'écrevisse. Remontent le Rhône ces vins des côtes, Ermitage, Tavel, Châteauneuf dont les papes disaient leur messe aux âges de foi.

Pourvu, mon Dieu! que nos diplomates ne considèrent pas l'Hôtel de la Paix comme une friande auberge. Pour les obliger à traiter nos affaires avec zèle, peut-être conviendrait-il de reprendre la recette des conclaves orageux de jadis. Avec les querelles de guelfes et des gibelins, on n'arrivait pas à Rome et en Avignon à décerner la tiare. Pour forcer l'éminentissime collège électoral, on avait trouvé ce moyen : les cardinaux sous clé et nourris en commun voyaient chaque jour leur menu défleuri d'un plat. Quand ils en étaient au pain et à l'eau, ils écoutaient mieux le Saint-Esprit. C'est le contraire de la méthode genevoise actuelle des repas-conférences!

Portrait de la Belgique

L'histoire de Belgique est liée à celle de la Gaule. Lorsqu'au IV^e siècle avant notre ère, des tribus franchirent le Rhin pour s'installer dans la zone comprise entre le Waal, le Rhin, la Marne, la Seine et la mer, les Romains du dernier siècle de la République leur donnèrent ce titre de Belges qui leur resta et qui est plus ancien que tout autre en ce pays. Ces géants primaires et laborieux avaient en commun le goût de la chasse, du travail désordonné et de la politique factieuse. Leur existence fut agitée et César ne pénétra chez eux qu'à la faveur de leurs désunions. On les tenait pour des énergumènes insupportables et changeants, très braves à la guerre et constamment occupés à dilapider le fruit de leurs victoires par des querelles où se retrouvaient, en des particularismes exaspérés, les Morins, les Ménapiens, les Taxandres, les Nerviens, les Aduatiques, les Eburons et les Trévires. Pourtant leurs différences foncières étaient à peine perceptibles au regard de l'étranger. Avec des haches de silex et des épées à peine dégrossies, ils se hâtaient de gaspiller en estocades inutiles le fruit de leurs victoires nationales.

Tels étaient les premiers Belges. Leur pays était un morceau de cette région la plus favorisée du monde au point de vue de l'élevage des hommes, qui s'appelle la Gaule. Nulle part la plante humaine n'a poussé en plus agréable compagnie. A côté de la Germanie glacée et pauvre, de l'Angleterre noyée dans ses eaux et ses brouillards, la Gaule belge ou française, pleine de fruits, de fleurs, de blés, de raisins, de rivières douces et de coteaux artistement éclairés, ménage aux enfants des hommes un milieu d'une douceur inexprimable. Aussi la réussite politique et littéraire de notre espèce y est elle assurée. Sur ce sol on croit volontiers tenir le bonheur, et l'ayant obtenu on désire le garder, ce qui est la clef de l'esprit conservateur. Sans cesse de nouveaux géants franchissent le Rhin, et cessant de patauger dans leurs marais ou dans leurs tourbières sentent, à mesure qu'ils avancent vers le sud, un sol plus uni et plus doux, un climat charmant et une bonne volonté douce, gracieuse, gouailleuse et plaisante.

C'est la chance de la Belgique de participer à cette exceptionnelle expérience humaine. Des bandes ont traversé ce pays du nord au sud et demeurant accrochées au sol de la Gaule, s'y

sont civilisées. D'autres, se perdant dans les cailloux de Castille ou dans les sables d'Algérie, y sont mortes d'inanition ou de maladie. Les bassins de la Meuse et de l'Escaut, avec leurs estuaires tournés vers le nord, sont devenus en peu de temps un des points de la surface du globe les plus propices à l'habitat humain. Dès le XIII^e siècle la race humaine y fleurit avec une fécondité prodigieuse. C'est sans doute le pouvoir magnétique, le miracle constant de l'eau. De tous les points du territoire les sources jaillissent, forment des rivières dont les confluent sont des marchés fameux. Des foires de Champagne aux rives boueuses de la mer du Nord, des lointains entrepôts de la Hanse germanique aux quais encombrés et vociférants de Bruges, les marchands du Moyen âge s'acheminent vers la Flandre, loqueteux d'abord, somptueux ensuite, poussant devant eux leurs charrettes ou remorquant leurs radeaux vers les estuaires sacrés où viennent mouiller toutes les flottes en route vers le joyeux nord. C'est la mer, et ce sont les rivières qui ont attiré en ces parages des millions d'hommes. On peut prévoir dès le début de l'âge du négoce que c'est dans ce dédale de ruisseaux que se jouera sans cesse une des plus grandes parties de l'histoire de l'humanité. A côté des cours d'eau il faudra aussi des routes. La Belgique est ce pays par lequel on passe. Les Européens dans leurs randonnées s'y heurtent sans cesse et, désespérant de s'y accorder jamais, se résignent à la laisser à elle-même pour que ses propres habitants, se retrouvant enfin seuls, mettent les parties d'accord en les séparant une bonne fois, pour toujours.

Pays de carrefours, il n'y a pas de frontières naturelles. La Flandre du nord est toute pareille à la Flandre zélandaise. Des deux côtés de la frontière on reconnaît les tours décapitées des églises de Lapscheure et de Sainte-Anna Termuyden, toutes semblables, comme les villages qui viennent se presser à leurs pieds. Sur ces hauts terrains, au Moyen âge, les familles des marins faisaient de grands feux les nuits de tempête et le vent qui soufflait sur la flamme de ces bûchers en Belgique étaient aussi terrible que le vent de Hollande. La frontière hollandaise s'allonge ainsi à travers un pays désespérément uniforme de *polders* ou terrains conquis sur les eaux, avec des digues où paissent les derniers moutons et des champs de betteraves à l'infini. Quand on remonte l'Escaut de Flessingue vers Anvers, par un matin de printemps, le paysage d'une monotonie indicible est une leçon perpétuelle. Jamais il ne parle mieux qu'aux passagers de la malle d'Harwich, à bord de leur bateau anglais, plein d'odeurs d'œufs au lard et de tabac opiacé, qui continue la route millénaire des marchands insulaires vers Anvers. La tête pleine encore d'une Angleterre de falaises et de pâturages, ils voient défiler des champs et encore des champs, piqués de villages plus bas que l'Escaut lui-même, avec des clochers qui paraissent surgir d'un sol en contre-bas. Tout cet édifice tellurique est défendu contre les marées par un appareil formidable de remblais; d'écluses, dont les squelettes apparaissent à marée basse, et de ponts où des hommes, la pipe poussée à fond dans la bouche, poursuivent ce dialogue interminable propre à tous les peuples de bateliers. En oubliant de s'orienter on oublie aussi de quel côté est la Hollande et de quel côté est la Belgique. Les cargos au repos dorment d'un même sommeil comme si leurs pilotes avaient bu de l'essence des mêmes pavots, ces pavots dont les champs entiers sont si répandus en Hollande. Mêmes chevaux aux charrues. Même goudron aux flancs des embarcations.

Continuons vers la Campine. Les sapins font une couverture noire et chaude au sol de sable blanc. Des dunes animent un peu le paysage et les bruyères roses jettent une note mélancolique sur une plaine morne. Quelques fermes à toits de chaume où la

patronne au visage de cuir bouilli et rissolé, les enfants innombrables aux cheveux de lin, le cou serré dans des foulards épais, grandissent comme des brugnons en Provence. Au nord et au sud c'est la même race, le même champ, le même troupeau de vaches maigres, la sapinière humide à l'automne et si chaude en été que l'odeur de la résine étouffe et donne des vertiges... En avion surtout on mesure combien les deux Campines sont semblables avec leurs boqueteaux carrés et noirs, leurs chemins droits et blancs.

Même identité entre Rhénanie belge et Rhénanie allemande, entre la Meuse belge et la Meuse hollandaise. Aux confins des marchés de l'Est, dans ces cantons d'Eupen et de Malmédy, aux sapins noirs et aux longues routes de cailloux bleus, les forêts se parlent le même langage et se répètent les mêmes légendes des deux côtés de la frontière. A Arlon, à Bastogne, à Vielsalm, des régiments de chasseurs ardennais attendent l'arme au pied l'alerte du Walhalla voisin. Mais l'Eifel allemand balance des sapins adorables. L'Hertogenwald belge aussi. Et ces sapins se ressemblent comme des frères.

* * *

Voilà cependant la mission de ce pays tout indiquée. Ce sera une passerelle. Les orateurs parlementaires qui font des déclarations au bord de la Tamise parlent constamment du pont de Locarno, ou du pont de la S. D. N. Ce pont c'est la Belgique, que leur langage traditionnel appelle depuis tous temps les Flandres, comme si rien n'avait changé depuis l'époque où les communiens anglais fournissaient la laine de leurs moutons aux ouvriers de Gand, d'Ypres et de Bruges. Dans ces villes de Flandre monte la rumeur énorme et séculaire des masses ouvrières de jadis. Depuis sept cents ans leurs sabots martèlent un piétinement colossal, mêlé aux frémissements des hobines et au roulement des foulons. Les eaux jouent ici le rôle essentiel et si l'on veut chercher la signification géographique du mot «Belgique», il faut compter les grands bassins.

Le sous-sol, très riche en minerais et en charbons, inflige au pays sa nouvelle mission. Si les ouvriers pullulent à la surface, il faudra aussi qu'ils pullulent à l'intérieur du sol. C'est le royaume des masses plébéennes, fourmières inouïes arrachant leurs richesses aux mines et défendant à force de bras les champs des polders contre l'attaque de la mer. Donc les hommes seront nombreux, invraisemblablement nombreux et laborieux, donc industriels et lançant à travers les marchés mondiaux leurs marchandises à bas prix, au plus bas prix, draps, toiles, cotonnades, rails et wagons, charbon surtout, dépassant toujours le voisin en bas prix et en bas salaires. La passerelle belge vit des allées et venues des grands voisins. Avec l'invention de la machine à vapeur ce sera pire encore. En 1920 le travail de la terre occupera seulement 15, 20 % de la population pour 46,81 % dans l'industrie et 18,08 % dans le commerce. Ce pays n'est plus un champ. C'est une place publique. Ses habitants seront marqués du signe de la promiscuité, de la rivalité et de la pauvreté industrielle, et ils feront beaucoup de détestable politique, en se plaignant toujours. Les vallées de l'Escaut, de la Lys et de la Senne comptent de 51 à 250 habitations au kilomètre carré.

On imagine comme le drame de l'histoire devient pathétique dans ces espaces où l'homme étouffe parmi l'excès des autres hommes.

* * *

En quoi cette fourmière humaine se distingue-t-elle des nations voisines? Si les frontières physiques sont si peu perceptibles,

les frontières de l'esprit sont marquées avec vivacité au sud, avec violence au nord, avec fureur à l'est.

Prenons l'homme de la Gueldre, de la Hollande ou même de la Zélande. Avec son alcool léger de Schiedam, son cigare blond, sa figure rose et épaisse, ses yeux bleus de bébé riche et adulte, il est incomparablement satisfait de ne pas être Belge. Riche, très riche, il prête de l'argent, exploite de loin des îles pleines d'épices, de thé et de soie et il fait de la théologie. C'est un abominable controversiste, un héritier des *predikanten* du XVII^e siècle religieux et byzantin de La Haye, éclairé en rouge par Rembrandt, et en jaune par Franz Hals, avec des billots pour les hommes d'Etat coupables d'avoir pris parti pour le pasteur Gomarus contre le pasteur Arminius. Marin et milliardaire, il ne connaît que le prix de l'argent et de la vie éternelle. Dans ses restaurants exigus et raffinés, devant une assiette richement servie d'anguilles fumées et de saumon, il discute, il discute à perte de vue, comme du temps du Taciturne, sur le *Pentateuque* et le *Deutéronome* sur le serpent de l'Écriture et sur l'arbre de Jessé. C'est un casuiste et un grammairien. Dans son langage raffiné et pédantesque, il désarticule les raisonnements et s'en va, tout le long de sa vie, vers une prédestination glaciale et impitoyable. Très peu dévot, détestant les images et les processions, semblables pour lui à une magie noire inventée dans leurs complots par les moines papistes, il jouit à peine de son ciel adorablement orangé et des courtes nuits d'été où les troupeaux, aux bords du Zuiderzée, broutent de la lune. Cependant en lisant ses journaux encyclopédiques, plein d'un humour savant, il apprend qu'il y a encore des Belges, ces singuliers provinciaux exubérants et catholiques, mal lavés et mal logés, industriels et ignorants, mais poètes, un peu fous, et désespérément incapables de se gouverner eux-mêmes.

Trois heures de chemin de fer séparent les deux capitales. Entre les deux il y a un monde. M. Poincaré ajouterait : toute l'étendue de la question religieuse. Chacun de ces mondes a sa capitale de l'esprit. Au nord c'est Leyde et au sud Louvain. Leyde est une ville lacustre, plongée dans un hiver interminable où, les soirs de décembre, les réverbères clignotent dans l'eau noire des canaux. Tout y appartient à la science et aux hommes de science, et on s'y ennue démesurément. Louvain est un carrefour bruyant et mystique, plein de rires et de plaisanteries débraillées. Au nord c'est le puritanisme transi dans une ceinture de canaux. Au sud une joie saine et ostensible, celle de ce pays que les Hollandais considèrent avec pitié, le pays des mutins, des flamingants échevelés, des images et des processions, des orateurs qui montent sur les tables, des patois, des légendes puériles, de la foi du charbonnier, de la gaieté grosse et désordonnée, de la Belgique enfin, ce pays qui ne s'occupe pas de la Hollande (il a oublié la Hollande depuis la deuxième moitié du XVI^e siècle), mais dont la Hollande s'occupe toujours, avec un mélange de mépris et d'envie...

Passons à l'est. Pendant longtemps, de part et d'autre de la barricade, il y a eu des échanges d'idées. Pour les catholiques, le pays rhénan, c'était la vallée des prêtres, le vaillant pays romain du parti du Centre, cette Reichswehr du Pape, toujours prête à crier *Heil Christus* avec son cortège de confesseurs, de docteurs, de vierges, de martyrs du Kulturkampf, ses héros Windhorst et Remershacker, ses syndicats modèles et ses œuvres sociales incomparables. A cette vue, M. Woeste, parlementaire catholique, en devenait sentimental et Godefroid Kurth retrouvait l'Église à un nouveau tournant de l'histoire, avec des abbayes bénédictines grandes comme des villes et des universités de qui nous venaient les meilleures méthodes savantes. Et puis des pèlerinages, un sens très juste de la musique sacrée, et un zèle très réel au service de la Foi, il n'en fallait pas moins pour

ravir le cœur de ceux qui mettent les croyances au-dessus de tout.

Cependant, dans aucun village belge, sauf dans les cantons d'Eupen et Saint-Vith, on ne se retrouve en climat germanique, avec l'édredon sur le lit, le poêle en faïence, la pipe, les chants populaires doucement orchestrés, la plume de coq au chapeau vert, le culte du sapin de Noël, les écolières aux tresses blondes roulées autour de la nuque, ou en macarons sur les oreilles, les tartines de pain noir au miel, les *snaps* et les sermons du dimanche qui n'en finissent pas, tous ces signes révélateurs du monde germanique. Non! entre Liège et Aix-la-Chapelle il y a une cassure brusque.

Voici enfin la France, la mère de toutes les idées, les bonnes et les mauvaises. Pour les uns elle est la terre bénie tout spécialement par le Bon Dieu, celle d'où nous sont venus les auteurs pieux dont on nous remplissait la tête au collège, Louis Veuillot, Dupanloup, Lacordaire, Montalembert et le grand cardinal Pie. Pour les autres, il n'est pas très sûr qu'elle n'ait pas été inventée tout exprès par le diable. C'est là qu'est né un nommé Arouet, si tristement célèbre sous le nom de Voltaire. De là sont venus les comédiens, l'irréligion, la presse à bon marché et la presse licencieuse, et Zola, et Renan, et la philosophie matérialiste de M. Taine. On ne dira jamais assez sous quel jour désolant apparaît aux yeux de certains Belges la France, cette géhenne. Je ne vois guère que certains travaillistes britanniques, presbytériens ou quakers, pour vouer à l'exécration avec autant de violence cette Babylonne moderne avec ses lois laïques, ses divorces et son libertinage incorrigible. La France, il en sera question tout le temps. Ce pays pénètre la Belgique comme, au sud de la Flandre Occidentale, les rues coupent la frontière au point qu'on ne sait plus où est la France et où est la Belgique.

Paris est un milieu beaucoup plus familier aux Bruxellois qu'aux Marseillais et même qu'aux Languedociens. La Belgique gravite immédiatement dans cette orbite, comme Lille et Strasbourg. Les Flamands ont été plus de trois cent mille en France, vers 1929. Ils sont toujours trente mille au moins en Seine-et-Oise. Ils sont cent mille dans le seul département du Nord, sans compter les ouvriers frontaliers, soixante mille. C'est la grande armée de réserve du travail français. Jamais un ouvrier de Gand ou de Bruges n'ira chercher du travail en Hollande. Mais la France lui en fournit sans cesse. Ce courant existe depuis le Moyen âge et ne se ralentira jamais. La France a ce don souverain d'assimiler les peuples jeunes. Le petit Flamand né en France apprend le français à l'école française en se jouant.

Tel est le petit côté de l'intimité franco-belge. Il en est un autre, un grand. Par sa parenté très proche avec Paris, le Belge atteint très facilement au cosmopolitisme. Le mot « international » sent le fagot et prête à équivoque. Le cosmopolite est celui qui va aux sommets tout naturellement, ceux de l'esprit d'abord. En cela il est bien Parisien. Il appartient à l'Europe française, semblable à ces gentilshommes de Pologne et de Hongrie qui ont appris par cœur les noms des départements français avant les leurs propres. J'ai connu des Orientaux raffinés qui parlaient le français comme à Paris, sans y avoir jamais été. Les auteurs du siècle de Louis XIV leur sont aussi familiers que ceux de la Grèce et de Rome. C'est en cela que les Flamands civilisés sont Français. Qu'on ne se méprenne pas sur la lenteur de leur débit, sur l'archaïsme de leur accent. Ils sont comme ces Canadiens qui parlent le français à leur manière, qui est bien plus ancienne que celle des titis des garages de Belleville, ou même que la manière de M. Léon Blum. Pour que le Français s'en rende compte, il faudrait qu'il mesure le degré de francisation de la Belgique avec plus de recul, qu'il aperçoive ce pays très loin de chez lui, en Suède ou en Amérique. Alors seulement il distinguerait l'intérêt de ce paradoxe : un peuple aux trois quarts germa-

nique et qui s'obstine à demeurer parisien. En un temps où les frontières de l'esprit se ferment, il n'est pas sans intérêt de mesurer la profondeur de cette amitié.

Celle-ci, comme toutes les amitiés, a des degrés. La francophilie vulgaire est celle du *Café du Commerce*, qui martèle en pays wallon des *Marseillaises* essoufflées, en rêvant des grands ancêtres de la Convention, des Droits de l'Homme et des Immortels Principes. Ce sont les soldats de l'An II qui l'ont apportée dans leur havresac. La francophilie sentimentale est celle qui trouve avec raison que le climat moral de la France est meilleur, et que la gaieté y règne mieux parmi les honnêtes gens. Ce sentiment-là ressemble fort à celui de certains Roumains fort distingués qui ne s'habituent plus qu'à la vie de Paris et tout en demeurant bons Roumains, en rentrant chez eux, se sentent un peu étrangers. Enfin il y a la francophilie par en haut, celle d'un cardinal Mercier, d'un Henri Pirenne ou d'un Franz Cumont. De ces Belges-là on peut dire comme de ceux de la Renaissance qu'ils furent de bons cosmopolites. La langue française est pour eux le moyen de se sentir bons Européens, comme la langue latine au temps d'Erasmus. Il est naturel que leur esprit se repose le plus volontiers dans les paysages de l'Ile-de-France, et qu'après la Belgique le pays de leur prédilection est celui qu'arrose la Seine.

CHARLES D'YDEWALLE.

SPINOZA ⁽¹⁾

Excommunié

1. *Renié par sa famille.* — La foi de ses pères est, en Spinoza, profondément ébranlée à la fin de sa vie d'écolier. Cela ne fera que s'accroître au sortir du Collège, par suite de l'influence qu'exerceront sur lui ses amis intimes et ses lectures.

Tant que vit son père, Baruch impose silence à ses doutes; il accomplit les devoirs, au moins essentiels de la religion de ses ancêtres : il fréquente la synagogue, récite les prières prescrites.

Cette manière d'agir lui est commandée non seulement par des raisons d'opportunité, par la crainte paternelle, mais peut-être aussi par sa tendresse filiale : il veut épargner à son père la douleur de voir son fils hors de la communauté juive dont il est le chef. Enfin, ses idées religieuses ne sont pas encore bien arrêtées; il n'en voit pas encore bien toutes les conséquences pratiques. C'est pourquoi il a pu pratiquer la religion d'Israël sans qu'on puisse lui adresser sérieusement le reproche d'hypocrisie.

L'année 1654 apporta à Spinoza, avec le décès de son père, le dénouement de sa fausse situation, la délivrance de la contrainte dans laquelle il vivait jusqu'alors.

Déjà au sortir du Collège il croyait que la Loi cérémoniaire, telle qu'elle était énoncée dans la Bible des Juifs et dans le Talmud, n'était plus obligatoire. En effet, avec le changement de la situation sociale et politique des Juifs elle était devenue impossible à observer pour quiconque voulait le faire sans recourir aux interprétations fantaisistes de la casuistique talmudiste. — Ainsi son âme droite pressentait spontanément ce que le Christianisme a toujours enseigné, savoir : que les observances cérémoniales n'étaient pas données à Israël de la même façon que la

(1) Pages extraites d'un *Spinoza et le panthéisme religieux* qui paraîtra prochainement chez Desclée, de Brouwer et Cie. à Paris, dans les « Bibliothèques françaises de philosophie ».

Loi morale; que loin d'avoir le caractère absolu et irrévocable propre aux prescriptions morales, elle pouvaient être rétractées (à volonté) par le Législateur ou remplacées par d'autres observances.

Après la mort de son père, n'étant plus retenu par le respect humain, Spinoza pouvait suivre librement ses idées. Il cessa donc de tenir compte des observances rituelles : il se mit à manger et à boire les choses défendues par la Loi mosaïque; il ne s'appliqua plus à réciter ses prières de la manière prescrite et au moment recommandé; il ne fréquenta plus régulièrement la synagogue. En un mot, il se mit à mener une vie de « pécheur », de « libertin ».

Ces actes d'insoumission à la Loi de « Iahveh » ne tardèrent pas à être connus de ses coreligionnaires. D'où scandale d'autant plus grand, d'autant plus retentissant que Baruch était fils d'un homme fort connu et communément estimé en Israël. D'où nombre d'ennuis et de chicanes pour la famille de Baruch : sa sœur Rebecca et son beau-frère, Samuel Caceros, mari de sa sœur Miriam. Tous y furent très sensibles, mais plus que les autres son beau-frère qui brigait le poste de rabbin dans la communauté juive d'Amsterdam et devait donc montrer du zèle pour la Loi de Iahveh et de l'attachement aux traditions nationales. On devine sans peine quelles scènes de famille il devait y avoir chez les Spinoza!...

La vie devient intolérable à Baruch dans ce milieu; il se décide à déménager chez un de ses amis, probablement chez van den Enden. Pour ne pas être à la charge de son hôte, il réclame de sa famille la part de son héritage. On la lui refuse. Il ne lui reste plus qu'à demander justice devant les tribunaux. Ce qu'il fait. Il porte donc plainte contre ses plus proches parents au tribunal des autorités hollandaises. Celles-ci lui donnèrent raison et l'autorisèrent à reprendre librement sa part de l'héritage.

Alors coup de théâtre inattendu! Il renonce à son héritage, à l'exception d'« un bon lit » et « du rideau » — comme nous le dit Colerus; — pour le reste, il est décidé à travailler de ses mains et à gagner ainsi sa vie. Mais la conduite peu généreuse de sa famille l'a profondément blessé, et jusqu'à sa mort il en gardera le douloureux souvenir : il rompra pour toujours avec les plus proches des siens. Jamais plus il ne reverra son unique sœur.

Renié ainsi par sa famille, Spinoza allait bientôt également l'être par sa patrie...

2. *Trahi par ses amis.* — Se sentant maintenant plus libre, Spinoza commence à exprimer avec de moins en moins de retenue les doutes religieux qui le tourmentent, et à violer la Loi de Iahveh avec une hardiesse de plus en plus grande.

Un jour, deux de ses amis, des jeunes gens, lui demandent de vouloir bien leur dévoiler ses véritables pensées sur la religion : ils garderont le secret le plus absolu. Spinoza hésite. Alors ils avouent qu'ils ont eux-mêmes des doutes sérieux, et qu'ils veulent sincèrement s'éclairer de ses lumières. « Mais pour cela n'avez-vous pas Moïse et les Prophètes? » — leur répond le prudent interlocuteur. Les amis, sentant dans cette réponse une pointe de fine ironie, reviennent à la charge : « Qu'est-ce que tu crois de Dieu, de sa spiritualité, des anges et de l'immortalité de l'âme? » Spinoza ne donne que des réponses énigmatiques qui ne font que piquer la curiosité des jeunes gens : ceux-ci redoublent d'insistance. Il leur ouvre son âme : « La Bible, leur dit-il, n'enseigne point que Dieu soit spirituel, au sens propre du mot : il pourrait en effet être aussi bien matériel! Quant aux anges, il ne se trouve dans la Bible rien qui doive nous faire croire qu'ils soient des êtres réels; ce sont plutôt des créations de l'imagination semblables à celles que nous voyons dans un miroir ou pendant le sommeil. Quant à l'âme, elle ne paraît, dans la Bible, signifier rien autre que la vie; elle n'y est nullement affirmée immortelle. »

A peine a-t-il achevé cette phrase qu'il s'arrête net. Peut-être a-t-il vu l'effet foudroyant de ces paroles sur ses jeunes amis...

Aucune prière ne peut le forcer à continuer son discours. Ils insistent. Spinoza tient bon et ne se laisse plus entraîner dans cette conversation dangereuse. — Il suivra cette prudente méthode dans toutes ses rencontres futures avec les deux jeunes gens; enfin il rompra nettement avec eux.

Ceux-ci très vexés de cet affront s'en vengeront cruellement. Ils répandront le bruit que Spinoza est un véritable « impie », n'ayant que haine et mépris « pour la Loi de Moïse »; au lieu d'être « un jour un des piliers de la Synagogue », il en sera « destructeur ». — Et bientôt la Communauté juive aura vent de ce racontar...

3. *Maudit par Israël.* — Les autorités hébraïques se doutaient probablement depuis quelque temps du changement survenu dans l'esprit de Spinoza par rapport à la religion de Iahveh, et croyaient que Baruch songeait à se convertir au christianisme, car il avait alors des relations suivies avec les chrétiens.

Or l'idée de la conversion au christianisme du fils de l'ancien président de la communauté juive devait être particulièrement pénible à la Synagogue; cette conversion, en effet, pouvait créer un véritable scandale, entraîner plusieurs jeunes gens à sa suite. Il fallait donc agir avec énergie.

Ne pouvant atteindre les convictions intimes de Baruch, ni les changer à leur gré, ils tâchent au prix d'une pension annuelle qu'ils lui offrent, d'obtenir de lui une promesse formelle qu'il se conduira extérieurement comme un Juif, qu'il fréquentera la synagogue et gardera — au moins au dehors, — les observances talmudiques (1). Spinoza repousse hautement cette proposition qui ne contient rien moins qu'un asservissement misérable.

Alors les Juifs se voient contraints de recourir aux menaces et aux violences. Un jour — comme nous le racontent Bayle et Colerus — quand Spinoza retournait chez lui du théâtre (d'après le premier) ou d'une vieille synagogue portugaise (d'après le second), il fut attaqué; il fallit être tué. Par bonheur, il en fut quitte pour un trou dans son manteau (2). Ce manteau, il le conservera tel quel comme souvenir douloureux et honteux de la haine de ses compatriotes (3).

Les menaces se montrant aussi inefficaces pour fléchir l'esprit de Spinoza que les prières, on en vint aux punitions.

On appelle Spinoza devant le collège des rabbins. On le questionne. L'inculpé aurait tout d'abord nié ce qu'on lui reprochait. Mais les faux amis, dont nous parlions tout à l'heure, citent alors devant les juges les propres paroles que devant eux avait tenues Spinoza. Celui-ci alors avoua tout.

Ainsi les rabbins n'avaient plus aucune illusion sur le mal : la violation des observances, les propos injurieux à la religion mosaïque avaient chez Spinoza des racines beaucoup plus profondes qu'on ne le pensait d'abord. Ce n'était pas chez lui négligence, paresse, légèreté juvénile, mais une conviction mûrie par de longues réflexions : il avait abandonné la foi de Moïse...

Alors au dire de Lucas, il se serait passé une scène émouvante : le vieux président du Collège des rabbins, Morteira, ancien maître de Spinoza, qui autrefois « admiroit (tant) la conduite et le génie de son Disciple » (4), accourt à lui; lui représente d'une manière pathétique la colère de Dieu et le terrible châtement qui l'attend; l'exhorte au repentir et à la rétractation de ses erreurs. Pour

(1) Détail par Colerus d'après Bayle. — La pension promise serait de 1,000 « guldens ». Cf. aussi STOLLE-HALLMANS, *Reisebeschreibung* (éd. Freudenthal, p. 225).

(2) C'est ainsi que Colerus représente la chose. Suivant BAYLE, Spinoza aurait reçu une légère blessure avec un couteau (*Dict. Hist. et Critique*, Rotterdam, 1702, t. III, p. 2767).

(3) Spinoza « crut que l'intention de l'assassin avait été de le tuer » (*Ibid.*).

(4) *L. c.*, éd. Freudenthal, p. 4.



« IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER! »

Voici, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » ; une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisottée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce sournois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques leçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débulait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis*

Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.

Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.

ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)

18, rue du Méridien, BRUXELLES

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSÉE DE LOUVAIN

Téléphone 17.27.16

Ateliers : 30, RUE SCAILQUIN



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



LES PLUS DIFFICILES

sont satisfaits lorsqu'on leur sert une cuisine préparée avec l'Extrait de Viande Liebig qui améliore les mets auxquels il est incorporé, les rend plus digestifs et facilite la préparation des plats les plus compliqués. Et songez aussi que l'Extrait de Viande Liebig vous permet de réaliser une économie considérable !



EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

toute réponse il aurait été insulté par son élève, inébranlable dans sa décision (1).

Alors on procéda à la punition. Les punitions dont les Juifs disposaient alors étaient de nature spirituelle. Elles consistaient surtout en excommunications.

Les excommunications des Juifs sont les plus sévères qui aient jamais été prononcées par une secte religieuse. Elles comprennent trois degrés : la troisième était la condamnation à mort par lapidation, infligée par toute la communauté judaïque; mais l'application de cette excommunication étant rendue impossible aux Juifs à partir du moment où ils perdirent leur liberté; il ne leur restait donc que les deux autres : Niddui et Hérème.

Le Niddui a pour effet d'isoler celui qui en est frappé : personne ne peut l'approcher à moins de quatre aunes de distance (sauf ses enfants, sa femme et ses domestiques). S'il vient à mourir (pendant qu'il reste sous le coup de l'excommunication), nul, même ses parents, ne peuvent accompagner ses restes à la tombe, ni porter son deuil; et sur son cercueil on met une pierre pour signifier qu'il méritait d'être lapidé.

Le Niddui est prononcé pour une période de trente jours. Si toutefois l'excommunié persiste toujours dans son obstination, le Nidui peut être prolongé encore par deux périodes égales. Passé le nonantième jour, le rebelle est frappé par le Hérème; pendant qu'on le prononce les oreilles des assistants sont vivement impressionnées par le son lugubre et traînant d'une grande corne, qui de temps à autre déchire l'air; les bougies, qui au commencement de la cérémonie luisent d'un vif éclat, s'éteignent toutes, l'une après l'autre; l'assemblée entière est plongée dans l'obscurité, symbole de l'extinction de la vie surnaturelle chez l'excommunié (2).

Voici la formule de l'excommunication proclamée dans le temple le 27 juillet 1656 par les « Anciens » (Senhores do Mahamade) contre Spinoza : « Les Anciens vous font savoir que, depuis longtemps, ils avaient connaissance des opinions et des actes condamnables de Espinoza, et que par différents moyens et promesses ils ont tâché de lui faire quitter ses mauvaises routes; cependant ils n'ont pu y remédier en rien; bien au contraire, ils ont reçu tous les jours des nouvelles de plus en plus nombreuses au sujet des hérésies horribles qu'il pratiquait et enseignait, et au sujet des actions scandaleuses qu'il commettait; ils les ont reçues de nombreux témoins dignes de foi, qui les déposèrent toutes en la présence même dudit Espinoza, et le confondirent. Et lorsque (les Anciens) eurent examiné tout ceci en la présence de MM. les Rabbins, ils décrétèrent, avec leur consentement, que ledit Espinoza serait exclu et excommunié du peuple d'Israël; en vertu de quoi ils l'excommunient, par la présente, dans les termes suivants : d'après le jugement des Anges, d'après le jugement des Saints, nous excommunions, maudissons, et séparons Baruch de Espinoza, avec le consentement du Dieu béni et avec le consentement de toute cette communauté : devant ces livres de la LOI contenant trois cent treize préceptes, l'excommunication que Jeosuah jeta sur Yériho, la malédiction qu'Elisah proféra sur les enfants, et toutes les malédictions écrites dans la Loi : qu'il soit maudit le jour, qu'il soit maudit la nuit; qu'il soit maudit, lorsqu'il se couche, qu'il soit maudit lorsqu'il se lève; qu'il

soit maudit lorsqu'il sort, qu'il soit maudit lorsqu'il rentre; que Dieu ne lui pardonne pas; que la colère de Dieu et Sa fureur s'enflamment contre cet homme et amènent sur lui toutes les malédictions écrites dans le Livre de la Loi; que Dieu détruise son nom sous le ciel, et le sépare de toutes les tribus d'Israël, après l'avoir chargé des malédictions du Ciel écrites dans le Livre de la Loi. Mais sur vous tous qui êtes attachés au Seigneur votre Dieu, que descende la bénédiction.

Nous ordonnons que personne ne communiquera par parole ou par écrit avec lui; que personne ne lui rendra aucun service; que personne ne se trouvera avec lui sous le même toit ou à distance moindre de quatre aunes; que personne ne lira ce qu'il aura conçu ou écrit (1). »

Spinoza ne prit pas part à cette émouvante scène de sa condamnation. Les autorités juives — nous dit Colerus — lui transmirent donc la copie de cet acte solennel. Devant « celui qui lui en apporta la nouvelle » — ajoute Lucas — Spinoza se serait écrié : « A la bonne heure, on ne me force à rien que je n'eusse fait de moi-même, si je n'avais craint le Scandale. Mais puisqu'on le veut de la sorte, j'entre avec joie dans le chemin qui m'est ouvert, avec cette consolation que ma sortie sera plus innocente que ne fut celle des premiers Hébreux hors d'Egypte... »

La séparation d'avec la communauté juive ne l'impressionna donc pas trop. En effet, ne lui était-il pas devenu, et depuis longtemps, étranger? Mais ce qui lui fit de la peine, et une peine sensible au plus haut point, ce fut la honte publique qu'on lui affligea par l'excommunication solennelle, et plus encore par l'accusation « d'hérésie » et « d'actions scandaleuses » qui la motivait. Cette honte le brûlera toute sa vie. Toute sa vie il ne pourra jamais pardonner à sa nation de l'avoir maltraité d'une manière qu'il croyait injuste. Chaque fois que, dans ses livres ou dans ses lettres, il parlera des Juifs, il leur fera sentir sa rancune et sa colère; il parlera d'eux d'une façon aigre, ironique; il les tournera en ridicule, les couvrira d'injures; jamais il ne les ménagera.

Pour se défendre contre les accusations de la Synagogue, Spinoza — au dire de Bayle — se mit à composer en espagnol une apologie dont plusieurs idées seraient passées dans le *Traité Théol. Polit.* Au dire du jeune Rieuwertsz, il y traitait ses adversaires d'une façon extrêmement dure.

Mais cette apologie n'eut aucun effet. Car la Synagogue, frappant Spinoza de l'excommunication, n'entendait point entrer en discussion avec « l'égaré ». C'est la soumission qu'elle exigeait de lui.

Désavoué par sa famille, renié par sa patrie, Spinoza devra chercher une famille nouvelle, une patrie nouvelle (2).

La nouvelle vie

1. *Au lendemain de l'excommunication.* — L'excommunication, dans l'intention de la Synagogue, avait pour but principal d'isoler Spinoza, de paralyser son influence, d'ôter le scandale de la maison d'Israël.

(1) On trouvera le texte original (portugais) de l'excommunication dans le *Spinoza, Mercator et Autodidactus*, publié par A. M. Vaz Dias et W. G. Van der Tak, 1932, pp. 32-34. — Cette condamnation dont nous avons cité le texte, ne serait pas d'après W. G. van der Tak formellement une condamnation « religieuse », étant formulée par l'autorité civile, et non par les théologiens : les *Chachamins* auraient tout simplement assisté à l'interrogatoire sans y prendre part (*Spinoza, Mercator et Autodidactus*; cf. aussi A. RIVAUD, « Documents inédits sur la vie de Spinoza », *Revue de Métaphys. et Morale*, avril 1931, p. 259).

(2) C'est à cette époque de sa vie que Spinoza « changea lui-même son nom, et se donna celui de Benoît dans ses écrits et dans les lettres qu'il signa » (COLERUS, *La vie de Benoît de Spinoza*, La Haye, 1706, pp. 3-4), en traduisant ainsi son nom juif « Baruch ». Il écrivait alors : *Benedictus* (ou B.) *de Spinoza* (ou *despinoza*, ou enfin *Spinoza*).

(1) L. c., p. 8. Spinoza aurait dit à son maître : « qu'il connaissait le poids de la menace, et qu'en revanche de la peine qu'il (Morteira) avait prise à lui enseigner la langue hébraïque, il voulait bien lui enseigner la manière d'excommunier. »

(2) Nous donnons les détails sur l'excommunication, d'après Fl. BRENNIER, *Les Juifs et le Talmud*. — LUCAS note à ce sujet, que la cérémonie de l'excommunication de Spinoza se serait passée d'une façon un peu plus simple, sans l'apparat dont nous venons de parler, car Spinoza « n'étoit pas convaincu d'avoir blasphémé », mais seulement « d'avoir manqué de respect et pour Moïse et pour la Loi » (*éd. cit.*, p. 10). — COLERUS est d'un avis contraire (cf. *éd. Freudenthal*, p. 54).

En effet, les premiers jours qui suivirent l'excommunication plongèrent Spinoza dans un isolement effrayant. Cependant il se ressaisit bien vite et surdomina la situation grâce à son caractère tenace et ferme. Non seulement la catastrophe de l'excommunication ne l'ensevelit pas sous ses débris, mais elle contribua positivement à accroître son influence.

Tout d'abord elle rendit particulièrement célèbre son nom : la personne de ce fameux « aventurier » piquait vivement la curiosité du grand public, on s'intéressait à son sort, on voulait connaître ses idées. De plus, arrachant Spinoza au cercle étroit de la communauté juive, l'excommunication le délivra, par là-même, des entraves qui jusqu'alors gênaient grandement le vol de son esprit : il n'était plus obligé de recourir aux réticences et à l'équivoque; il pouvait dès maintenant parler avec beaucoup moins de retenue et entreprendre la propagande de ses idées avec plus de liberté.

On vit alors bientôt se presser autour de lui nombre d'admirateurs et de disciples. Le scandale qu'on s'était proposé d'étouffer dans la racine prend de jour en jour plus d'importance. Plus que jamais la Synagogue est alarmée. Que faire?

Les rabbins s'épuisent à chercher un moyen capable d'endiguer le flot qui menace d'envahir Israël. Au bout d'un temps ils le découvrent. Ils envoient le président du Collège des rabbins à la municipalité de la capitale pour lui représenter le grand danger que crée continuellement à la religion chrétienne la présence de Spinoza dans la ville : en combattant la Bible — expose le grand rabbin en termes pathétiques — Spinoza ne démolit-il pas le fondement même de la religion chrétienne? La municipalité consulte les ministres, et seulement sur leur jugement (défavorable à Spinoza) condamne celui-ci à être expulsé d'Amsterdam pour quelques mois.

Le banni quitte alors la capitale et s'établit dans une petite localité toute proche (Ouderkerk ou Ouwerkerk), particulièrement pleine de souvenirs douloureux pour lui. En effet, c'est ici que reposent sa mère, son père, ses frères et sœurs défunts. Au milieu de cette famille d'outre-tombe, Spinoza passera quelques mois. Puis, le temps de bannissement écoulé, il rentrera à Amsterdam.

Instruit par l'expérience, il se conduira dorénavant avec grande circonspection pour ne plus provoquer la colère et la vengeance des Juifs. Ceux-ci, de leur côté, ne pouvant malgré toutes leurs instances obtenir pour Spinoza le bannissement à vie devront se contenter seulement de ne plus le voir propager ses idées d'une façon trop ouverte. Ainsi s'établira entre Spinoza et ses ennemis une trêve forcée...

La vie que Spinoza mènera maintenant, vue du dehors, sera paisible, monotone, sans éclat et sans succès. Mais c'est que tout son esprit se concentrera à l'intérieur, se dépensera en réflexions, en méditations continues sur le problème de l'existence et de la fin dernière de l'homme. Nous avons une confiance explicite à ce sujet. En 1661 il écrivait, dans son ouvrage : *Traité de l'amendement de l'intelligence (Tractatus de intellectus emendatione)*, que l'expérience lui avait enseigné que tout ce qui arrive communément dans la vie des hommes est vain et sans importance; vains les honneurs, vaines les richesses, vains les plaisirs; leurs joies sont de courte durée, s'accompagnent de mille soucis, sont suivies de la tristesse et du repentir. Elles ne donnent pas à l'âme la paix, elles ne rendent pas l'homme heureux.

Plongé dans l'abîme où le jeta l'excommunication, il cherchera spontanément et comme d'instinct une étoile à la lueur de laquelle il puisse enfin comprendre le mystère de sa vie misérable, aimer encore son existence et trouver en elle son bonheur. C'est au bonheur qu'il pensera constamment, c'est l'idée du bonheur qui commandera toute sa philosophie...

Mais pour philosopher, il faut tout d'abord vivre. Or Spinoza n'avait pas de ressources lui permettant de vivre sans travail. Déjà en mars 1656, prévoyant inévitable l'excommunication qui allait faire de lui chez les Juifs un hors-la-loi et ainsi lui rendre impossible toute activité commerciale, il liquida la succession de son père. Il est vrai que — d'après les documents récemment publiés — Spinoza se serait alors réservé des ressources assurées. Mais, comme nous disions plus haut, il y a renoncé après le procès fait à sa famille.

Il se mit alors à polir des verres optiques pour les lunettes, les télescopes et les microscopes. Etant encore à la maison paternelle, il avait appris ce métier qui bien que matériel n'avait rien de déshonorant. Les hommes les plus éminents de l'époque : Descartes, Hudde (maire d'Amsterdam), Charles Huygens, Swammerdam l'exerçaient.

Aidé par les sciences mathématiques et physiques qu'il possédait fort bien, Spinoza arriva bientôt à exceller dans ce travail, ce qui lui attirera une clientèle nombreuse.

Cette vie divisée harmonieusement entre les méditations philosophiques et le polissage des verres délivrait peu à peu l'âme de Spinoza de sa mélancolie. Hélas, juste au moment où la vie commençait à lui sourire, il fut frappé d'un nouveau coup : travaillant dans des conditions peu hygiéniques, respirant la poussière des verres qu'il polissait, épuisé par les épreuves, conséquences de son apostasie et, de plus, ayant reçu de sa mère une lourde hérédité, il contracta la phtisie, qui d'un pas lent mais sûr le mènera au tombeau. Elle donnera à sa pensée une teinte toute particulière : à travers ses méditations, qu'il tâchera pourtant d'exposer d'une manière aussi impersonnelle que possible, d'une manière « géométrique », percera le tourment de l'âme qui souffre, se fera entendre le cri de haine contre la mort impitoyable, qui voulait le détruire. Ne pouvant triompher d'elle, l'éloigner de lui, il tâchera de détourner ses yeux de son spectre horrible; il lui jettera en face : l'homme raisonnable ne pense à rien moins qu'à la mort! Tu n'es rien! — Et contrairement aux Sages, qui précisément demandaient à la Mort des conseils sur la Vie, Spinoza laissera la Mort aux morts. Il ne se posera même pas — au moins d'une manière explicite — le problème de la survie. Il s'attachera de toutes ses forces à la Vie pour tirer d'elle tout ce qu'elle peut contenir de joie...

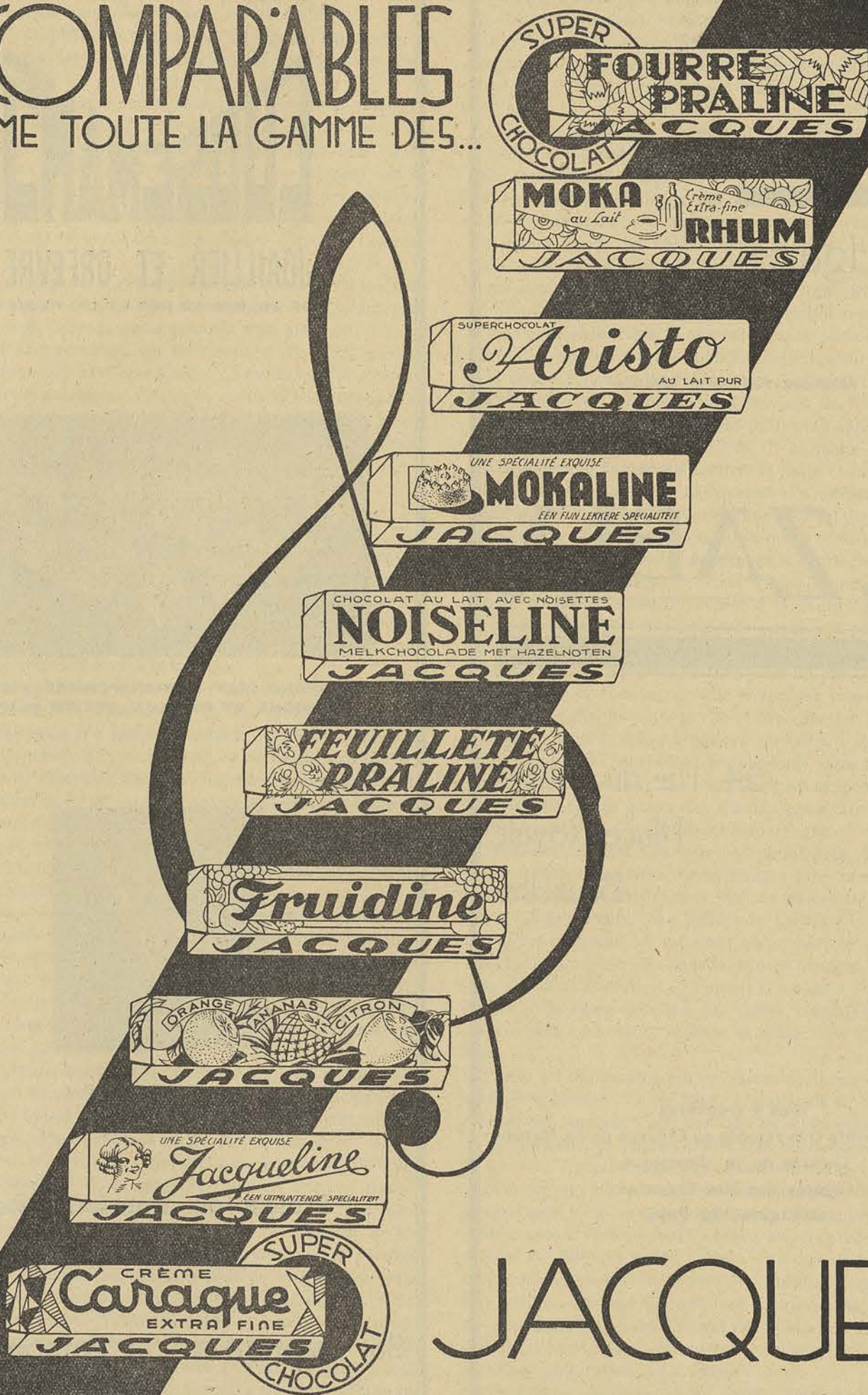
Tout en exerçant le métier de polisseur de verres, Spinoza s'occupait aussi de peinture. Peut-être comptait-il en tirer des ressources matérielles, comme le supposent Colerus et Lefèvre. Dans cet art Spinoza réussissait pas mal, au dire des mêmes auteurs. Son portrait aurait été particulièrement réussi par lui-même : Spinoza y était représenté dans le costume de Massaniello, ce fameux révolutionnaire qui, en 1647, souleva le peuple de Naples contre les Espagnols, mais qui, saisi par l'armée ennemie, fut mis à mort d'une façon horrible sur l'ordre du vice-roi d'Espagne.

Comment s'explique l'idée qu'eut Spinoza de se donner le costume de Massaniello? Voulait-il exprimer par là un commun amour des idées républicaines et de la liberté? Ou peut-être voulait-il dire que, comme Massaniello, il était condamné pour la noble cause, que, comme lui, il était martyr de ses idées. Qui nous le dira?

2. *La composition de ses ouvrages.* — Le cercle de ses clients, amis, disciples va toujours grandissant. Bientôt ils commencent à lui être à charge : par leurs nombreuses visites ils ne lui laissent pas le loisir nécessaire pour travailler et pour méditer sur les problèmes de la Métaphysique. — De plus, l'état de sa santé s'accommode assez mal de la vie de la capitale. Il lui faut du repos, de la solitude, de l'air frais. Il lui faut avant tout se sous-

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

JACQUES

Avant d'acheter

des cigares

adressez-vous à la Maison

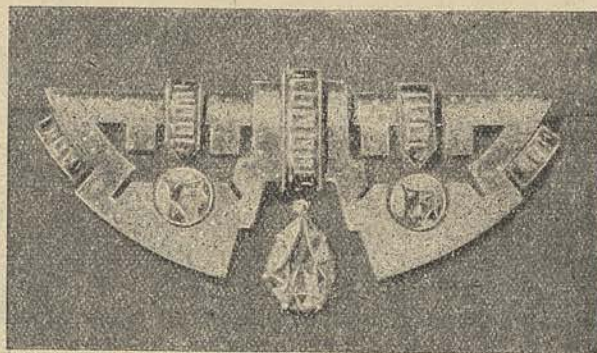
A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

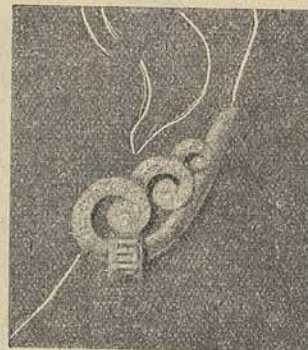
vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

COISEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



GRAND CLIP — TRANSFORMABLE EN
BROCHE ET EN DEUX PETITS CLIPS



OLIP D'OREILLE

Projets de transformation
de bijoux

25, avenue de la Toison d'Or

traire aux chicanes de ses ennemis jurés, les membres de la Synagogue, pour pouvoir en pleine liberté suivre ses idées.

Il va donc s'établir à la campagne, au village Rijnsburg, à une demi-heure de marche de la petite localité Endegeest, rendue célèbre par le séjour qu'y fit Descartes.

Là sous les regards de Spinoza s'étendent, à perte de vue, des plaines coupées de canaux et couvertes de champs fertiles ou de pâturages plantés de vieux arbres clairsemés. Non loin de là le Rhin coule ses paisibles eaux. Paix et silence planent sur la terre. Au milieu du village s'élèvent les ruines d'une abbaye, dévastée par la Réforme; peut-être ont-elles inspiré à Spinoza des méditations sur le néant de ce qui passe, opposé à l'éternel qui demeure...

A Rijnsburg, logé au rez-de-chaussée d'une maison à un seul étage, appartenant selon toute vraisemblance au chirurgien Hermann Homan, Spinoza passa presque trois ans.

Elles furent bien remplies, ces trois années! En effet, c'est là que furent composés : *Le Court Traité*, *l'Amendement de l'intelligence*, une partie notable de *l'Ethique*, et enfin les *Principes de la philosophie cartésienne* (*Renati Descartes Principiorum philosophiæ pars I, II, more geometrico demonstratae*) avec les *Pensées métaphysiques* (*Cogitata metaphysica*).

3. *Amitiés.* — Lors de son séjour à Rijnsburg, Spinoza entretenait des relations encore plus suivies qu'auparavant avec les Collégiens (qui avaient précisément à Rijnsburg leur quartier général). De ces relations ainsi que de ses entretiens avec les Mennonites d'Amsterdam plusieurs auteurs conclurent que Spinoza s'était converti au Christianisme.

Conclusion trop hâtive! Elle est en contradiction avec la biographie de Spinoza laissée par Colerus et où il est dit catégoriquement : « Il (Spinoza) n'a jamais embrassé le Christianisme, ni reçu le Saint-Baptême. Et quoi qu'il ait eu de fréquentes conversations depuis sa désertion du Judaïsme avec quelques savants Mennonites, aussi bien qu'avec les personnes les plus éclairées des autres Sectes Chrétiennes, il ne s'est pourtant jamais déclaré pour aucune, et n'en a jamais fait profession. » Elle est aussi catégoriquement démentie par Jean Chr. Sturm, Jean Brun, Stoupe, et plusieurs autres.

Pendant son séjour à Rijnsburg Spinoza gagna de précieuses amitiés, en particulier celle de *Jean Bouwmeester*, médecin d'Amsterdam et directeur du théâtre, et celle de *Henri Oldenburg*, secrétaire de la « Royal Society ». Son amitié avec Oldenburg, d'abord très cordiale, se relâcha après que Spinoza eût publié son *Traité théologico-politique* qui ouvrit les yeux d'Oldenburg sur les véritables idées de son ami : il en fut effrayé.

C'est aussi pendant son séjour à Rijnsburg que Spinoza sut gagner les cœurs de plusieurs étudiants de l'Université de Leyde.

En avril 1663 Spinoza changea de domicile. Est-ce par suite de quelques malentendus survenus entre lui et son hôte? Ou à cause de ses amis d'Amsterdam qui, profitant de la petite distance qui séparait Rijnsburg de la capitale, venaient souvent le voir et ainsi lui rendaient le travail à peu près impossible? Ou bien est-ce peut-être pour se soustraire à l'influence religieuse de ses amis collégiens, influence qui lui devenait de plus en plus gênante à mesure qu'il avançait dans l'élaboration de son système panthéistique et prenait une conscience de plus en plus claire de ses conséquences pratiques? Voulait-il enfin — comme le suppose Colerus — se rapprocher de ses amis riches et puissants qui habitaient La Haye et dont la générosité pouvait singulièrement l'aider à publier les ouvrages qu'il venait d'achever? Toujours est-il que vers le milieu de l'année 1663 nous le voyons s'installer

à Voorburg, « village à une lieue de La Haye », dans une maison de Daniel Tydemann, peintre. Il y passera à peu près six ans.

Il y trouva la tranquillité et la paix tant désirées! Mais à la longue elles commencèrent à lui peser. Il se plaint de son isolement : il passait souvent huit jours, assure-t-il, sans recevoir une lettre.

Cependant de temps en temps il lui vient des visiteurs.

Un jour *Coenrad van Beauningen*, maire de la ville d'Amsterdam et secrétaire d'Etat, vient lui exposer les doutes religieux qui l'accablent. Spinoza, répondant aux avances de son illustre visiteur, l'introduit au cœur même de son système religieux : son interlocuteur est ébloui; il est rendu à la joie de vivre... Mais voici qu'une affreuse maladie le cloue au lit; il constate alors avec amertume que la religion spinoziste avec laquelle on vit si joyeusement n'a rien pour consoler celui qui souffre, et rien pour encourager le mourant qui va passer dans l'éternité. Alors il se repent d'avoir abandonné la religion de son enfance, et il rompt à jamais les chaînes qui l'attachaient à Spinoza.

Une autre fois, Spinoza reçoit la visite de *Willem van Blyenbergh*. C'est un commerçant de profession qui cependant suit de près le mouvement des idées. Il a même publié un petit ouvrage dont le but est de montrer le parfait accord de la Raison et du Christianisme. Et maintenant il s'adresse à l'auteur des *Principes de la philosophie cartésienne* pour lui demander quelques lumières sur l'éternel problème du « mal » et de la destinée finale de l'humanité. La réponse de Spinoza le consterne : elle lui paraît en contradiction flagrante avec l'enseignement formel de la Sainte Ecriture. Alors il revient à la charge avec une ardeur redoublée. Mais plus ils discutent ensemble et plus ils se rendent compte qu'ils n'arriveront jamais à s'entendre. En effet, Spinoza ne croit plus à l'Ecriture Sainte; pour lui pas d'autre critère de la vérité que la Raison; si celle-ci est, par hasard, « contraire » à la Bible, tant pis pour la Bible! Pour mettre donc fin à cette discussion stérile, Spinoza envoya un billet à son contradicteur où il lui disait en substance : restons amis, mais ne me demandez plus d'éclaircissements. Si bien que, de ses rapports avec Spinoza, van Blyenbergh ne gagna rien d'autre que d'être plongé dans des doutes encore plus profonds qu'auparavant.

Plusieurs savants : physiciens, philologues, mathématiciens, et aussi des diplomates cherchèrent à faire la connaissance de Spinoza, attirés qu'ils étaient par son renom toujours croissant. Quelques-uns d'entre eux prirent le chemin de Voorburg pour le voir en personne. C'est ainsi qu'un jour le grand physicien Ch. Huygens vint le voir dans sa pauvre demeure pour apprendre « du Juif de Voorburg » — comme il aimait à l'appeler dans ses lettres — la façon de polir des verres, travail où, comme nous l'avons noté plus haut, Spinoza excellait. Il y viendra plusieurs fois.

Parmi les diplomates qui devinrent ses amis il faut nommer surtout le célèbre *Jan de Witt*. L'amitié de ce puissant homme d'Etat, qui pendant vingt ans tint entre ses mains le gouvernail de la Hollande, sa patrie, devait être particulièrement précieuse à Spinoza. En effet, elle lui faisait entrevoir la possibilité de publier un jour ses ouvrages sous sa puissante tutelle; il en parle ouvertement dans une de ses lettres à Oldenburg (en 1663). Et, comme nous le verrons tout à l'heure, ses espérances ne furent point déçues. De Witt lui aurait même — au dire de Lucas — assigné une pension annuelle de deux cents florins. De plus, en gagnant son amitié, Spinoza gagnait par là-même les sympathies de ses nombreux partisans : tel, par exemple, *Jean Hudde*, maire de la ville d'Amsterdam; tel encore *Abraham Cuffeler*, qui siégeait à la Cour hollandaise à La Haye.

Ainsi l'empressement avec lequel Spinoza accepta l'amitié de Witt s'explique tout naturellement.

Mais pourquoi ce puissant gouverneur de la Hollande chercha-t-il l'amitié de Spinoza? Voilà qui est plus curieux.

Pour pouvoir répondre à cette question, il faut jeter un coup d'œil sur la situation politique contemporaine en Hollande. Du même coup, nous verrons Spinoza sous un nouveau jour et nous comprendrons mieux l'origine et le caractère d'un de ses ouvrages les plus importants, *Le Traité théologico-politique*.

Lorsque Jean de Witt obtint le pouvoir, il résolut de laïciser l'Etat hollandais et d'asservir les Eglises chrétiennes. A cet effet, il imposa plusieurs lois qui blessèrent la conscience de ses sujets; ainsi, par exemple, il introduisit des limitations concernant l'observation des fêtes et l'exercice du culte.

Ces actes d'ingérence du pouvoir civil dans les affaires spirituelles, actes contraires à la loi du Fondateur du Christianisme: « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », donnèrent lieu à des critiques sévères qui se faisaient entendre même du haut des chaires dans les temples. Witt y répondait par de nouvelles mesures vexatoires.

Cette persécution contre l'Eglise ne s'atténua que lorsque des calamités publiques se furent abattues sur le pays: en 1664 ce fut une peste qui fit des ravages horribles; en 1765 ce fut la guerre avec l'Angleterre et avec le prince de Münster.

Mais lorsque Witt eut conclu une paix honorable avec ses ennemis, il recommença à persécuter l'Eglise.

Pendant il était trop intelligent pour ne pas se rendre bien vite compte que les moyens violents ne pouvaient pas suffire: il fallait de toute nécessité inculquer à la nation une nouvelle conception de l'Etat et de la Religion, ainsi que de leurs mutuelles relations. C'est dans ce but que Witt écrivit, de sa propre main, deux chapitres pour le livre de son neveu, où il tâche de montrer que les ecclésiastiques étant serviteurs de l'Etat doivent obéir à l'autorité civile en toutes choses, même spirituelles. C'est l'autorité civile, disait-il, qui juge en dernier ressort du sens de l'Ecriture Sainte. En 1667 il fit traduire en hollandais le *Leviathan* de Hobbes.

En même temps il est à la recherche d'hommes de sciences capables de soutenir contre les attaques « des Orthodoxes » ses idées politiques; il tâche de les attacher à lui par tous les moyens, et les encourage à publier des ouvrages.

Voilà le vrai mobile qui détermina le grand Witt à offrir son amitié au pauvre Spinoza. Voilà les circonstances dans lesquelles fut conçu et réalisé le *Traité théologico-politique* de Spinoza.

L'ouvrage était destiné à servir les intérêts politiques du moment. C'était sa première raison d'être.

Mais sa portée était beaucoup plus vaste; il devait exprimer les idées chères à Spinoza sur la relation de l'Etat et de la religion, idées qui étaient le fruit non seulement de longues méditations, mais aussi des luttes intérieures dont nous avons parlé. En effet, il se rendait parfaitement compte que si autrefois il n'avait pas été lapidé par la Synagogue, il le devait à la loi politique de Hollande: que s'il jouissait de la liberté, c'est que le bras du pouvoir civil était toujours étendu sur lui. Or, la constatation de ces faits devait particulièrement stimuler Spinoza à se prononcer dans le conflit entre l'autorité religieuse et le gouvernement en faveur de ce dernier. Bien plus, elle lui suggérait l'idée que le seul moyen de faire disparaître les persécutions religieuses qui ravageaient alors plusieurs pays était de soumettre toutes les confessions religieuses au pouvoir civil, qui leur imposerait à toutes une règle commune de conduite, basée sur le même Credo, autant dire, qui les supprimerait toutes en les absorbant dans « la Religion de la Raison ».

Pour enlever à cette conception tout ce qu'elle pouvait avoir de choquant pour l'esprit « orthodoxe », Spinoza s'attache à montrer que le Christianisme bien compris n'est en somme que

la plus pure, la plus noble expression de la « Religion de la Raison ».

Voilà le vrai but du *Traité théologico-politique*.

Mais Spinoza avait encore, pour l'écrire, des raisons toutes personnelles; il est le premier à les avouer. Il voulait notamment se justifier une bonne fois devant l'opinion publique qui persistait à l'accuser obstinément d'indifférence religieuse, d'« athéisme », de libertinage et à le traiter d'esprit subversif et turbulent. Il voulait montrer qu'il était un bon « théiste », mais d'une manière qui n'était pas celle « des orthodoxes »! Qu'il n'était pas, non plus, ennemi de « la Religion », mais seulement qu'il l'entendait autrement que les autres; que loin de vouloir troubler la paix, il cherchait à l'assurer par les moyens qui lui semblaient les plus appropriés.

L'apparition du *Traité théologico-politique* eut un grand retentissement non seulement en Hollande, mais aussi à l'étranger. Il fut très lu partout, comme le prouve, entre autres, le fait qu'au cours de quelques années il fut réédité cinq fois.

Quelques-uns des lecteurs furent ravis; ils trouvaient enfin, dans cet ouvrage, le catéchisme de la nouvelle religion en même temps que les principes de la politique. Les autres, la grande majorité, étaient consternés: Philipp van Limborch, chef, d'ailleurs peu zélé, des Arminiens en Hollande ne voyait dans ce livre qu'athéisme présenté d'ailleurs par l'auteur de façon « rusée »; Théophile Spitzelius, J. Bredenburg, Jean Musaeus, v. Conrad Durrius, P. Poiret, de la Motte, Frains Kuyper, Jacques Thomasius, Frédéric Rappolt, Jean Conrad, Fr. Mieger, Hubert de Versé, Lambert van Vetthuisen, Huet, le savant évêque d'Avanches, Richard Simon, Pierre Yvon, Burmann, Jean-Jacques Graevius, Guillaume van Blyenbergh s'indignent contre ce livre « au plus haut degré nuisible, désastreux », « impie », « plein de doctes horreurs... forgées dans l'enfer », « pernicieux », « méchant », « rempli de découvertes... abominables », « digne d'être condamné aux ténèbres éternelles », « livre de dernière qualification », car il enseigne ouvertement « l'athéisme » et « le déterminisme, ne laissant aucune place au dernier jugement, à la récompense et au châtement », et n'a « autre chose en vue que la perte de l'Etat et de la Religion ».

Les Cartésiens, eux aussi, qui jusqu'alors étaient fort bienveillants à Spinoza à cause de ses *Principes de la philosophie cartésienne*, dirigèrent de violentes attaques contre lui. Ils le faisaient avec d'autant plus de zèle que l'opinion publique considérait le Cartésianisme comme complice du Spinozisme, et que plusieurs même ne voulaient voir dans le Spinozisme qu'un aboutissement logique et nécessaire du Cartésianisme.

En même temps les autorités ecclésiastiques poursuivaient sans trêve l'ouvrage de Spinoza. Le Conseil ecclésiastique d'Amsterdam, le Synode de la Hollande septentrionale, etc. condamnèrent le *Traité théologico-politique* comme « nuisible », « blasphématoire », « dangereux », « impie au plus haut point », « pernicieux », etc., et résolurent de prendre contre lui les mesures les plus énergiques.

Mais tous les efforts des Synodes et des Conseils ecclésiastiques se brisèrent contre la puissance de Witt, et après sa mort, contre celle de ses partisans. C'est seulement en 1674 que l'ouvrage incriminé sera proscrit (par Guillaume III).

Pendant que la tempête sévissait, Spinoza garda le silence. Comme ses amis lui demandaient pourquoi il ne se défendait pas, il répondit qu'il estimait ses adversaires indignes d'une réponse. En vérité, c'est surtout la prudence et la peur des poursuites judiciaires qui tinrent Spinoza loin de la polémique.

En 1670 Spinoza quitta Voorburg. Pourquoi? Probablement parce qu'il ne s'y sentait plus en sûreté. En effet, le *Traité théologico-politique* avait gravement offensé les sentiments religieux des « orthodoxes », et Spinoza pouvait s'attendre facilement

à quelque acte de violence de la part de la populace. De plus, les habitants de Voorburg lui étaient devenus singulièrement hostiles depuis que les libres penseurs, Tydemann (l'hôte de Spinoza) en tête, avaient présenté la candidature d'un nommé van der Wielen, connu pour ses idées libérales, à l'office de pasteur de la paroisse. Les orthodoxes protestèrent avec énergie contre ce projet, qui est dû — disent-ils — à un certain « Spinoza, lequel, né de parents juifs... athéiste ou railleur de la religion, est un instrument nuisible dans cette république, comme beaucoup d'hommes instruits et prédicateurs... peuvent l'attester ».

Né se sentant donc pas en sécurité à Voorburg, Spinoza se rendit à La Haye; dans cette ville beaucoup plus grande et beaucoup mieux surveillée par la police de Witt, il courait moins de danger.

Après un séjour de quelques mois dans une maison assez confortable mais trop coûteuse pour lui « sur le Veerkaay, chez la veuve van Velden », Spinoza emménagea (en mai 1671) dans une maison appartenant à Henri Van der Spyck, peintre en bâtiments; il y occupa le premier étage, qui comprenait une chambre et une cuisine.

Cette petite maison, inconnue jusqu'alors devait devenir un centre d'attraction pour bien des gens. Les hommes les plus éminents de l'époque, quand ils se trouvaient en Hollande, croyaient avoir manqué le but de leur voyage, s'ils ne visitaient pas Spinoza. Quelques-uns entreprenaient même de longs voyages avec la seule intention de le voir. C'est ainsi qu'*Henault*, le poète français se rendit à La Haye, pour avoir le plaisir de parler au fameux Spinoza! *Jean Chr. Sturm*, professeur à Altdorf, vint aussi rendre visite au philosophe de La Haye, parce que — comme il le note expressément — il était extrêmement « curieux de voir un animal exotique ». C'est ainsi encore que Spinoza « estoit visité... par de filles de qualité, qui se piquent d'avoir de l'Esprit au-dessus de leur Sexe ».

Leibniz, lui-même, ne croyait pas au-dessous de sa dignité de prendre le chemin de La Haye pour faire la connaissance de l'auteur des *Principes de la philosophie cartésienne* et du *Traité théologico-politique*. Spinoza, en effet, commençait à l'intriguer fort. Car si le premier ouvrage lui avait fait croire que — comme il le confesse dans une lettre à Thomasius — Spinoza était un cartésien sans génie ni originalité, incapable de donner de la pensée de son Maître autre chose qu'une simple paraphrase, le dernier ouvrage — quoiqu'à son avis, très mauvais quant au fond — lui avait inspiré un respect peu commun pour le génie de Spinoza et le désir de connaître plus à fond sa métaphysique. C'est dans cette intention qu'il voulut entrer en relations directes avec son auteur : le 8 octobre 1671 il envoya à Spinoza un travail qu'il avait fait sur l'optique, accompagné d'une lettre très flatteuse, signée « cultor sedulus ». Spinoza dans sa réponse, loin de se répandre en compliments, fait quelques réserves très catégoriques sur le travail qui lui avait été adressé. Cette première tentative ne découragea pas Leibniz, et plus tard, se trouvant à Paris, il tâcha de gagner la confiance d'un des amis intimes de Spinoza, Tschirnhaus.

Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans une lettre que G. H. Schuller adressait un jour à Spinoza :

« [Notre ami Tschirnhaus... nous] écrit qu'il a rencontré à Paris un homme fort instruit, versé dans différentes sciences et libre de préjugés vulgaires de la théologie. Il s'appelle Leibniz. [Notre ami] a contracté une amitié intime avec lui... Il le dit extrêmement versé dans la morale et sachant traiter des choses sans aucun entraînement de passion et par la seule lumière de la raison. En physique et principalement en métaphysique, sur Dieu et sur l'âme, il le dit extrêmement entendu. En un mot, il le croit digne, avec votre permission, de recevoir

communication de vos écrits. » Spinoza répond avec une extrême défiance : « Je crois connaître — dit-il — par quelques lettres le Leibniz (Lybnizium) dont écrit Tschirnhaus. Mais pourquoi, étant conseiller à Francfort, est-il parti pour la France? C'est ce que je ne sais pas. Autant que j'ai pu en juger par ses lettres (in omni scientia versatus), il m'a paru d'un esprit libéral et d'une grande science. Cependant je juge imprudent de lui communiquer sitôt mes écrits. Je désirerais d'abord savoir ce qu'il fait en France et attendre l'opinion de notre ami Tschirnhaus après qu'il l'aura plus longtemps fréquenté et qu'il connaîtra mieux son caractère. »

Un an plus tard (en 1676) nous voyons Leibniz à La Haye chez Spinoza. Mais il est probable que celui-ci persista dans la défiance que lui inspirait la personne de Leibniz. Car, dans sa *Théodicée*, Leibniz nous dit qu'à son retour de France il passa par la Hollande, où il vit Spinoza duquel il apprit « quelques bonnes anecdotes sur les affaires de ce temps-là ». Or peut-on autrement que par l'excès de méfiance de Spinoza envers son illustre hôte, expliquer le fait que ces deux grands génies se fussent imposé, au cours de leurs conversations, le silence sur les sujets qui les passionnaient et qui étaient la cause principale du voyage de Leibniz?

Quatre mois après cette visite, Spinoza mourait et, bientôt, après, Leibniz pouvait lire l'*Ethique*...

Condé lui aussi, lors de sa campagne de Hollande exprima le désir de voir dans son camp ce fameux philosophe, qui — ainsi que lui avait dit J. B. Stoupe, lieutenant colonel d'un régiment suisse au service du roi de France — était « très meschant Juif, et... non meilleur Chrétien », et qui avait pour but de « détruire toutes les religions et particulièrement la Judaïque et la Chrétienne, et introduire l'Athéisme ».

Cédant aux instances de Stoupe, Spinoza se mit en route pour Utrecht; c'est là en effet que se trouvait le prince de Condé; depuis de longues semaines, atteint de la goutte, il restait alité. Un entretien avec Spinoza aurait pu divertir son esprit de libre penseur. Mais lorsque Spinoza fut arrivé à Utrecht, Condé n'y était plus; appelé d'urgence par le Roi, il était rentré à Paris.

L'accueil qu'on fit à Spinoza au camp français, fut des plus flatteurs; on lui aurait aussi promis — dit-on — de lui donner une pension annuelle, s'il voulait dédier à Louis XIV un de ses ouvrages. Spinoza n'accepta point. On lui aurait proposé d'aller à Versailles voir le Roi et le prince de Condé, Spinoza déclina également cette invitation.

Encore plus flatteuse était pour Spinoza l'invitation qu'il avait reçue « en cette même année » de la part de Charles-Louis, prince électeur Palatin par l'intermédiaire de Jean Louis Fabricius, professeur de théologie à Heidelberg. On ne lui proposait rien moins que la chaire de philosophie à l'Université de Heidelberg. Tout d'abord cette invitation fascina vivement Spinoza : comme professeur il pouvait exercer une influence directe et profonde sur la jeunesse, faire rayonner les idées auxquelles il avait tout sacrifié et les voir triompher un jour.

Cependant après avoir réfléchi davantage sur les termes de l'invitation, il la refusa poliment : la clause qu'il y trouvait, savoir qu'il s'engagerait formellement à ne jamais enseigner rien qui pourrait froisser la religion établie, ne contenait rien moins qu'un désaveu formel de ses idées. « Il se trouvoit bien mieux en Hollande, où il entretenait un fort grand commerce avec M. Oldenburg et d'autres Anglois; où il avoit une liberté entière d'entretenir de ses opinions et de ses maximes les curieux, qui le visitaient, et de faire de tous ses disciples... »

L'impression que faisait Spinoza sur ses hôtes était la plupart du temps en raison directe de l'état d'âme avec lequel on venait à lui. En général, ceux qui cherchaient à secouer « le joug »

de la Foi, trouvaient auprès de lui un encouragement, une justification de leur conduite, une véritable consolation. Ils s'en retournaient chez eux, pleins d'admiration et d'enthousiasme. C'est ainsi par exemple que *Jean Maximilien Lucas*, auteur du pamphlet le plus violent qui fût jamais écrit contre Louis XIV, et contre le clergé, trouva en Spinoza un idéal sans tache, une grandeur sans égale. Au contraire, *Pufendorf* (Samuel), célèbre théoricien du droit, garda de sa conversation avec Spinoza le pire souvenir. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet en 1688 à Thomasius : « J'ai connu Spinoza. C'était un oiseau frivole, *deorum hominumque irrisor*. Il a réuni dans un même volume le Nouveau Testament et l'Alcoran. De plus, je ne trouve chez lui rien de subtil : vraiment il mérite d'être coulé à fond. »

PAUL SIWEK, S. J.,
Professeur à l'Université grégorienne de Rome.

Après les fêtes de Bude

Dans un bel élan patriotique la Hongrie tout entière fêta le 250^e anniversaire de la reprise de Bude. Cet anniversaire n'a pas qu'une importance exclusivement magyare : il a une portée plus vaste. La reprise de Bude, succédant à trois ans de distance à la délivrance, par Jean Sobieski, de Vienne assiégée, a une importance symbolique : elle marque une étape décisive dans la lutte opiniâtre et séculaire de l'Occident chrétien contre l'invasion ottomane. A partir de ce moment le flot turc commence à reculer lentement mais sûrement; la Turquie se voit amputée peu à peu de presque toutes ses possessions européennes, tant sur le continent que dans l'Égée. Il nous faut arriver jusqu'à l'époque de Kémal (devenu depuis peu Kamal Atatürk) pour constater dans ce domaine un soubresaut, un redressement que rien ne faisait prévoir : réduite, en Europe, par le traité de Sèvres, à un minuscule lambeau de territoire coincé entre Tchataldja et Constantinople, la Turquie kémaliste récupère Andrinople et les Dardanelles une couple d'années après la signature du susdit traité : beau succès dont elle est entièrement redevable aux victoires du « Ghazi » (Kémal).

Revenons à l'épopée de 1686. Un siècle et demi durant la Hongrie avait subi le joug ottoman. Il nous faut remonter à 1366 pour repérer un premier choc — prélude de combien d'autres? — entre les Magyars de Louis le Grand (1326-1382) et les Turcs. Le roi Sigismond lutte contre ces derniers à son tour à partir de 1392; à cette époque des dissensions intérieures les déchirent que Sigismond ne sait pas utiliser; aussi à partir de 1416 Mahomet I^{er} et Mourad II recommencent-ils à harceler la Hongrie. Mais alors monte au ciel l'aube de l'ère inoubliable de Jean Hunyadi. L'héroïque Transylvain (1388-1456), nommé voïvode de Transylvanie et capitaine de Nandor Fehervar (nom magyar de Belgrade) par le roi Ladislas, remporte sur l'ennemi turc une série de victoires éclatantes, le battant à Szendro (1441), le taillant en pièces à Szentimre et aux Portes de Fer, envahissant la Bulgarie (1443). L'année suivante la fortune des armes tourne malheureusement et le désastre hongro-polonais de Warna suivi en 1448 de la défaite de Hunyadi sur le champ des Merles fut pour les Ottomans une compensation pour leurs multiples défaites... L'infatigable lutteur n'en déclenchait pas moins, en 1453, contre

l'ennemi de la chrétienté, une nouvelle croisade, au cours de laquelle il ne connut que des succès, mais fut emporté par la peste en 1456.

L'Occident s'était enthousiasmé pour les hauts faits des armées magyares; le Pape et Venise avaient aidé Hunyadi de leur mieux et l'éclatante victoire de Belgrade avait fait pleurer de joie Calixte III. Hélas, ces triomphes presque ininterrompus (tout compte fait, le « capitaine de Nandor Fehervar » n'avait connu que deux défaites) furent à peu près sans lendemain. Il arriva bien au roi Mathias de battre les Turcs : il ne réussit pas à enrayer le flot qui montait sans cesse. Trente-six ans après la mort de ce souverain, Louis II et la fleur de la chevalerie hongroise succombaient à Mohacs (1526) : Mohacs qui sonnait le glas de l'indépendance magyare pour cent soixante ans!

Les tentatives de secouer le joug ne manquèrent cependant pas : il suffit d'évoquer la figure presque légendaire de Nicolas Zrinyi (1616-1664), ban de Croatie. Il remporta sur les Turcs des succès signalés : les intrigues des conseillers de l'empereur l'empêchèrent d'arriver à aucun résultat décisif.

En 1683 une armée turque sous les ordres du grand vizir Kara Moustapha met le siège devant Vienne que son commandant Rüdiger von Starhemberg défend vaillamment. Le siège dure cinquante-six jours; au moment où la capitale autrichienne va succomber — les assiégés lancent déjà des fusées pour faire comprendre combien leur situation est désespérée — Sobieski lui apporte le salut. L'armée turque est taillée en pièces et mise en fuite (12 septembre 1683).

Ce n'est là qu'un heureux début. Charles de Lorraine, commandant en chef des armées alliées, qui, avant le siège de Vienne, avait déjà réussi par d'habiles manœuvres à retarder l'avance turque entre Győr (Raab) et Presbourg, prend le 18 juin 1684 Visegrad, bat les Turcs en rase campagne et s'empare de Pest. Mais les Turcs se retranchent à Bude, de l'autre côté du Danube, Bude dont ils ont fait une citadelle imposante, et se défendent avec un acharnement qui, cette fois, à raison des tentatives opiniâtres des assiégeants pour emporter la forteresse d'assaut. Charles de Lorraine se rattrape à Esztergom (1) et à Ersekujvar d'où il chasse l'envahisseur.

Sa tâche lui est facilitée par la situation intérieure de l'empire ottoman. Le sultan d'alors (Mahomet IV) est un tyran qui ne parvient à sauver ce qui lui reste de prestige qu'à l'aide d'exécutions sanglantes. Aussi Charles de Lorraine se décide-t-il à utiliser une situation relativement favorable pour tenter de reconquérir la Hongrie. Le pape Innocent XI l'aide de tout son pouvoir, financièrement et moralement (2). Mais à la Cour de Vienne ce sont toujours les mêmes intrigues, intrigues dont Zrinyi et le glorieux Sobieski lui-même n'ont fait que trop la triste expérience, intrigues que le nonce Buonvisi dénonce dans ses rapports au Saint-Siège : Léopold I^{er} est entièrement dominé par ses conseillers, or ceux-ci haïssent les Hongrois; dès lors..

Toutes les difficultés sont cependant surmontées et en juin 1685, après des pourparlers d'ordre stratégique qui ne durèrent pas moins de dix mois, l'armée chrétienne s'ébranle. Dans cette armée, forte de quelque 70,000 hommes, on voit des Autrichiens, des Bavaurois, des Brandebourgeois, des Souabes, des Suédois, des Italiens, des Espagnols, des Anglais, des Polonais, des Français, des Vénitiens. C'est toute une coalition que le Pape et les quelques souverains clairvoyants d'Europe ont réussi à mettre sur pied pour parer — enfin! — au péril musulman, pour rejeter hors d'Europe Centrale l'hydre ottomane qui avait réussi à s'y

(1) Résidence du primat de Hongrie.

(2) Parlant à la radio à l'occasion des solennités de Budapest, M. Szendy, bourgmestre, a tenu à rendre hommage aux services rendus par ce Pape à la cause de la libération de Bude.

implanter à la faveur du chaos engendré en Europe par les guerres de religion.

Naturellement, les Hongrois sont à une des toutes premières places. Comment s'en étonner? N'est-ce pas leur patrie qu'il s'agit d'arracher au joug ottoman? Aussi est-ce l'élite de la noblesse magyare qu'on voit figurer dans les rangs de l'armée libératrice : les Esterhazy, les Palffy, les Batthyany, les Barmoczy, les Festetics, les Csaky ont recruté, armé, amené des brigades prêtes à vaincre ou mourir.

Le siège commence.

Bude est défendu par une garnison turque de 10,000 hommes dont le septuagénaire Abdourrahman Ali Pacha est le chef. Elle se défend, reconnaissons-le, avec beaucoup de vaillance. Durant les deux premiers mois la fortune des armes varie. Des deux côtés de lourdes pertes sont enregistrées, dues pour une bonne part aux explosions de mines. Vers le 12 août une menace se précise qui depuis plusieurs semaines hantait l'esprit de Charles de Lorraine, de Max l'électeur de Bavière et d'Eugène de Savoie — les trois chefs des troupes assiégeantes : une armée ottomane de secours est arrivée à Erd. Le moment est d'une haute gravité. Un choc a lieu; les troupes du comte Adam Batthyany et d'autres chefs hongrois qui interviennent au moment décisif sauvent la situation. Les assiégés voient s'évanouir leurs derniers espoirs. Ils n'en résistent pas moins avec la même énergie. A la fin d'août, les assiégeants réussissent quelques succès notables; l'anneau d'acier se resserre de plus en plus autour de la forteresse et de ses défenseurs. Abdourrahman aux abois envoie une lettre désespérée au grand vizir. Bude ne peut plus tenir, écrit-il. Malheureusement pour lui et pour les siens cette lettre est interceptée. Communiqué aux assiégeants, le fait redouble leur courage et leur ténacité. Sûrs maintenant de triompher, ils tiennent un grand conseil de guerre le 30 et le 31 : les décisions ultimes y sont arrêtées.

Le 1^{er} septembre on se prépare à l'assaut final. Bude va être attaqué de trois côtés à la fois et pour induire en erreur les assiégés, un détachement brandebourgeois fera mine en outre d'attaquer la « Porte de Vienne ». Six coups de canon donnent le signal de l'assaut le 2 septembre. Tout se déroule selon le programme arrêté, à une différence près cependant : les Brandebourgeois se battent pour de bon et avec tant de succès que leur avance compense certains retards dans les mouvements des troupes de l'électeur de Bavière.

Une fois les assaillants à l'intérieur de la forteresse, c'est un corps à corps qui se prolongera jusqu'à la tombée de la nuit; corps à corps qui se transforme vite en massacre. Abdourrahman Pacha se bat aussi intrépidement que s'il avait vingt ans; il tombe les armes à la main. Rendons hommage à son héroïsme.

Selon la cruelle coutume de l'époque, Bude conquis est abandonné aux soldats vainqueurs. Libre à eux de s'y comporter pendant trois jours comme il leur plaît. Hâtons-nous de jeter un voile sur ce sinistre épisode; déplorons-le mais constatons qu'il ne saurait nous empêcher de regarder la libération de Bude comme un des plus beaux épisodes de la lutte acharnée et sanglante menée par la chrétienté d'Occident sur les champs de bataille d'Europe contre l'envahisseur musulman.

Treize ans s'écoulèrent cependant depuis ce superbe exploit jusqu'à la paix de Karlowitz arrachée aux Turcs (26 janv. 1699) par les victoires retentissantes du prince Eugène et ce n'est qu'en 1715 que les Ottomans ayant lâché Temesvar, la Hongrie, enfin entièrement libérée, put dire son *nunc dimittis*...

Elle est aujourd'hui l'amie de la Turquie dont elle fut quatre ans durant l'alliée, et les haines et rancunes d'autrefois sont bien mortes. Elle n'en a pas moins fêté avec éclat le 250^e anniversaire de la reprise de Bude, estimant avec infiniment de raison

que les amitiés d'aujourd'hui, voire les alliances d'hier, ne peuvent faire oublier des faits d'armes aussi glorieux et aussi bienfaisants.

Le Magyarország (1) expie durement aujourd'hui la lourde faute de 1914 : la déclaration de guerre à la Serbie à un moment où un peu de modération et de bon sens assurait à l'Autriche-Hongrie, sur le terrain balkanique, un triomphe diplomatique presque sans précédent, triomphe de nature à éliminer pour bien des années peut-être toute influence de la Russie tsariste. Saignée à blanc, amputée des deux tiers de ses habitants et de ses territoires, entourée de trois côtés d'ennemis qui se sont partagé quinze cent mille Magyars authentiques, la Hongrie fait retentir le monde de ses doléances. Est-ce là la récompense de l'héroïsme magyar d'antan — et de tous les temps ? De la lutte épique menée contre les pachas et les grands vizirs d'une Turquie déchainée, ivre de sang et assoiffée de conquêtes? du rôle de rempart joué pendant près de deux siècles à l'égard de la marée montante de l'Islam ottoman? Certes, la destinée ne s'est pas montrée clémente pour la chevaleresque Magyarie. Nous n'éprouvons à l'adresse de celle-ci que la plus vive sympathie. Mais cette sympathie ne saurait nous faire perdre de vue, *d'abord*, que les fautes — certaines fautes du moins — se paient; *ensuite* qu'il est des fautes irréparables. Avouons-nous que nous craignons fort que celle de juillet 1914 n'ait été de celles-là?... Surtout, étant donné : *primo*, qu'une revision territoriale, de caractère insignifiant, du traité de Trianon ne contenterait personne : ni la Petite-Entente d'une part, ni la Hongrie de l'autre; *secundo*, qu'une revision digne de ce nom ne pourrait être obtenue qu'à l'aide d'une nouvelle tuerie. Or, d'une part, celle-ci serait sans nul doute plus effroyable encore que celle de 1914-1918; de l'autre, de quelque façon qu'elle se terminât, elle donnerait naissance à une situation plus chaotique encore, plus pleine de périls, plus riche en tendances « revanchardes » que celle dans laquelle nous pataugeons à l'heure qu'il est si misérablement...

Comte PEROVSKY.

(1) Nom magyar de la Hongrie.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Plon :

PIERRE BELPERRON

La Princesse Marina, duchesse de Kent

Livre charmant, bien documenté et bien écrit. (Un vol. de 90 pages.)

Comte R. DE GONTAUT-BIRON

Le Duc de Lauzun

Préface du général Weygand. (Vol. de 380 pages.)

Méconnu, Lauzun méritait une réhabilitation. Le comte de Gontaut Biron lui a enfin rendu justice dans cet ouvrage fortement documenté qui constitue par ailleurs une contribution précieuse à l'étude de la société et du monde politique dans les dernières années de l'ancien régime.

HENRY BORDEAUX

Figures de Chefs

Joffre, Fayolle, Maistre, général Serret. (Un vol. de 425 pages.)

Joffre, Fayolle, Maistre, Serret, figures de chefs qui passeront à la postérité et dont ce livre nous dévoile toute la grandeur, méritent que leur exemple soit médité.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'IMPÉRIALISME DES PAUVRES

A titre documentaire, ces pages extraites d'un volume de Jean Préost qui vient de paraître : *La Terre est aux hommes* :

FASCISME

Nous ne nions pas qu'en Italie, une partie de l'idéal fasciste ne soit né des désillusions des traités, du désordre qui avait suivi la fin du grand conflit. Nous ne nions pas non plus qu'en Allemagne, le mouvement hitlérien ne soit né, lui aussi, des désillusions du traité de Versailles. Mais ces mouvements n'auraient pas été plus étendus ni plus forts, ils n'auraient pas eu dans les couches populaires de retentissement plus durable que n'en a eu, en France, après 1870, le mouvement du général Boulanger. Ce qui les a fait vivre et durer, ce qui leur a donné un sens nouveau, c'est ce sentiment de prolétaire :

« Nous avons un droit à vivre et à travailler : ce n'est que l'Etat qui pourra nous garantir ce droit de travailler et de vivre. »

L'Italie, qui avait en elle-même moins de ressources ou d'espérances industrielles, s'est trouvée le premier pays fasciste, avec les aspirations territoriales et coloniales les plus nettes. L'Allemagne ne s'est délibérément tournée vers le fascisme que lorsqu'elle a eu épuisé les grands espoirs qu'elle avait formés sur son renouvellement intérieur : avec cette fureur de construction, de rationalisation et de rééquipement, l'Allemagne a semblé faire comme le fauve en cage qui va se heurter à tous les barreaux l'un après l'autre. Puis, elle a reconnu qu'elle était en prison; elle l'a reconnu dans l'échec de son mouvement d'exportation; et alors, avec une confiance irraisonnée et enthousiaste dans l'Etat, elle est devenue fasciste tout entière.

La Pologne, sans doute, aurait dû chercher à l'intérieur d'elle-même ses moyens de coloniser, de nourrir et d'entretenir son excédent de population. L'ampleur de ses richesses naturelles, les faveurs qu'elle recevait du Traité semblaient le lui rendre possible. Mais, nous l'avons vu, l'émigrant ne va pas où il trouve directement les ressources. Il va où il trouve de l'embauche, où il y a déjà un excédent de richesses qui se convertit en nouvelles entreprises. Aussi, en France, en Angleterre, en Amérique, les Polonais tentaient d'émigrer en grand nombre. Leur fascisme inconscient se tournait contre ceux qui ne les accueilleraient pas. Le jour où la France cessa de les accueillir et prétendit garder en Pologne des entreprises et des capitaux, ce fascisme devait se retourner aussi contre la France. L'arrêt de l'excédent des naissances, des capitaux nouveaux permettant des ressources nouvelles auraient adouci l'impérialisme polonais. La conscience qu'un désordre intérieur était aussi l'un des obstacles à l'organisation des pays, un sentiment prolétarien beaucoup moins développé qu'ailleurs, une paysannerie moins éclairée devaient donner à ce fascisme un aspect moins prolétarien, plus militaire qu'en Italie et en Allemagne.

LE JAPON-FASCISTE INCONSCIENT

Il y a, en Extrême-Orient, un pays qui a toujours été nationaliste, mais qui longtemps avait mis la perfection de son nationalisme dans la limitation de sa population, dans une interdiction à l'étranger de pénétrer sur les territoires. Du jour où le Japon a connu un excédent de naissances considérables, ce nationalisme guerrier a dû passer de mode. Les Japonais ont eu le choix entre l'impérialisme économique, celui de l'exportation, qui semblait convenir mieux à leurs habitudes, et un fascisme nationaliste qui rêverait de foncer, au hasard, sur tout le territoire disponible d'Extrême-Orient. Fascisme peut-être le plus

exaspéré et le moins conscient de tous, le moins institué sur les raisons habituelles du fascisme, il n'en est justement que plus caractéristique. Des conditions permanentes créent dans le monde cette union jusqu'alors inattendue du prolétariat et du nationalisme. L'idéologie du fascisme peut être ou n'être pas d'accord avec ces raisons profondes, le fascisme est simple en son principe comme la pression d'un gaz contre la paroi qui le renferme : c'est la protestation contre les limites du monde, le besoin vital d'expansion des peuples emprisonnés.

Et l'autre preuve en est qu'il y a eu, depuis la guerre, de faux fascismes, tous destinés à échouer, parce qu'il y manquait l'impérialisme des prolétaires. Fascisme en Espagne du président Primo de Rivera, mouvement fasciste du colonel Ibanez au Chili, mouvement fasciste en Argentine n'étaient que des déguisements des vieux pronunciamientos militaires, ou d'un conservatisme qui tentait d'exploiter les nouvelles formules. Quel besoin avaient les Chiliens, les Argentins, les Espagnols d'une expansion extérieure? Ils voulaient des capitaux; sans doute, ils souhaitaient des capitaux qui fussent bien à eux; sans doute aussi ils sentaient que l'entente avec tel ou tel grand pays étranger était le seul moyen de se procurer des capitaux. C'est ainsi que, au Chili et en Argentine principalement, les mouvements fascistes sont intimement liés au drame de la colonisation industrielle et de l'influence des Etats-Unis. Mais, dans ces pays, le peuple n'a donné qu'un conservatisme militaire, ou une démagogie césarienne. Et les sacrifices réciproques de classe à classe, si frappants en Italie ou en Allemagne, qui ont si fortement cimenté ce nouveau nationalisme, ont toujours manqué dans les pays de pseudo-fascisme.

LE FASCISME IMPOSSIBLE EN FRANCE

On voit donc qu'en France, où la population est stable, où les moyens de développement intérieur restent grands, un fascisme réel est impossible. Et de fait, en France, ce qui s'appelle fascisme n'est qu'un mouvement de conservation sociale, appuyé sur quelques mesures populaires, comme le fut en Angleterre le conservatisme de Disraeli. Mais on voit aussi quels sont, à l'étranger, les chances et les risques du fascisme.

LE FASCISME N'EST PAS FORCÉMENT
UN MOUVEMENT MILITAIRE

Il n'est pas fatalement, comme on l'a cru, un mouvement militaire et guerrier : ces peuples qui réclament le droit de vivre souhaitent employer, pour réussir, d'autres moyens que la guerre. Les chefs fascistes, qui ne peuvent être que d'anciens prolétaires, ne peuvent souhaiter une guerre qui mettrait la dictature en d'autres mains que les leurs. Et de fait, en exaltant toujours le sentiment national, et en paraissant soulever toujours contre les peuples satisfaits une menace de guerre, les peuples fascistes et leurs chefs ont toujours fait effort, sitôt la menace apparue, pour l'écartier. Le seul risque de guerre, c'est leur position instable, leur besoin de travail toujours grandissant; le vrai danger de guerre commencera quand de l'espérance qui fait en ce moment leur lyrisme ils arriveront au désespoir.

On peut souhaiter que d'ici là puisse reprendre le mouvement normal d'expansion humaine qui sauverait les peuples, mais aux dépens de leur idéal actuel. Car du jour où les Allemands, les Italiens pourraient chercher leur pain de par le monde, l'impérialisme prolétarien serait mort. Les chefs fascistes le sentent bien. Et c'est pourquoi, par un paradoxe aisé à comprendre, et assez commun dans l'histoire, ces gouvernements ont des exigences tout à fait différentes de leurs besoins.

C'est sans doute aux peuples non fascistes qu'il appartiendra de comprendre les premiers ces véritables besoins, et de tenter de les satisfaire par leurs offres. Le fascisme est comme un fleuve d'hommes, barré, qui, par sa pression, agit de plus en plus fort contre le barrage : il semble ne souhaiter qu'être assez fort pour e renverser. L'intelligence humaine serait-elle assez habile pour lui trouver ailleurs un écoulement naturel, des canaux, des déversoirs?

MUSSOLINI ET SON PEUPLE

M. René Benjamin continue ses articles sous ce titre dans la Revue Universelle. Du dernier nous extrayons ces pages :

C'est sur le terrain religieux, comme la plupart des hommes, que le Duce est le plus difficile à connaître, et lui-même d'ailleurs ne s'y reconnaît qu'à demi. Il obéit plus à son instinct qu'à une doctrine : on le sent; on en est sûr. Aussi, dès que je fus de retour à Rome, j'eus du plaisir à me faire confirmer ce sentiment par une âme religieuse, moins exposée que moi-même à se tromper sur un tel sujet. Je rencontrai un jeune prélat, spirituel, ardent, ambitieux, comme on sait l'être à Rome, mais traversé dans ses ambitions d'homme d'Eglise par un grand rêve évangélique. Je le rencontrai chez une femme tout à fait rare, que ses intimes ont l'habitude d'appeler par son petit nom, parce qu'il est beau, Fiamma. Ce serait en effet coupable, sous des prétextes de bienséance, de le laisser sans usage. Fiamma, la Flamme! Quand on est commandée par un tel nom, n'est-ce pas le feu de l'âme qui domine tout? Et cette charmante amie a aussi de la beauté, avec ce qu'il faut dans la pensée pour y correspondre. Ses idées ont la grâce de sa personne, un tour, une façon d'être qui est le sourire de l'esprit. Il n'y a pas devant Fiamma de conversation qui ne soit exquise et lumineuse. Elle éclaire, elle anime... même un prélat... C'est à Fiamma que j'ai dû les plus vives réponses de Monseigneur. Car dès que j'eus demandé :

— Monseigneur, pouvez-vous me dire...

Fiamma m'interrompit :

— Personne ne peut le dire mieux!

Et le jeune prélat en eut des ailes. Ces mots de femme, le soulevaient. Il parla comme un ange!

Hélas, nous n'étions pas dans un lieu bien exaltant. Fiamma possède un palais, qu'elle a dû laisser : ses revenus se sont évanouis; elle s'est réfugiée dans un Palace. Elle a deux Rubens somptueux, que je connais, qui représentent l'allégresse de la couleur : encore faut-il qu'ils soient dans la lumière : ils sont restés dans l'ombre de ses salons fermés. Elle se résigne et dit : « J'ai une belle salle de bains; pas d'ennuis domestiques!... » Et elle aime ses amis, en ne voyant plus le cadre où elle les reçoit : ses amis ne seraient pas galants s'ils y pensaient.

Ainsi, notre prélat, tout stimulé par sa présence, fit une réponse admirable à ma question. Je dis :

— Monseigneur, à présent, tout est calme, mais il y eut de rudes secousses... Comment devant vous convient-il de parler de Mussolini? S'il fallait résumer d'un mot sa politique avec l'Eglise, quel serait ce mot? Que doit-on dire?

— Ce qu'on doit dire?

Ses yeux regardèrent à droite, à gauche, d'un mouvement vif, comme s'il voulait tout voir et ne rien oublier, et ajustant sa belle ceinture de soie, il me répondit d'un air heureux :

— Il faut dire... qu'il nous a aérés!

J'avais de quoi être surpris. Je ne le cachai pas, et j'eus le bénéfice d'une explication :

— C'est que vous ignorez, dit-il, d'où nous venait le manque d'air. Vous supposez que l'Eglise en Italie est comme l'Eglise en France. Pas du tout! En France, vous avez une Eglise; nous en avons deux. Nous avons d'abord ce qui correspond à votre Eglise française, et qui est l'Eglise italienne; puis nous avons l'Eglise universelle, apostolique et romaine, autrement dit le Vatican, et depuis un demi-siècle, il se trouve qu'à l'inverse de ce qui se passe dans les rangs de l'Eglise française, chaque fois que dans notre Eglise italienne un prêtre se distingue, il sera fou d'espérer qu'il deviendra peut-être un jour un chef, un dignitaire de cette Eglise, un évêque, un archevêque, un esprit enfin qui pourra mener les autres. Non. Il est tout de suite accaparé, enfermé et gardé... par le Vatican!

Son œil brillait de malice. Et Fiamma souriait :

— Depuis cinquante ans, l'Eglise universelle n'a laissé à l'Eglise italienne que les prêtres dont elle se disait : « Ils sont bien suffisants pour les besognes ingrates de la confession... et de l'éducation! » Mussolini était renseigné, quand il a voulu

prendre la jeunesse en mains : en réalité, elle n'était plus aux mains de personne. Il y avait des soutanes; rien dedans. Sa politique, violente, fut un généreux avertissement. Et le Vatican s'est tout de même aperçu, une fois de plus — les Catacombes sont loin! — de son éternel péché d'égoïsme et d'orgueil. Il s'est décidé à lutter. Pour lutter, il fallait des hommes et des âmes. Il les cherche. Il les trouvera. Mussolini a sauvé l'Eglise italienne!

— Ce qu'il y a de plus beau, dit alors Fiamma, c'est que cet homme si fort, si viril, a de l'intuition comme une femme!

Elle eut un beau sourire pour excuser sa juste prétention.

— C'est vrai, repris-je. Il n'est pas artiste, mais il aide les arts. On ne dit pas qu'il pratique sa religion, mais il la défend, et la veut prospère.

A ces mots, Monseigneur reprit :

— Il ne la connaît pas, Monsieur! Il n'en a pas eu le temps!... On dit toujours de lui dans les biographies ce qu'on dit de tous les grands hommes pour plaire à la lectrice sensible : « Il fut élevé par une mère chrétienne. » Mais on se garde d'ajouter qu'il avait un père révolutionnaire, qui envoyait promener la mère chrétienne! C'était pourtant un exemple redoutable. Qu'on ne nous raconte pas que du moins ses parents le firent instruire chez les Pères Salésiens, puisqu'il y fut malheureux, comme la plupart de nous dans les collèges. Ensuite, il a connu la misère, la révolte; il a fait la guerre, la révolution : il a pris le pouvoir! Quand aurait-il trouvé le temps, occupé à ce point par les hommes, de méditer sur Dieu? C'est le sort de tant de contemporains! Mais il est trop sensible, d'une intelligence trop humaine, pour ne pas être religieux! Il l'est comme vous le dites, Madame, par intuition, et par ce sens si vif qu'il a de ce qui est grand. Les ennemis de l'Eglise ont plaisir à citer de lui un mot où ils espèrent que nous verrons une injure : « Si le christianisme n'avait pas rencontré Rome, il ne serait resté qu'une misérable petite secte sans avenir! » Mais Bossuet, dans le *Discours de l'histoire universelle*, parle-t-il autrement? Dieu avait prévu Rome, tout était écrit. Mussolini n'a rien dit d'impie. J'espère ne pas l'être davantage, en ajoutant : « Si le Vatican n'avait pas rencontré Mussolini, qu'est-ce que le communisme aurait fait du Vatican? » Et puis est-ce la peine d'ergoter? Son sentiment à l'égard de la religion, Mussolini l'a dit, redit. J'ai là sur moi une page de lui, que vous connaissez sans doute, mais qui vaut d'être relue. Voulez-vous écouter?

Monseigneur tenait son papier et il commença :

— « L'Etat fasciste n'a pas une théologie, mais une morale. Pour l'Etat fasciste la religion est une des manifestations les plus profondes du spirituel. Elle ne doit pas seulement être respectée, mais défendue. L'Etat fasciste ne crée pas un Dieu, comme Robespierre et la Convention. Il ne cherche pas non plus à effacer des âmes, comme le bolchévisme. Il respecte en Dieu l'inspirateur des ascètes, des héros, des saints, et aussi Dieu tel que le veut et l'invoque le cœur ingénu et primitif du peuple. »

Monseigneur sourit :

— La dernière phrase, dit-il, sent un peu le Jean-Jacques du *Vicaire savoyard*, le Victor Hugo des *Misérables*, et le tribun de toutes les Révolutions. Mais le reste... n'est pas si mal! Ne lui reprochons pas trop de ne pas voir de doctrine. Il n'y a plus personne qui en ait. C'est un homme de son temps, c'est-à-dire qu'il ne doit pas être plus avancé, au point de vue religieux, que les habitants des cavernes, et je n'affirmerais même pas qu'il est plus catholique que libre penseur! N'empêche qu'il rétablit les images et le culte du catholicisme! N'empêche qu'il dit au peuple : « Sois sage! Conserve et pratique la foi de tes pères. Elle a fait de ton pays ce qu'il est. C'est la plus belle! »

Fiamma était tout heureuse de ces paroles. Elle sentait comme elle y avait aidé. Et elle nous raconta qu'au sortir d'une cérémonie religieuse, où elle avait vu Mussolini, où elle l'avait bien observé, où il était, resté au port d'armes, les bras croisés, les yeux fixes, attachés à l'office et à l'officiant, elle l'avait entendu dire, sur les marches de l'église, à l'ambassadeur de France : « C'était beau! Si j'avais une religion à choisir, c'est celle-là que je prendrais! »

Elle ajouta :

— Monseigneur, vous venez de rendre à ce grand homme un bel hommage. Il le mérite. Je me demande s'il ne mérite pas mieux. Considérez la rage antireligieuse de la Russie, l'acharnement antichrétien d'Hitler, la haine sanguinaire pour l'Eglise des anarchistes en Espagne, le triste... (elle me regarda de ses beaux yeux noirs et dit : — « Je vous demande pardon! ») le

triste laïcisme français, et dites-moi, si au milieu de tous ces coups, parmi tant d'ennemis — il n'y a plus que des ennemis! — l'Eglise n'a pas dans le Duce son seul puissant défenseur. Comme ce serait bien à elle de le reconnaître, et d'expliquer au monde ce que c'est que le fascisme, sur qui tant de mensonges et de sottises circulent!

Monseigneur, les yeux bridés, répondit :

— Malheureusement, je ne suis pas le Vatican!

Et il eut un rire un peu excessif, où je discernai au moins autant d'ironie que de spiritualité. Mais nous n'étions plus au temps des Catacombes : c'est lui qui l'avait dit.

Il s'était levé. Un travail le réclamait. J'avais du regret de quitter Fiamma, mais j'avais intérêt à le suivre. Dans la rue, heureusement il me parla d'elle, et ce fut pour m'expliquer un nouveau bienfait de Mussolini. J'avais dit : « Cette femme est charmante! » Il corrigea mon épithète banale :

— Elle est mieux que cela, fit-il, elle s'est élevée; elle s'est libérée. Elle vous offre un exemple très net de ce qu'est devenue notre meilleure aristocratie, grâce à ce grand révolutionnaire... qui l'a à peu près dépouillée. Notre amie Fiamma a un mari, comme vous savez. On le voit peu; il est toujours sur ses terres; il essaye de vendre son huile ou son blé. Il ne se plaint pas plus qu'elle. Pourquoi? Parce qu'ils sont la vie sauve d'abord, que le communisme la leur eût ôtée, et qu'ils la doivent à Mussolini. Ensuite ce dernier, leur prenant de leur argent, leur en a donné en échange, ce qui est bien supérieur, le bonheur de vivre dans une atmosphère épurée. Quand on a trop de fortune, la vie n'est jamais belle. Il y a au milieu des plaisirs les plus brûlants une voix intérieure qui murmure : « As-tu bien le droit d'être si riche? » Notre aristocratie se sent maintenant les mains nettes. Elle est... allégée et spiritualisée. Il lui reste la noblesse de manière, et elle évolue dans une société qu'elle peut regarder en face, et qui la regarde sans envie. Elle est moins riche; elle n'est pas plus pauvre : elle est plus heureuse.

Quand nous nous quittâmes, il me dit :

— Dieu a créé les hommes, en souhaitant qu'ils soient heureux... Il doit le souhaiter toujours! Il n'y a personne à notre époque qui ait compris ce désir de Dieu... comme Mussolini!

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

10^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 2 février**, à **5 heures** (Salle Patria), par

M. le Comte Eugène de GRUNNE

SUJET : Aristocratie et Fierté

Cartes particulières pour cette conférence en vente à la Maison F. Lauwryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL	fr.	796.000.000.00
RÉSERVE	fr.	1 135 753.000.00
FONDS SOCIAL	fr.	1 931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Wolvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen;
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

CARBONES :: RUBANS
POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS
CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRES
POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhoize, Bruxelles

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS A VAPEUR
ET **BRASSERIE**

de **MARCHIENNE**

Tél. 10091 - 10092

E. de MARNEFFE & Cie

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

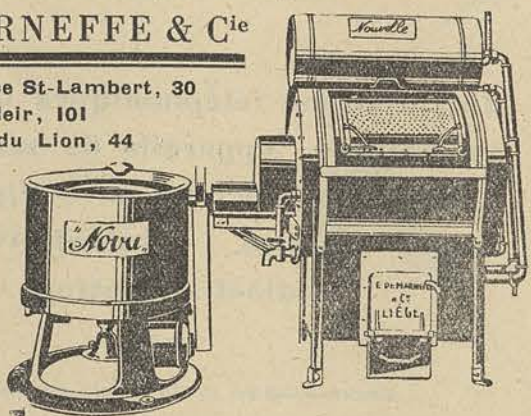
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Francs m's en
marché
toute la Belgique

Facilité paiement.



FABRIQUE DE CASQUES
EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ

« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

Pour vos installations électriques adressez-vous
AUX
ATELIER et BUREAU ELECTROTECHNIQUES
NESTOR FEYENS

66, rue Vande Weyer, Schaerbeek Tél. 15.07.94

Entreprises générales, Entretien, Surveillance,
Projets, Réparations, Fournitures, etc.

HAUTE ET BASSE TENSION - TOUS LES APPAREILS ELECTRO MÉNAGERS

Références : Chapelle Institut Sainte-Marie, Bon Marché Vaxe
laire-Claes, Innovation, Uniprix, Priba, Etablissements Généraux
d'Imprimerie, Le Soir, Het Nieuws van den Dag, L'Indépendance
Belge, Het Laatste Nieuws, La Gazette, La Nation Belge, Le XX^e Siècle
Eglises : Saint-Servais à Schaerbeek, Saint-Joseph et Saint-Vin-
cent à Evere.

Exposition de Bruxelles 1935 : les pavillons du Bon Marché
Côte d'Or, Martini-Rossi, Gaz, Télévision, Floréal, l'Huile Impériale.
l'Art Religieux, etc..., etc...

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
37.49.29

BRUXELLES

Téléphone
37.49.29

... REVÊTEMENTS ...

Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste
que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait
à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les
plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets
d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« **TRIANON** »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.

Réclamez les Produits **LORA**

CARBONES
RUBANS



STENCILS
ENCRES

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux Meilleure qualité

MACHINES A COUDRE Vente avec facilités de paiement
J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges **GAND**
 Tél. 136.63

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes


Références
A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS
pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES
ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS
LA YETTE MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente
23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingerie
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingerie-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

AUTOMATIQUE
ÉLECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —
Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

—

Documentation gratuite sur demande.

Pour vos Robes et Costumes
POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

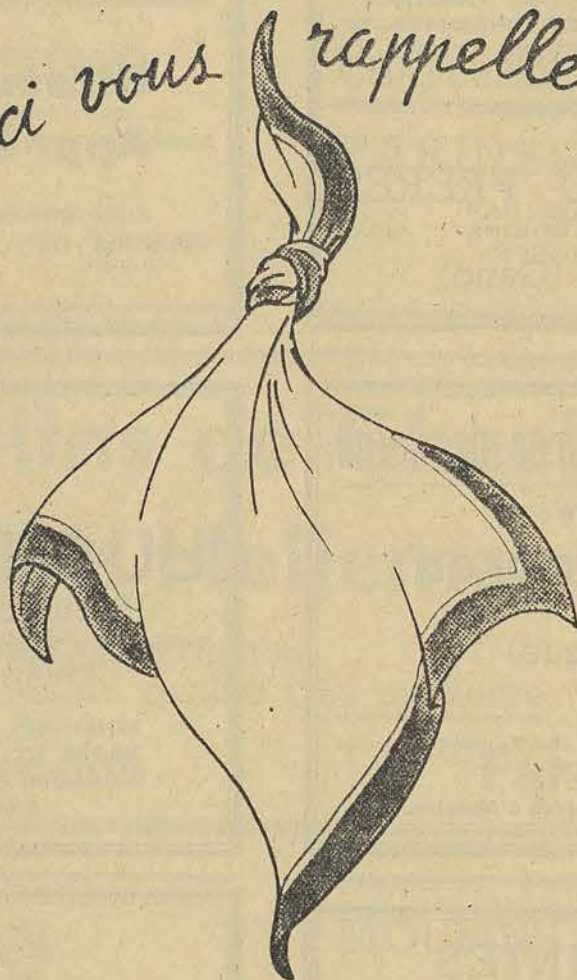
ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
GRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS

*Demandez le passage
de nos représentants*

C. Coster & C^o
41, rue du Lombard
Tél. : 11.82.63 et 12.41.46
BRUXELLES



Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

© REGD.
POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES
CHAUSSÉE D'ANVERS, 77 TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ÉCOLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).



LA SANTÉ
par
**LA CULTURE
PHYSIQUE**

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

Export **X.L.** Double
Helles **X.L.** Bock

Grandes Brasseries d'X.L.

Les Molleures Bières

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55

Registre du commerce

O. G. Postaux

Tél. 342.53

N° 1551

1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS OMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES
Farine de seigle

Les Bonbons Becco

*Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.*

(Demandez prix-courant.)

Namur

Bonbons LE VAINQUEUR

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

LIÈGE

Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor DeHaes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable

PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Bergerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39

Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTE

Laboratoires **NOVEX**

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums **VINERIO**

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Kreff**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

Champagnes

ET

Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS Maison GIACOMINI, S. A.

Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES

Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vermouth « BELLARDI », Turin.
Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.
Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.
Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.
Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.
Asti Spumante « GANCIA ».
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINIS

Grande réserve de Vins de **BORDEAUX**, **BOURGOGNE**
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINIS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

CIGARES & TABACS

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

Fabrique et Bureaux

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502 17

Dépôt :
Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

6113

POÊLES

GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (Aisne) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

« A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres
LA CROIX BLANCHE »



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.

Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la « synergie des composants », c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
la boîte de 8 poudres : 4 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies du pays.

C'EST UN PRODUIT BELGE

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS, A SAINT-NICOLAS-WAES



Savon au lait battu

EXIGEZ LE VÉRITABLE
SAVON
KARNEMELK

« Het Klaverblad »
(Feuille de Trèfle)

POUR LA TOILETTE ET LE BAIN

Dépositaire :

E. H. DE VOS, 14, rue Terre Neuve
Bruxelles — Tél. 12.40.43

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÉGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

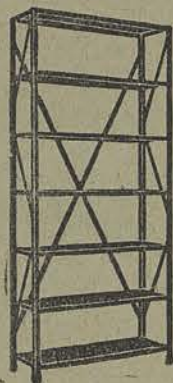
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Maison **H.-E. LONGINI**

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

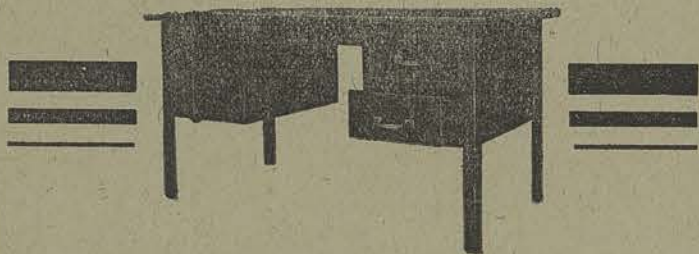
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Apprenez les
langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 3 72642 — Téléphone 68

Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



**DE
L'HYGIÈNE
100 %**

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain. 28 nov 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.88

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DÉTRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O.C. AN. 988

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIOUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" - Schiedam "Jek"

OSTENDE-
DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.